

THE EISENHOWER LIBRARY



3 1151 03483 0178

Correspondance

BIBLIOTHECA FICTIVA

de PAUL ROULIER-DAVENEL

recueillie par

SACHA GUITRY

illustrée

par lui

et



éditée par

DORBON l'AINÉ, à PARIS

53 ter, Quai des
Gds-Augustins.

Correspondance de P. Roulier-

Duval

1871









Librairie Le Feu Follet
31 rue Henri Barbusse
75005 Paris

01 56 08 08 85
06 09 25 60 47

lefeufollet@edition-originale.com
www.**Edition-Originale**.com



SLAM



LIVRES ANCIENS

•
MANUSCRITS

•
ŒUVRES D'ART

Sacha GUITRY

*Correspondance de Paul Roulier-Davenel recueillie
par Sacha Guity illustrée par lui.*

Dorbon aîné, Paris s.d. (1910), 19x24cm,
broché.

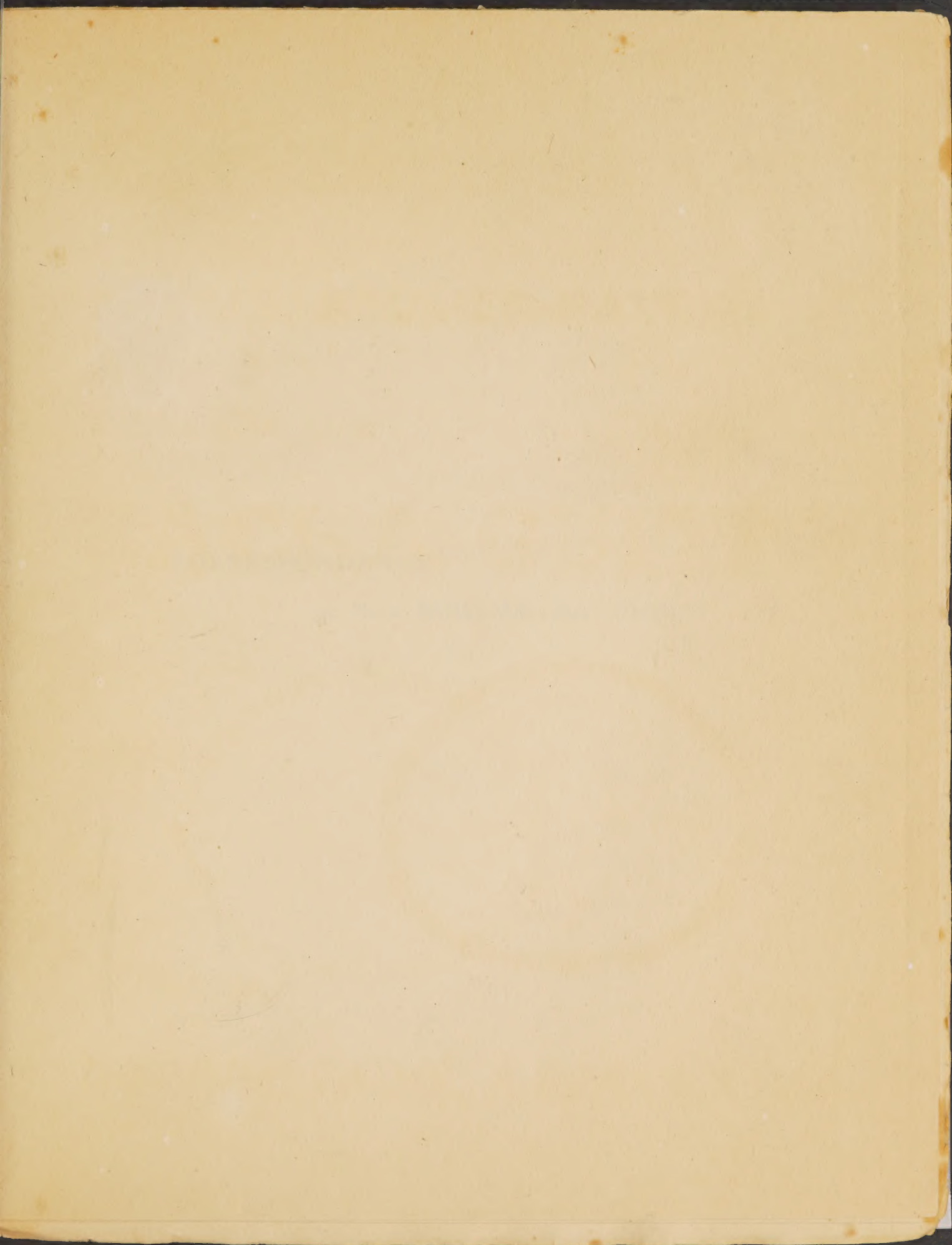
Edition originale sur papier courant.

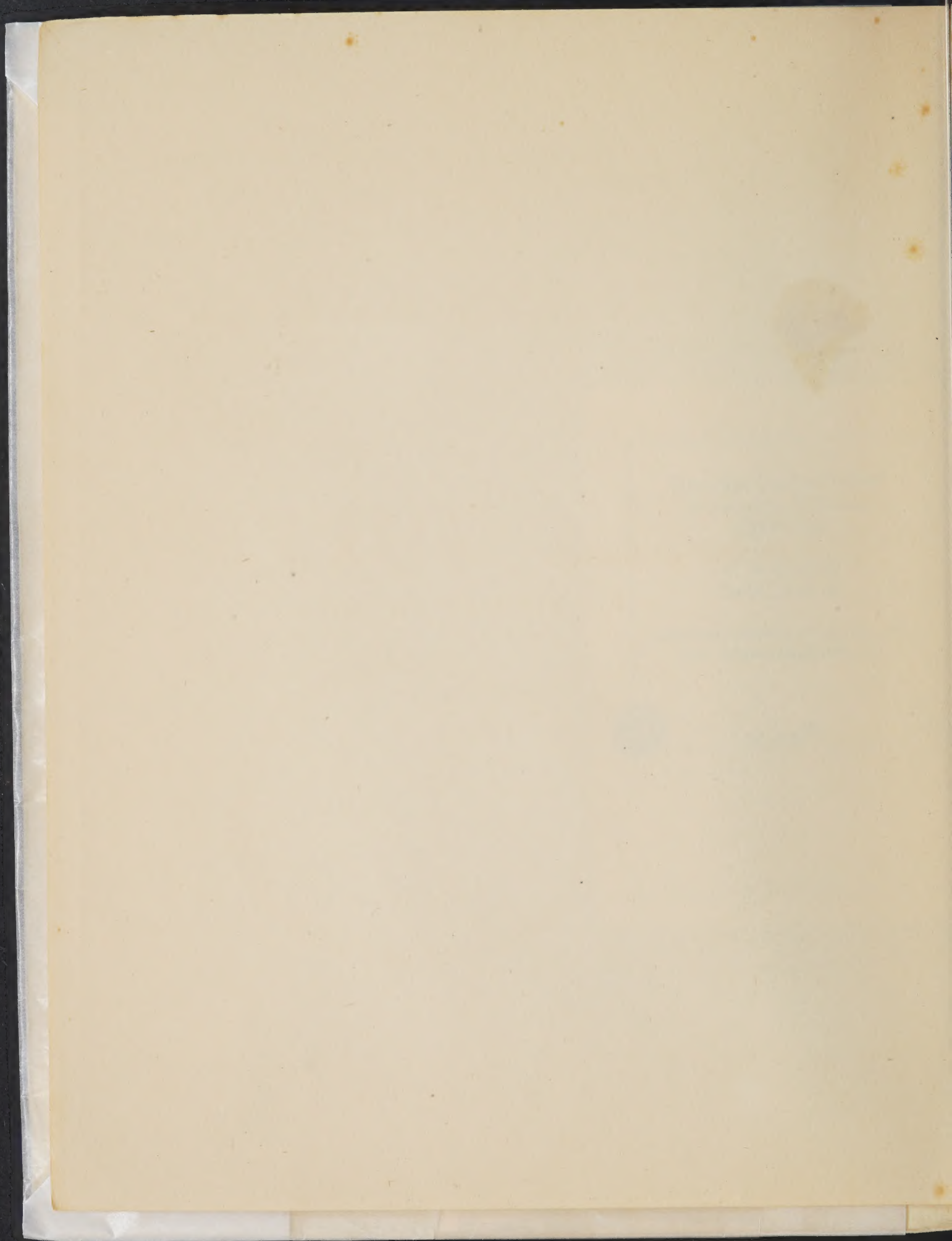
Quelques rousseurs marginales affectant
certains feuillets et les tranches, sinon
agréable exemplaire.

Illustrations in et hors-texte.

Rare ouvrage de l'auteur consistant en une
supercherie littéraire.

NOUS ACHETONS COMPTANT ET ÉVALUONS TOUT LIVRE À LA PIÈCE, PAR LOT OU EN BIBLIOTHÈQUE.





CORRESPONDANCE

DE PAUL ROULIER-DAVENEL



Correspondance
de
Paul Roulier-Davenel

RECUEILLIE

PAR

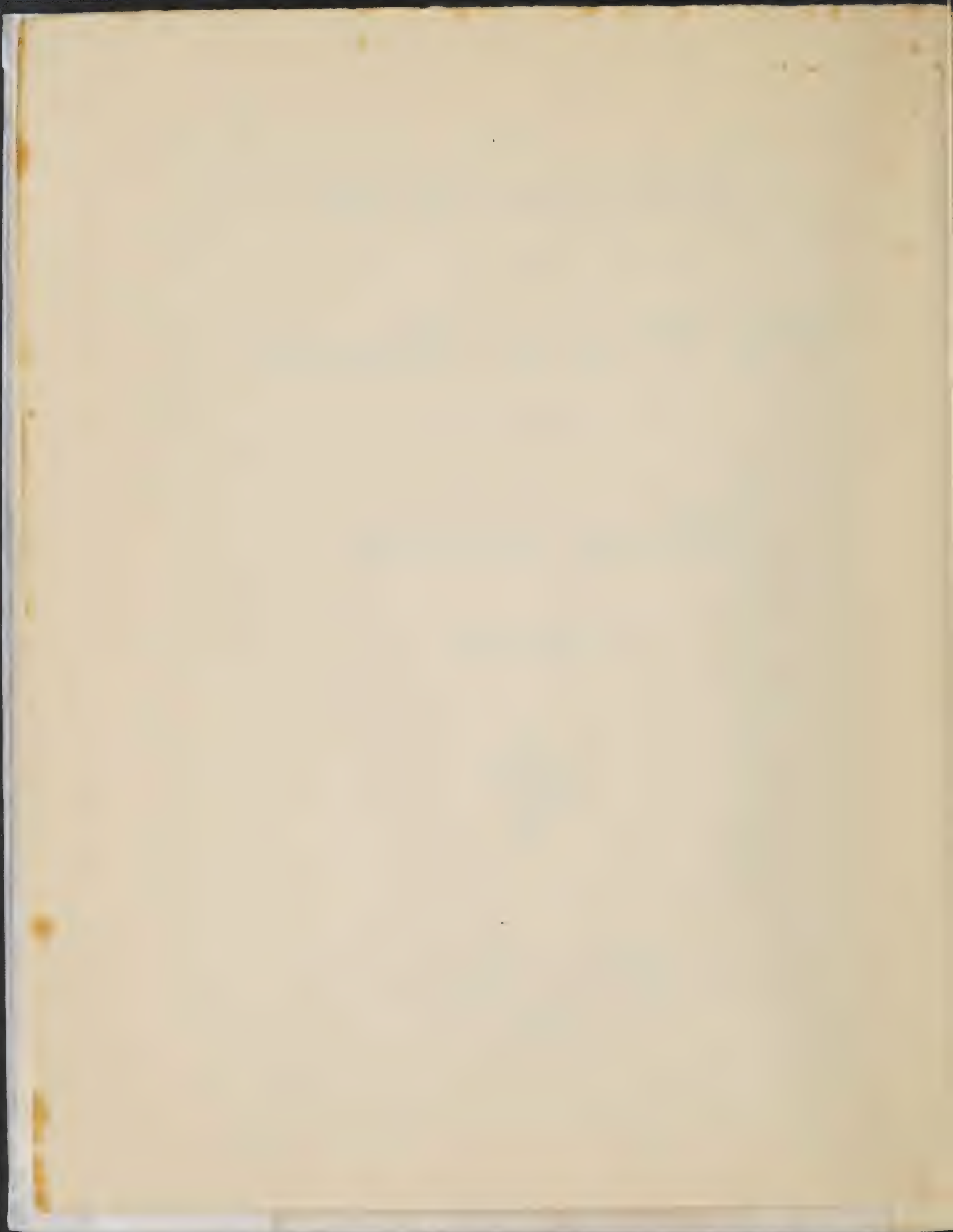
SACHA GUITRY

ET

illustrée par lui

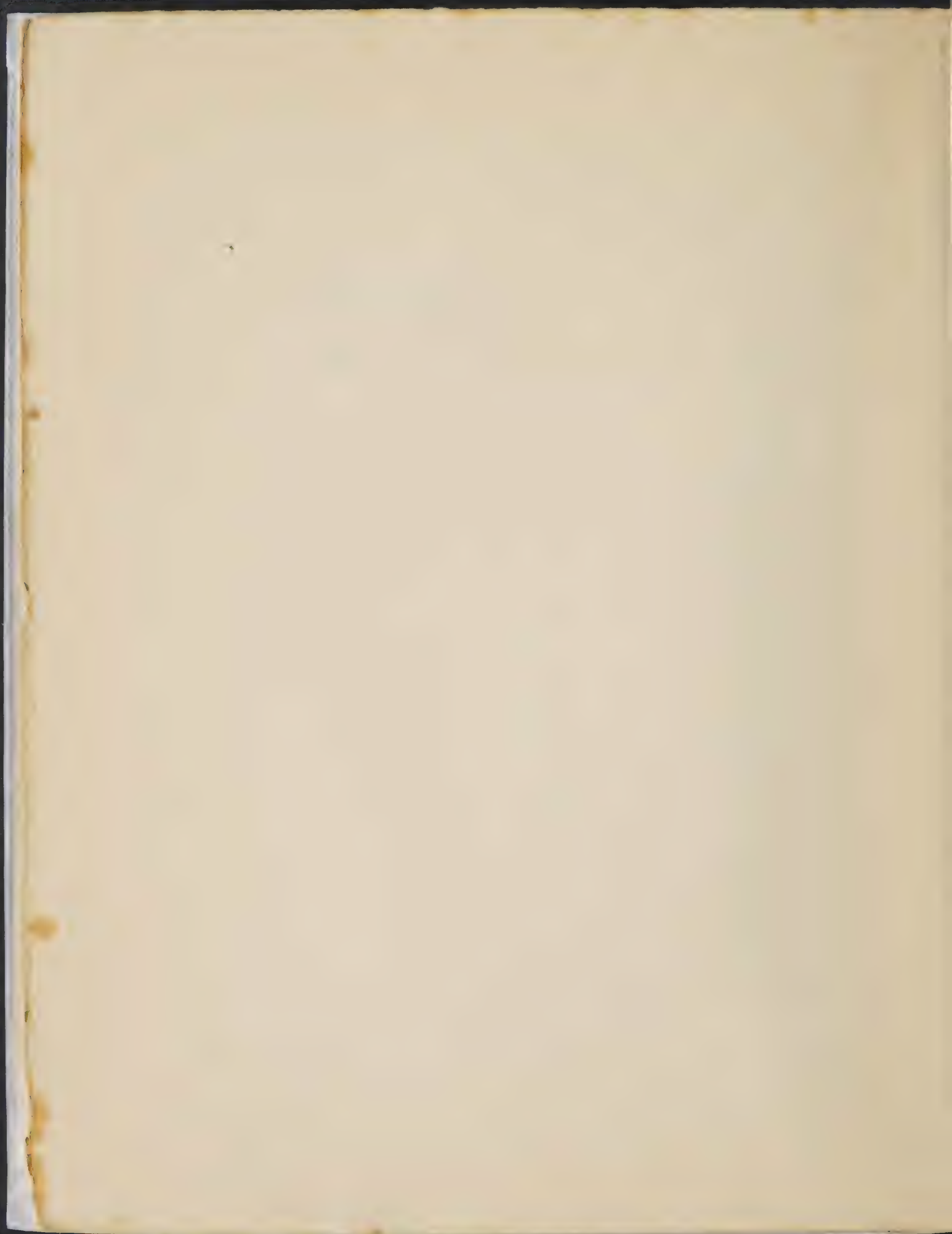


LIBRAIRIE DORBON AINÉ
53^{ter}, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53^{ter}
PARIS



*Je dédie ces pages à
ceux qu'elles amuseront.*

S.G.



ŒUVRES DE SACHA GUITRY

POÉSIE

Le jardin d'Emphysème	1 vol.
La ballade du Roi Herpès	1 vol.
Les rives de l'Acné	1 vol.

HISTOIRE

Histoire des Grecs	12 vol.
--------------------------	---------

ROMANS

Le Vieillard	Epuisé.
J.-W. Bloompott (Gil Blas) ...	1 vol.
Prosper Manganate	1 vol.
Pôde-Baal et Baled-Krin (Mœurs birmanes)	1 vol.
Le Prince Coriza	2 vol.

THÉÂTRE

Le Page (<i>Matburins</i>)	1 acte.
Le Kwtz (<i>Capucines</i>) (P. V. Stock)	1 acte.
Nono (<i>Matburins</i>)	3 actes.
L'étrange point d'honneur	2 actes.

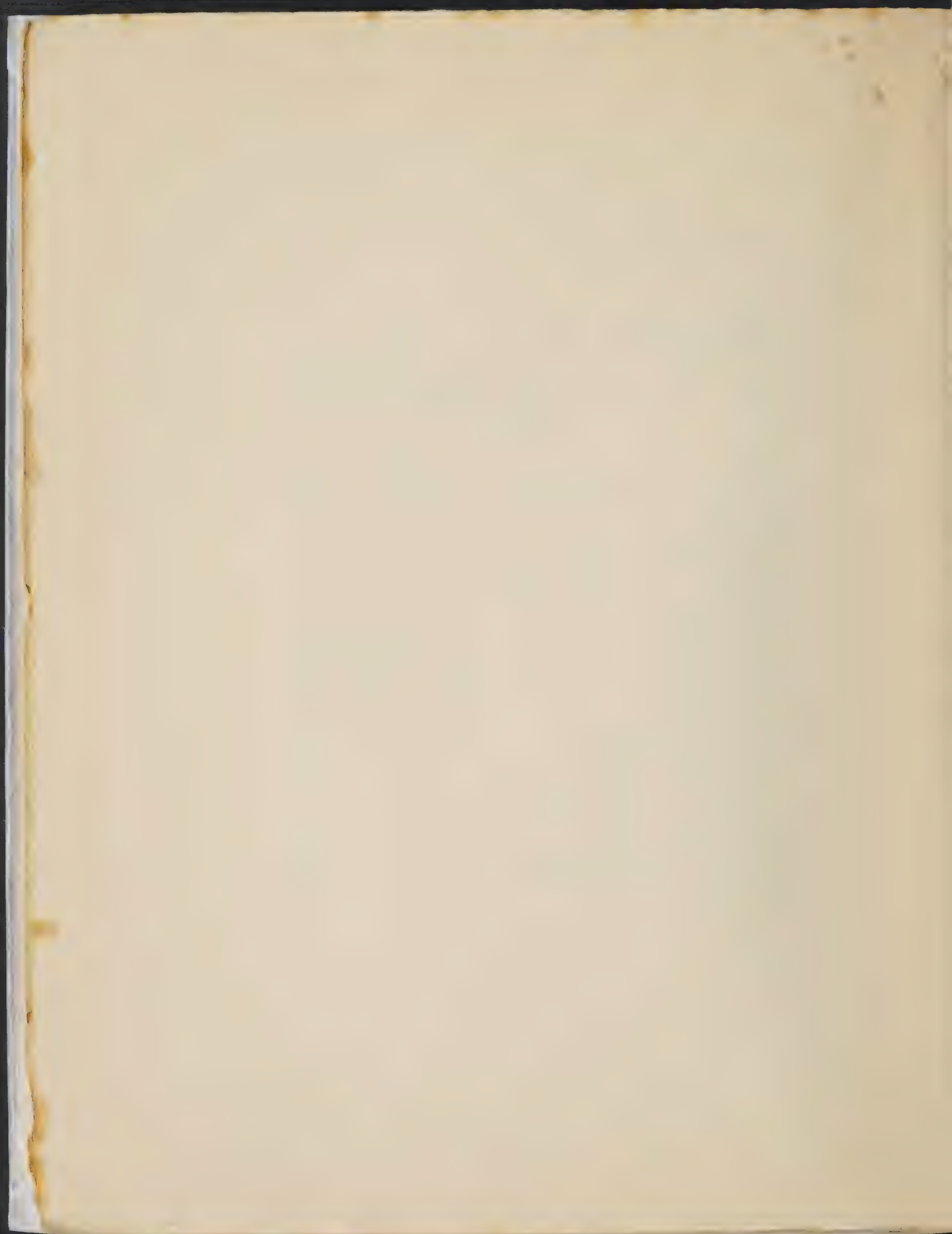
Le Cocu qui faillit tout gâter (<i>Odéon</i>) (P. V. Stock)	1 acte.
Chez les Zoques (<i>Théâtre Antoine</i>) (P. V. Stock)	3 actes.
Les Nuées d'Aristophane (<i>Théâtre des Arts</i>)	4 actes.
La Clef (<i>Théâtre Réjane</i>) (P. V. Stock)	4 actes.
Le Crin (<i>Tréteau Royal</i>)	1 acte.
L'Escalier de service (En collaboration avec Alfred Athis) (<i>Monte-Carlo</i>)	2 actes.
Petite Hollande (<i>Odéon</i>) (P. V. Stock)	3 actes.
Le scandale de Monte-Carlo (<i>Gymnase</i>)	3 actes.
Tell père, tell fils (<i>Théâtre Mévisto</i>)	1 acte.
Après... (<i>Théâtre Michel</i>)	1 acte.
C'te pucelle d'Adèle ! (<i>Gaîté Rochecrouart</i>) (Ondet)	1 acte.
Le Mufle (<i>Théâtre Antoine</i>)	2 actes.

En Préparation.

L'Hallali	4 actes.
Son Dieu	3 actes.
La Planche de Salut	3 actes.
Farandole 1 ^{er} roi de Calvitie	3 actes.
Mes Mémoires	41 vol.

CORRESPONDANCE DE PAUL ROULIER-DAVENEL

PRÉFACE.....	11
II ^e PRÉFACE.....	17
III ^e PRÉFACE.....	19
LETTRES DE P. R.-D. ENFANT.....	25
LETTRE DE P. R.-D. AGÉ DE 15 ANS.....	29
ESPÈCE DE PRÉFACE.....	33
LETTRES D'ÉVREUX.....	35
PNEUMATIQUES.....	67
LETTRES DIVERSES.....	75
LETTRE DE BIARRITZ.....	95
AUTRES LETTRES DIVERSES.....	99
LETTRES DE MONTE-CARLO.....	109
LETTRES DIVERSES (III ^e SÉRIE).....	125
LETTRE OÙ IL EST QUESTION D'ANTOINE.....	141
LETTRES AVANT LA GÉNÉRALE.....	151
LETTRE SUR LA CRITIQUE DRAMATIQUE.....	157
EPILOGUE.....	177



PRÉFACE

Paul Roulier-Davenel, qu'une mort affreuse arracha à ses amis et connaissances; il y a quelques mois, fut un grand écrivain et un auteur dramatique, qu'on s'obstine à ignorer, mais qu'on peut placer, sans hésitation, entre Victorien Sardou et Roger Ferréol.

Paul Roulier-Davenel fut aussi « un bon cœur », ce qui ne gâte rien ; et, plus tard, il aura (c'est du moins l'opinion de Jean Ajalbert et de gens compétents) sa place parmi les puristes.

Ceux — et je les plains — qui ne l'ont pas connu, apprendront, par la lecture de sa correspondance, à quel point Paul Roulier-Davenel fut un être étrange, à la fois d'une frivolité sans égale et d'une gravité amère, mélancolique et si profonde !

Ce contraste moral et le double nom qu'il portait firent même que l'on crut souvent à deux collaborateurs.

Ah ! Je dois tout de suite mettre en garde les lecteurs contre l'infamie suivante :

LORSQUE L'ON PARLE DE PAUL ROULIER-DAVENEL, IL VOUS EST SOUVENT RÉPONDU QUE P. R.-DAVENEL N'A PAS EXISTÉ...

Cela tient à cette sorte de « conspiration » du silence dont il souffrit toute sa vie, et qui eut pour chef la jalousie féroce qu'excita la réussite littéraire et surtout amoureuse de P. Roulier-Davenel. En effet, Paul fut un amant dans toute la force du mot !

*
* *

Paul Roulier-Davenel naquit à Pacy-sur-Eure, le 24 mars 1856. Il fut orphelin de très bonne heure (vers six heures du matin) et fit ses études au lycée de Chambéry.

M. de Villemessant, dont il était presque le petit cousin germain, le prit au *Figaro* et lui confia le courrier des théâtres.

Paul Roulier-Davenel, par son charme physique, sa grâce naturelle et son esprit fin, se concilia vite toutes les sympathies.

En 1877, G. Charpentier publia son premier roman : *Jean de la Dune*. Ce fut un coup de tonnerre dans le Paris littéraire de l'époque, et Louis Veuillot fit sur *Jean de la Dune* un si bel article de critique, que j'en détache cette phrase :

« Le roman de M. P. Roulier-Davenel ne manque certes

pas de qualités, mais, cependant, il ne m'autorise pas à fonder de bien grandes espérances sur ce jeune homme... »

Ce grand succès l'encouragea, et, six mois plus tard, il faisait paraître, à Bruxelles, un volume de vers admirables. Et l'on peut certifier que P. Roulier-Davenel fut le promoteur de cette poésie spéciale et charmante dont Francis Jammes est le maître actuel.

La première œuvre théâtrale de P. Roulier-Davenel fut représentée l'année suivante (1878) au Théâtre-Français. Elle avait pour titre : *La Crise de Madame Boudois* et pour interprète : Maubant, Boucher, Baillet et M^{mes} Jeanne Samary et Frémaux.

Le succès de cette comédie ne fut pas très grand. Mais P. Roulier-Davenel ne se découragea pas ; et, de 1879 à 1900, en vingt et une années, il fit jouer trente-huit comédies et donna huit romans.

Voici, à titre gracieux et de documentation, ceux de ses principales pièces théâtrales :

J'ai ma capote (Gymnase, 1879); *Lord Henry Higgins* (Odéon, 1881); *Le Fils de Bou-Bou* (Gymnase, 1882); *Dans les bouilles* (Théâtre du Peuple, 1882); *Les Boularangiers* (Palais-Royal, 1883); *Le Livre de ma Cousine* (Vaudeville, 1884); *Le Vieux cochon* (Odéon, 1885); *Le Caleçon de mon oncle* (Comédie-Française, 1885); *L'Obscurité* (Théâtre Libre, 1886); *La Revue de l'année*, en collaboration avec un prêtre (Palais-Royal, 1888);

La Terrible verte (Théâtre Libre, 1889); *Nos pauvres riches* (Théâtre Augier, 1889); *L'Épouse illégitime* (Gymnase, 1890); *Les Quatre tambours* (Porte-Saint-Martin, 1891); *Le Préféré de maman* (Gymnase, 1892); *Le Vieux tableau* (Vaudeville, 1893); *Le Précipice* (Renaissance, 1894); *Le Vrai cadre* (Variétés, 1895); *La Fameuse redingote du général Mayle-moit* (Palais-Royal, 1895); *Le Trou* (Gymnase, 1895); *William et Germaine* (Variétés, 1897); *L'Enfant de l'eunuque* (Gymnase, 1898); *C'est une vieille tante* (Palais-Royal, 1900).

En 1901, Paul Roulier-Davenel eut un chagrin intime si grand qu'il se retira aux environs d'Evreux.

Il vivait maritalement, depuis plusieurs années, avec une comédienne célèbre, et qu'il m'est impossible de nommer, quelque désir que j'en aie. En effet, j'aurais voulu démasquer l'infâme qui rendit Roulier-Davenel malheureux, au point que, la neurasthénie aidant, sa production fut arrêtée pendant plus d'une année.

Et je suis fier d'avoir contribué, ainsi que vous l'allez voir, à lui rendre cette « joie de vivre » et cette bonne humeur dont il n'aurait jamais dû se départir.

C'est à Evreux même, en 1902, que je fis inopinément (si j'ose dire) la connaissance de celui qui devint mon ami le plus cher, malgré (ou à cause peut-être de) la différence d'âge qu'il y avait entre nous.

Et c'est parce que les lettres que j'ai de lui forment un véritable monument littéraire que je les livre à l'admiration des lettrés. Je n'ai pas le droit de conserver pour moi seul ce trésor.

J'ai cru bon cependant de demander à son honorable sœur, M^{me} Lepetit-Randu (qui fut, pendant cinq ans, la maîtresse du charmant comédien Georges Coquet), j'ai cru bon, dis-je, de lui demander son autorisation, qu'elle m'a, d'ailleurs, refusée.

J'assume donc toutes les responsabilités de mon acte ! (On est prié de m'adresser, 8, rue d'Anjou, toutes les réclamations, ainsi que les secours, en mandats-poste français, et les bons de pain.)

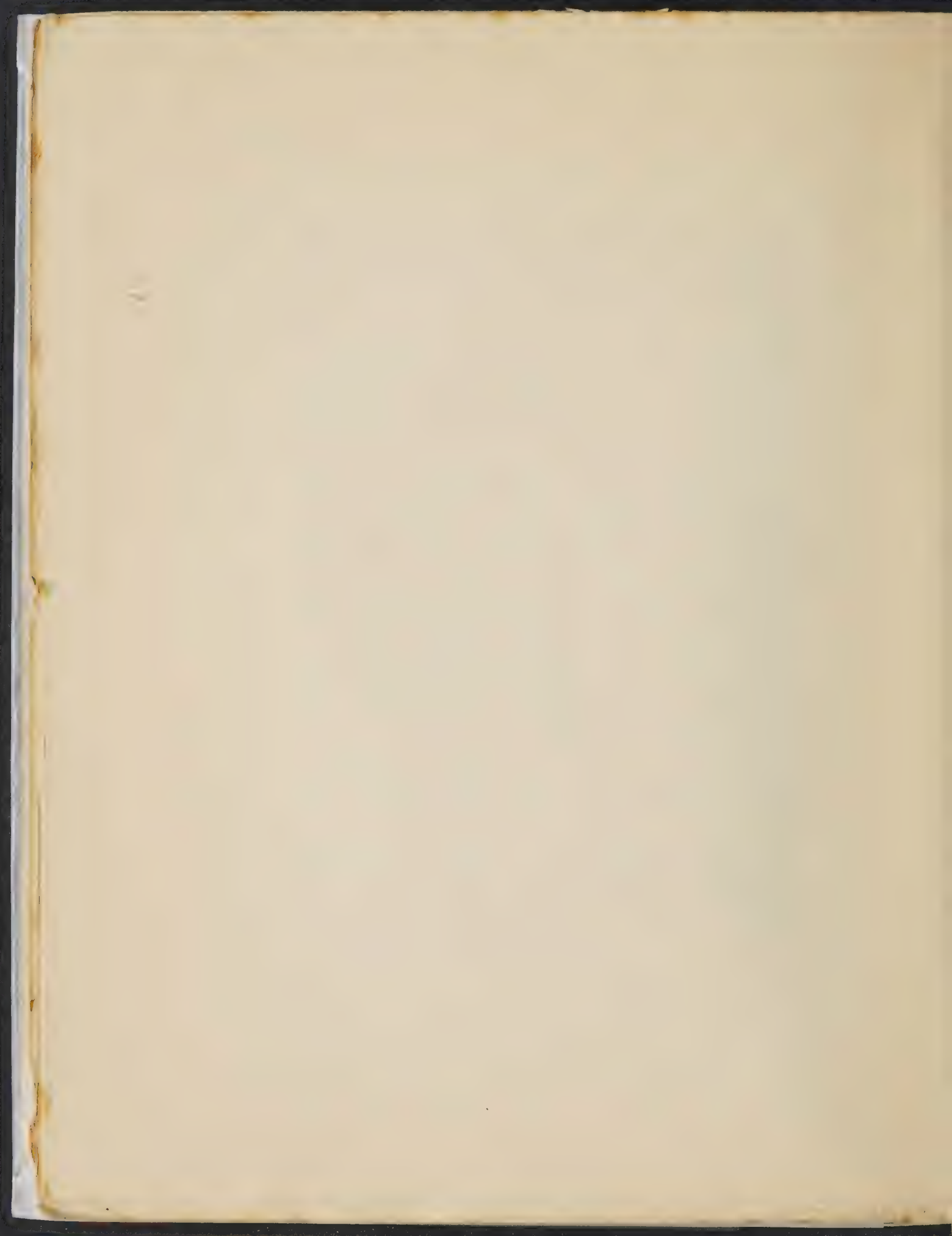
J'ai assez prouvé mon courage et ma magnanimité pour ne pas reculer, cette fois, devant ce que je me permets d'appeler, sans craindre de froisser personne, mon devoir.

Par la sage volonté de l'éditeur, j'ai dû expurger cette correspondance, certains passages étant, en effet, susceptibles de froisser les messieurs par leur inconvenance.

On remarquera aussi la suppression de beaucoup de noms propres (propres!!!) et l'on comprendra vite pourquoi.

Qu'on lise pieusement ce livre décousu d'un écrivain de race dont le souvenir fait encore monter à mes yeux de grosses larmes.

SACHA GUITRY.



DEUXIÈME PRÉFACE

La plupart des lettres de P. R.-D., que vous allez lire, parurent en feuilleton dans *Comœdia*.

Le succès qu'obtint la publication de cette correspondance inédite fut extraordinaire. Et c'est ce qui m'encourage à la publier aujourd'hui en volume.

Les lettres que vous allez parcourir ne me furent pas toutes adressées.

Rendons à César . . .

Mon charmant confrère Paul Gavault, chevalier de la Légion d'honneur, membre de la Commission de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques et président du Syndicat des Joueurs de quilles montalbanais, a bien voulu se départir en ma faveur d'une série de lettres de Paul Roulier-Davenel enfant. Je n'insisterai pas sur la magnanimité de ce don.

Notre ami Paul Gavault a-t-il acheté réellement ces

lettres, ainsi qu'il m'en a donné sa parole d'honneur, ou les a-t-il, ce qui est plus vraisemblable, volées? Qu'importe d'ailleurs !

Et puisque ces lettres sont charmantes, remercions-le, en feignant de ne pas nous être aperçu de ses infirmités morales.

SACHA GUITRY.

TROISIÈME PRÉFACE

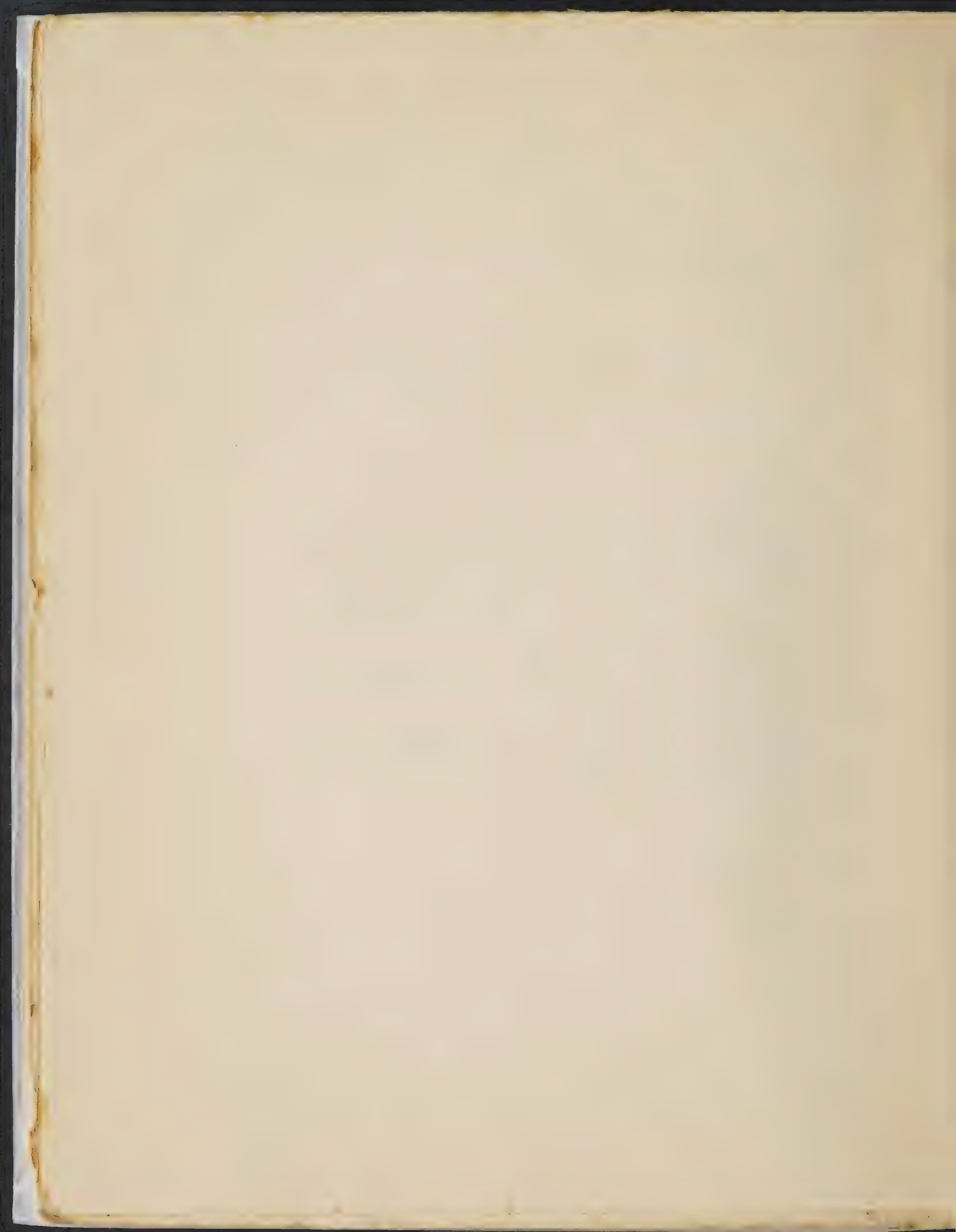
Il m'a semblé indispensable, ou tout au moins plaisant, de mettre sous les yeux du lecteur passionné un portrait de Paul Roulier-Davenel et un autographe du maître.

Voici donc un portrait de Paul, à l'âge, de vingt-sept ans. (*Tournez une page.*)

Et voici la reproduction d'une lettre autographe de P. R.-D. (*Tournez deux pages.*)

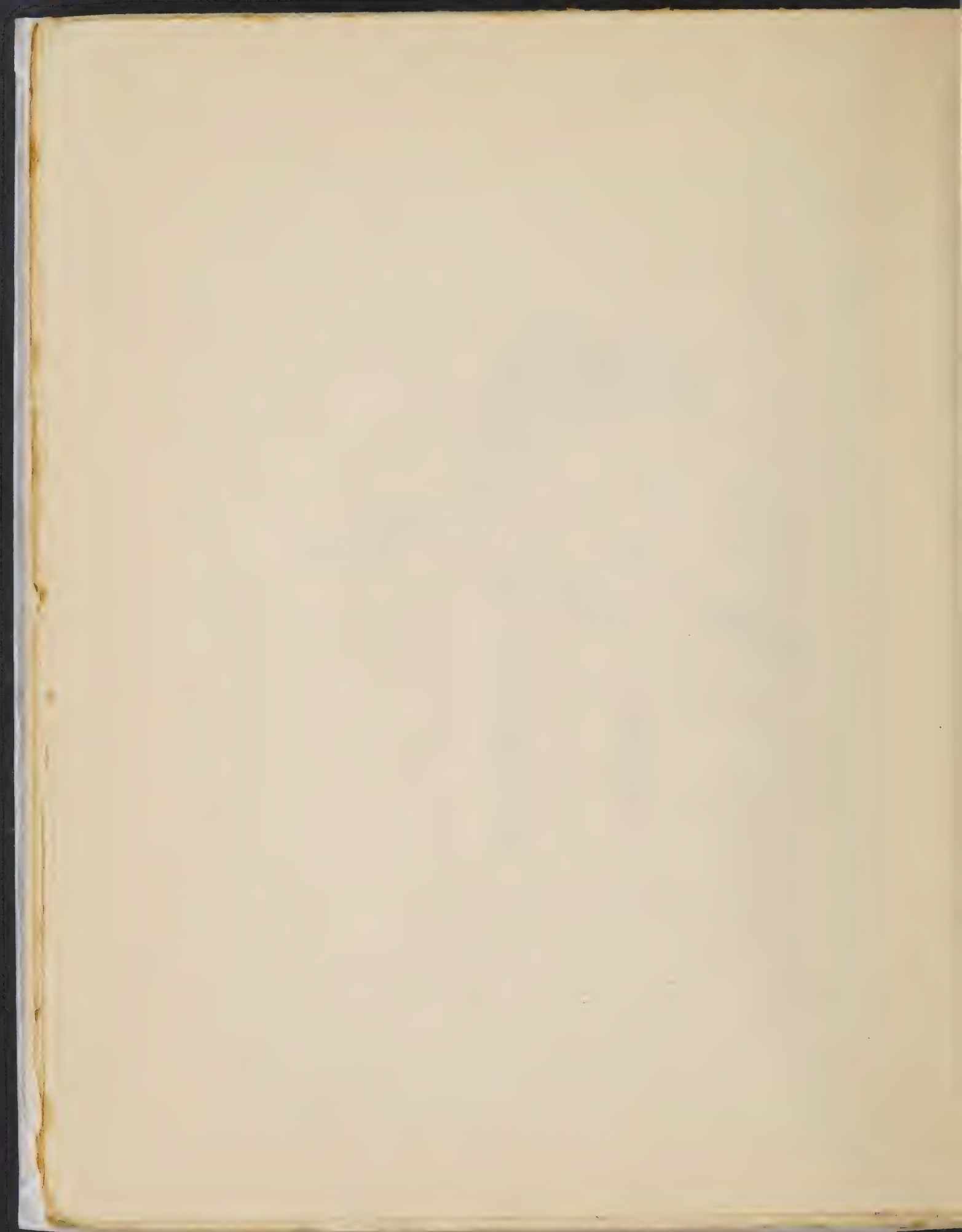
La lettre n'est peut-être pas très convenable... Mais il me semble qu'à notre époque dévergondée on peut tout dire et tout publier, presque.

S. G.





PAUL-ROULIER-DAVENEL

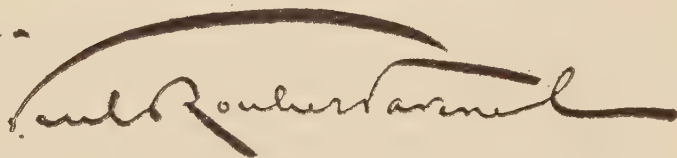


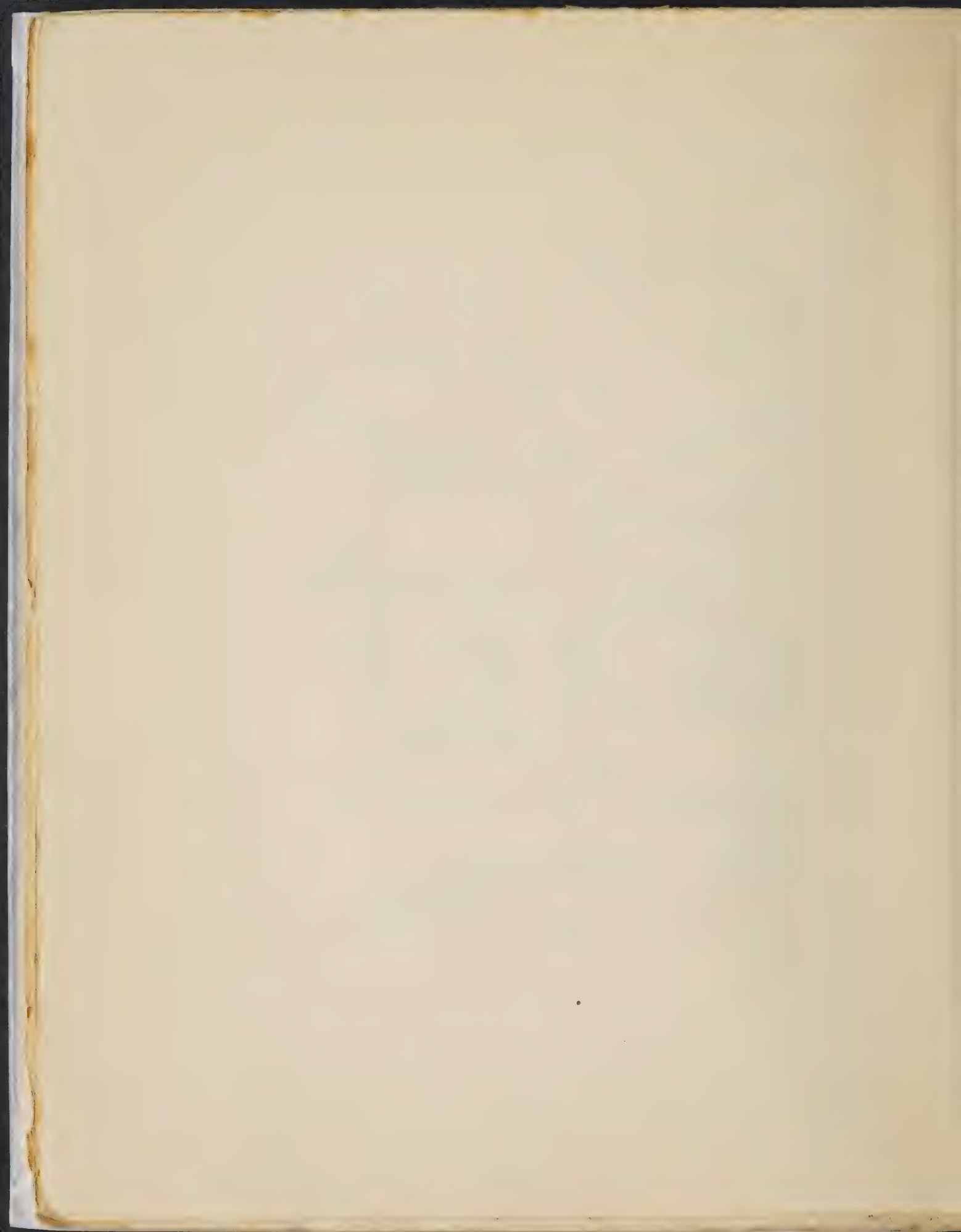
Non non non
Je non et non Je non pas n la
per donne la c'est d'un vent
per non non ?

Et non pour per non ?
Non si non non !

Non ?
Non non, non non d'un
non la per non non Je non
Non non per la non !

Et per non Je non
Non non de la non la
Non.





LETTRES DE PAUL ROULIER-DAVENEL
ENFANT

Première Lettre

Ma peti maman,
Je t'embrace deu tou mon cœur.

PAUL.

Deuxième Lettre

Ma petite maman,
Je t'anbrase de tou mon cœur.

PAUL.

Troisième Lettre

Mon cher papa, ma chère maman,
Je pansse à vou trè tandrement.
Votre fils,

PAUL.

Quatrième Lettre

(L'originalité de cette quatrième lettre étant exclue par l'absence de fautes d'orthographe, je me permets de la supprimer, cette lettre.)

Cinquième Lettre

Mes chers parents,

Je voudrais bien que maman m'aportent dimanche du chocola et des petits gateaux jones qui on des machins à la crème dedan. Tous mes camarades ont des canif excepté moi. Je suis très conten d'être à l'école parce qu'ont joue tout le temps, mais je suis très triste de ne plus vous embraser le soir.

Votre fils affectionné,

PAUL.

(Paul Roulier-Davenel avait alors dix ans.)

Sixième Lettre

(Cette lettre fut écrite par P. R.-Davenel, âgé de onze ans, quelques jours après l'horrible accident qui le fit orphelin.)

Mon cher oncle,

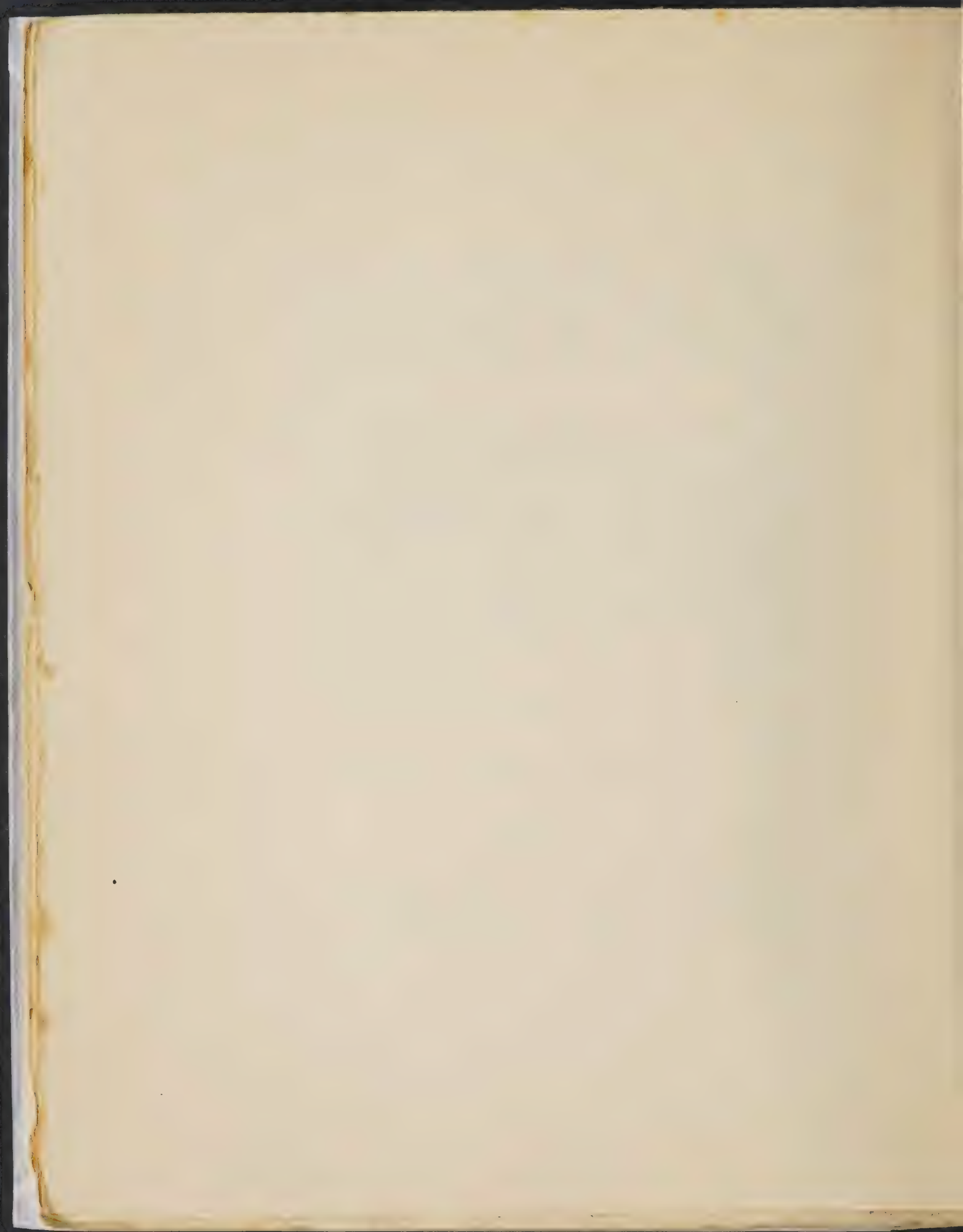
Malgré que c'est vrai, je ne peut pas croire que je ne reverrai plus jamais mon papa et ma maman. Monsieur le curé me dit que, plus tard, je les revairai tout les deux dans le Ciel... mais quand je serai vieux je n'en aurai plus besoin.

Avant de m'andormir presque tous les soirs je revois papa et maman dans la nuit. Tu m'as dit que tu allais remplacer mon papa et ma maman... alors il faut que je te prévienne que papa me donnait deux francs par semaine et que maman venait tout les dimanche m'apporter des gateaux avec de la crème.

Alors à dimanche mon cher oncle.

Ton nouveau affectionné,

PAUL.



LETTRE ADRESSÉE A SA SŒUR

PAR

PAUL ROULIER-DAVENEL

AGÉ DE QUINZE ANS

INSTITUTION SCIENTIFIQUE

ET

PRÉPARATOIRE

15, Rue Alfred-Athis

Ma grande sœur chérie,

Puisque tu es à la fois ma petite maman et mon meilleur ami, je veux te raconter mon premier chagrin d'amour.

Tu comprends, il faut absolument que je le raconte et il n'y a qu'à toi que j'oserai dire ces choses-là.

Tu connais, n'est-ce pas, M. et M^{me} F..., qui sont des amis de mon oncle? Tu sais aussi que, tous les dimanches, je vais passer la journée chez eux avec leur fils et leur petite fille, qui sont mes camarades et qui sont très gentils. Bon. Alors, voilà...

M^{me} F... nous fait toujours venir dans son salon vers cinq heures, pour goûter. Le premier jour que je l'ai vue, je n'ai pas fait attention à elle ; mais, petit à petit, je me suis aperçu qu'elle était très jolie. Une fois, je l'ai trouvée tellement jolie et si gracieuse que j'en ai été tout ému. La fois d'après, j'ai été comme bouleversé en la voyant, et toute la semaine, à l'institution, j'ai pensé à elle avec l'idée que, le dimanche d'après, elle m'embrasserait.

Quand le dimanche d'après est venu, je suis entré dans son salon en faisant le petit garçon le plus que j'ai pu et, en prenant un air innocent, je lui ai tendu ma joue... Elle m'a embrassé!... Ah ! j'ai cru qu'elle m'avait brûlé !

Depuis ce jour-là, tous les dimanches, je faisais le même coup. Mais j'e me suis vite aperçu que ce n'était pas malin du tout. Je me suis dit que c'était pas le moyen de lui plaire que de trop avoir l'air d'un gosse. Alors, j'ai changé de tactique et j'ai fait le grand garçon ; j'ai mis des faux-cols énormes, je me suis collé les cheveux avec de la brillantine, j'ai retroussé le bas de mon pantalon ; enfin, j'ai fait ce qu'il fallait pour lui plaire...

Mon Dieu ! Je peux bien te l'avouer : je ne sais pas exactement ce que j'aurais voulu faire avec elle... mais tout de même, j'aurais voulu faire quelque chose... Enfin !

Pendant ces huit derniers jours, j'ai cherché un truc et, hier dimanche, avec les cinq francs que me donne mon oncle tous les huit jours et avec trois autres francs que

j'avais économisés de la semaine dernière, j'ai acheté pour M^{me} F..., en allant chez elle, un magnifique bouquet de violettes.

Huit francs de violettes, je te jure que ça faisait un beau bouquet!

En montant son escalier, je regrettais bien un peu mes huit francs, mais je me disais que, ça, ça allait sûrement lui donner une indication sur mes sentiments.

Je suis entré dans son salon tout ému et tout en sueur... je tenais mon bouquet derrière mon dos... Elle était en train de servir du thé et j'attendais qu'elle ait tourné la tête...

Dès qu'elle a été retournée, j'ai souri le plus que j'ai pu et je lui ai tendu mon bouquet.

Elle a pris le bouquet et elle m'a dit tout simplement :

— Oh ! les jolies violettes !... Tu remercieras bien ton oncle de ma part, mon chéri !...

Et moi, comme un grand idiot, je n'ai rien trouvé à dire.

Je t'embrasse tendrement.

Ton frère,

PAUL.



ESPÈCE DE PRÉFACE
OU PLUTÔT
SORTE DE RENSEIGNEMENT GRATUIT

Cher lecteur, divine lectrice,

Je ne peux plus vous le cacher maintenant ; je ne possède aucune autre lettre de Paul Roulier-Davenel adolescent.

Certes, il m'eût été doux, infiniment, de vous renseigner sur la jeunesse du maître, après vous avoir donné, grâce au concours indirect de M^ossieu Paul Gavault, un aperçu de son enfance ; mais, comme dit Emile Faguet, à l'impossible nul n'est tenu.

Et, sans plus tarder, nous commençons immédiatement la publication des lettres que Paul Roulier-Davenel m'adressa personnellement à partir du mois d'octobre 1903.

Chacun des lecteurs qui fera à la *Correspondance de Paul Roulier-Davenel* une réclame adroite, et même à gauche, recevra dans les vingt-quatre heures un autographe de Victor Hugo, écrit de ma propre main : je préfère les faire moi-même afin qu'il n'y ait pas de discussion à ce sujet.

SACHA GUITRY.

LETTRES D'ÉVREUX

Evreux, 2 octobre.

Mon cher ami,

Depuis votre départ, je suis de nouveau bien triste.

Votre présence m'avait fait du bien. Votre jeunesse et vos gentils conseils m'avaient remonté; mais votre départ fatal, hélas! m'a rejeté plus profondément dans mon spleen.

Mais comme je suis heureux de vous connaître!... Quel cœur admirable vous avez!... (1). Tristan Bernard m'avait souvent parlé de vous; et, le jour où je vous ai vu sur la place du marché, à Evreux, je vous ai reconnu sans vous avoir cependant jamais vu... Si je dois vous croire, si vraiment vous aviez été attiré à Evreux par une force invincible ce jour-là, c'est que le destin nous envoya l'un vers l'autre.

(1) Ma modestie bien connue me conseillait de supprimer cette phrase, mais je ne m'en suis pas reconnu le droit.

S. G.

J'ai plaisir à m'imaginer que la fatalité n'est pas étrangère à notre naissante amitié. D'ailleurs, sans cela, aurais-je une excuse de vous avoir conté mes petites misères ?

Vous n'êtes resté que huit jours chez moi : mais il me semble, à présent, que nous nous connaissons depuis vingt ans ! Et, est-ce curieux, j'ai confiance en vous ! Je vous l'ai prouvé, d'ailleurs.

J'ai essayé de les suivre, vos conseils, et de me remettre à l'ouvrage : mais je n'ai pas encore le cœur à faire des phrases et des mots.

J'ai cependant presque terminé le premier acte dont je vous avais raconté la marche et qui vous avait plu. Je le crois curieux et amusant.

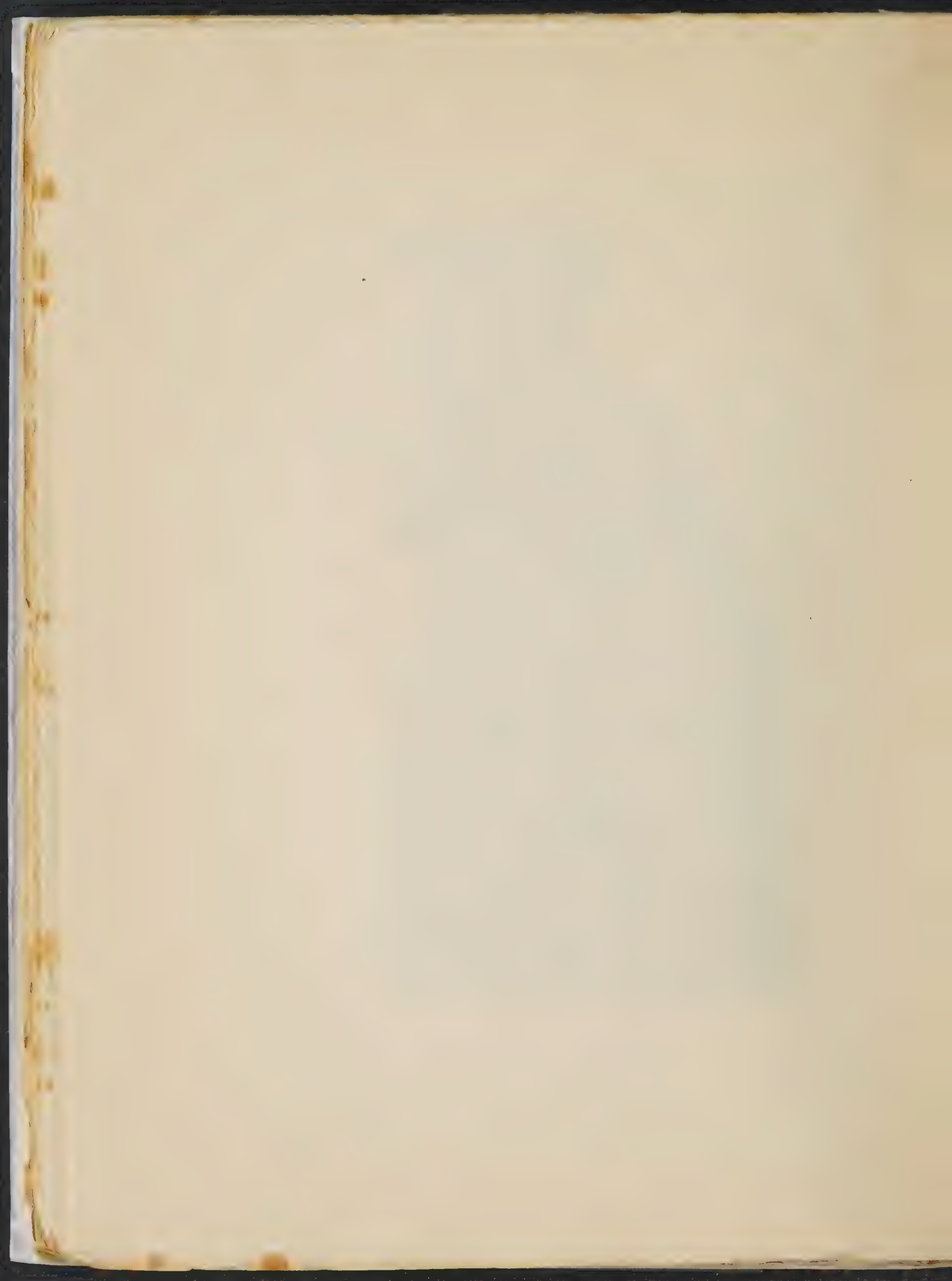
Mais j'ai toujours constant à l'esprit le souvenir de cette v... ! Ah ! l'ai-je aimée ! Et pourtant elle était finie depuis un an déjà. La malheureuse avait des réveils-désastres, dont elle feignait, parfois, de ne pas s'apercevoir, mais qu'elle escamotait le plus souvent par un lever rapide avant que les rideaux fussent ouverts. Je la retrouvais à mes côtés deux minutes après, s'étant redonné, par je ne sais quel procédé chimique, une jeunesse factice et passagère.

Mais ma santé et le souvenir

.....
.....
.....



Tristan BERNARD



.....
.....
Et cependant, je souffre encore !

Et puis, l'avouerais-je, je suis torturé par un vilain sentiment en pensant au jeune amant qu'elle a choisi.

Je me dis que cet adolescent doit avoir, en regardant le corps triste et flétri de Thérèse une singulière opinion de moi ! Il croit peut-être que j'aime cette sorte de seins !!!

Je suis horriblement vexé !... Ah ! voyez-vous, j'aurais voulu la garder malgré tout, et toujours, afin qu'on ignorât l'objet de mes désirs...

On vient me dire que mon repas du soir est servi. Donc, je vous quitte. Ecrivez-moi, ça me fera plaisir et envoyez-moi, vous serez gentil, *Imbéciles et Gredins*, de Laurent Tailhade.

Désormais, je suis votre ami.

Paul ROULIER-DAVENEL.

P.-S. — Je viens de relire ma lettre; ne la conservez pas, elle est littéraire et stupide.

Evreux (sans date)

Vous me demandez, mon cher ami, comment se manifeste ma neurasthénie ? Ah ! c'est bien simple, allez !

.....
.....

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....!
.....
.....
.....?
.....?
.....?
.....!!!
.....!

Vous voyez dans quel état je suis !

Mais je vous en ai assez dit pour aujourd'hui et il ne me reste plus qu'à vous serrer amicalement les mains, et je m'en voudrais de l'oublier.

A vous.

Paul ROULIER-DAVENEL.

P.-S. — Je ne connaissais pas votre écriture et je me l'imaginais tout autre.

J'aime beaucoup les écritures. Et les plus belles que je sache sont celles d'Antoine, du docteur Roux, de Moreno et d'André Calmettes (l'acteur).

P. R.-D.

Evreux (sans date).

Mon cher ami,

J'ai parfaitement reçu *Imbéciles et Gredins* de Laurent Tailhade, et je vous en remercie.

En lisant ce livre, que je ne connaissais que partiellement, j'ai regretté, à plusieurs reprises, de n'avoir pas l'autorité qu'il faudrait pour faire une étude documentée et importante du grand écrivain qu'est Laurent Tailhade.

Je la ferai peut-être un jour, tout de même, cette étude.

Ce n'est, fichtre, pas qu'il en ait besoin ! Car, parmi les avantages nombreux que donne le talent, Laurent Tailhade eut tout de suite la rare et si douce joie d'obtenir le maximum d'admiration par le minimum d'admirateurs. Et les marques publiques d'estime amicale et admirative qui, sans cesse, lui furent prodiguées ne sont pas tout à fait étrangères à la haine boueuse et si souvent anonyme de certains gazetiers faméliques et malodorants.

Certes, dans un sens ou dans l'autre, on a tout dit de Laurent Tailhade, et de belles choses furent écrites sur lui, qui me dispenseraient d'en dire plus long.

Et pourtant, mon cher ami, il conviendrait qu'un homme autorisé proclamât l'absurdité de ceux qui le disent « méchant ».

Que telle soit l'opinion des malheureux qui, depuis 1894, se sont, malgré eux, je veux le croire, enlisés dans

l'erreur, oui, soit ! ce sont de pauvres gens, ils sont à plaindre, plaignons-les, ne les accablons pas davantage, ils souffrent bien assez déjà ; mais que certains de mes confrères, dont il est louable d'estimer le talent, écrivains, dreyfusards ou simplement israélites, soient assez irréfléchis pour qualifier de « méchantes » les superbes indignations de Laurent Tailhade, ça, ça me dépasse.

Ça me dépasse, parce que Laurent Tailhade n'a déchiqueté (Déchiqueter : couper par taillades. *Petit Larousse*) que des écrivains dont la production est universellement reconnue stupide et même dangereuse.

Car, ne l'oublions pas, au moment le plus violent de l'Affaire, Laurent Tailhade resta impartial et juste. Et jamais je n'ai rencontré un mot visant les écrits de Barrès, qu'il admire comme nous, parmi les excellents traits dont il caricatura le politicien. Exemple, ce vers :

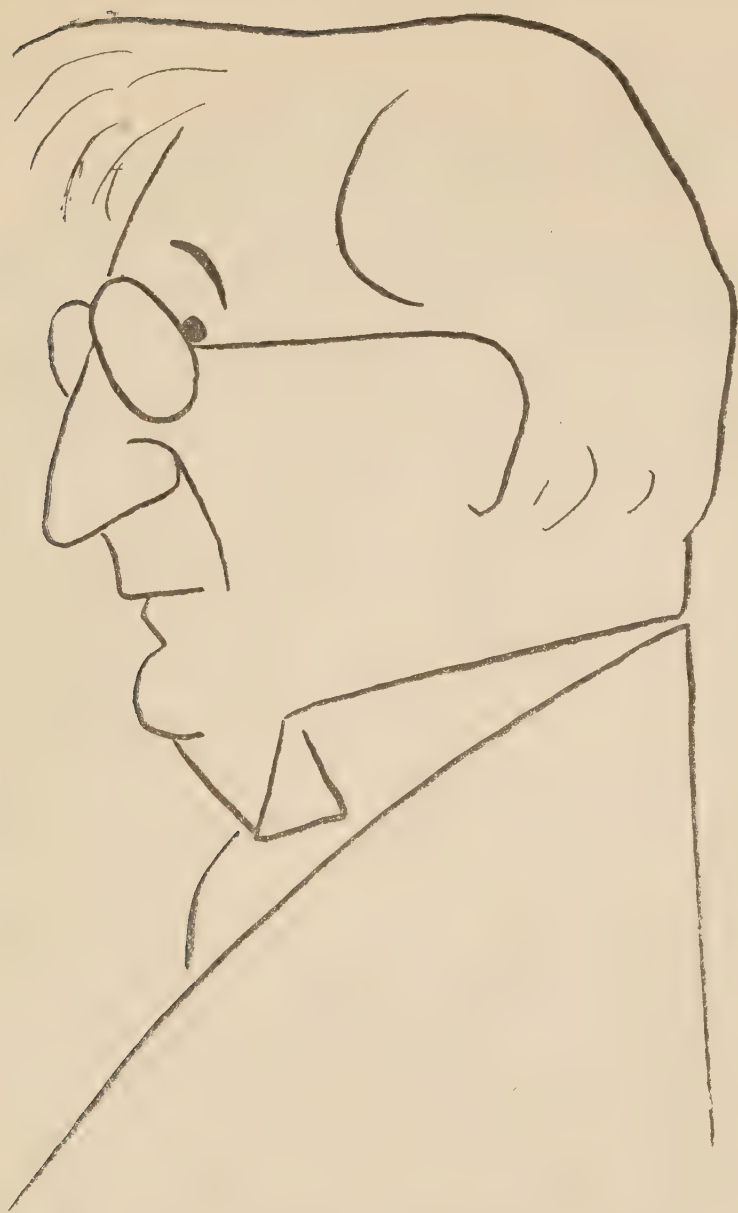
Barrès est un requin avec de fausses dents.

Il a eu le courage de nos opinions, à tous, et nous laisserions à nos adversaires, maintenant, le soin de l'estimer plus que nous-mêmes ? . . . Ce serait de la folie !

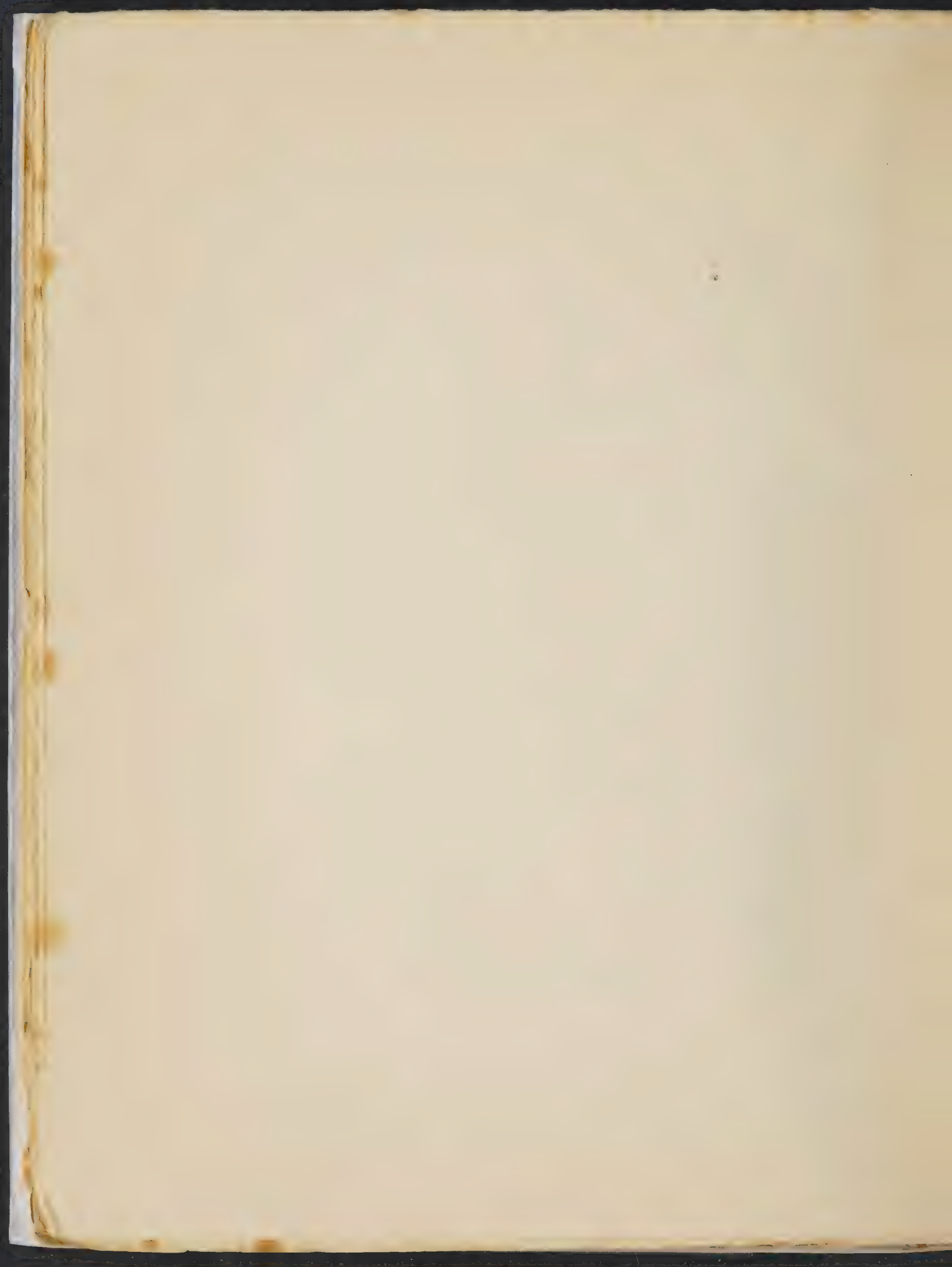
Un poète de mes amis m'a dit un jour que Laurent Tailhade écrivait d'une façon « incompréhensible » ! !

Ce n'est cependant pas l'avis de Théodore de Banville, qui ne prodiguait pas l'encens, ni celui d'Anatole France, de Zola, de Verlaine et d'Armand Silvestre.

Oh ! il est évident que Laurent Tailhade n'écrit pas



Laurent TAILHADE



comme M... ou comme V... Il apporte même à la rédaction d'un article ou à la confection d'un poème un amour des mots et du rythme, une élégance et un soin qu'on n'a pas la joie de rencontrer souvent.

Et il convenait à un écrivain de la valeur de Tailhade de réagir contre la vulgarisation maladroite de certains mots, en leur rendant simplement leur propre signification, et c'est ce qui fait qu'ils ont un petit air suranné.

Dans la pensée de bien des gens, les mots qu'ils ignorent deviennent des mots « difficiles » et l'érudition pour eux est synonyme de pédanterie.

Ce qui me touche et me plaît dans l'œuvre de Laurent Tailhade, c'est qu'il s'y révolte et s'y indigne sans colère, et avec quelle juvénile violence et quel esprit ! contre tout ce qui lui paraît vil, injuste ou laid.

Je ne le crois pas fortuné et, cependant, aucune autre langue que la sienne ne me donne autant l'impression du luxe et de la richesse.

Tout ce qu'il y a en lui de beauté, de raison et d'équité l'a poussé vers le Socialisme Idéal, et ses opinions utopiques sont souverainement belles, mais tout de même, on ne m'ôtera pas de l'idée que l'âme et les goûts héréditaires de Laurent Tailhade ne s'accommoderaient point davantage d'une existence exempte de soucis et extrêmement raffinée. Je le vois millionnaire et prodigue comme ses ballades et ses sonnets. Et j'ai plaisir à me l'imaginer, jadis, bardé de

fer, couvert de dentelles et se battant, non avec quelqu'un, mais pour quelque chose, pour une Dame ou pour une Idée, avec Rivarol et Chamfort pour témoins.

La grâce et la courtoisie de Laurent Tailhade n'ont d'égales que son courage. C'est un homme et un homme charmant.

Je vous serre affectueusement les mains.

Paul ROULIER-DAVENEL.

Evreux (sans date).

Mon cher ami,

Je ne sais pourquoi j'ai négligé de répondre à votre lettre si charmante et qui m'apporta le réconfort que j'attendais de vous.

Ah ! oui, vous avez raison... mille fois raison !... Et c'est ça, ça seulement, qui peut me sauver et me guérir à jamais.

D'ailleurs, je vais un peu mieux.

Je suis content de ce que vous me dites. Je suis sûr que votre pièce est charmante et qu'elle aura beaucoup de succès. Du reste, vous avez un immense talent (1).

Je ne suis pas étonné que X... vous ait refusé votre comédie ; ce directeur est le dernier des c... !

(1) Ma modestie bien connue me conseillait de supprimer cette phrase, mais je ne m'en suis pas reconnu le droit.

Moi, j'ai entièrement refait mon premier acte et j'en suis enchanté. C'est une sorte de problème social que je pose, dont j'ignore la solution encore, mais que je veux résoudre. L'idée de ma pièce est nouvelle, elle n'a jamais été traitée au théâtre.

A propos, vous souvenez-vous que le sujet de ma pièce était gai ?... Eh bien ! mon cher, c'est devenu une comédie grave et parfois tragique. Je pense que ça va un peu les épater. Désormais, l'on cessera peut-être de me traiter de vaudevilliste.

D'ailleurs, je suis parmi ceux qui ont le plus à souffrir de cette manie qu'on a de classer les gens, sans leur assentiment.

Avez-vous remarqué l'espèce de refus qu'oppose une salle de générale à l'auteur qui veut modifier sa manière ?... Le même phénomène se produit chaque fois qu'un comédien se déplace.

Du reste, en y pensant, j'incline à croire que cette mesure conservatrice n'est réellement injuste que pour moi.

En fouillant, pour les classer, dans de vieux papiers, j'ai retrouvé un paquet de lettres de Thérèse. Elles sont presque toutes très belles de simplicité. J'ai beaucoup pleuré en les relisant. Je compte m'en servir pour faire un roman.

Vous me parlez de revenir à Paris... Eh bien ! non, pas déjà !

La campagne me fait du bien, tout de même, et je travaille ici plus facilement.

Que vous dirais-je encore ?

Ah ! j'ai ajouté un rôle pour Noblet dans ma pièce. Voilà un délicieux comédien, Noblet. Il est d'une légèreté qui lui permet d'avoir du mouvement sans être trépidant ; il est très élégant, très fin et on peut tout lui faire dire. A présent qu'il n'a plus la juvénilité qui convient aux amoureux comiques, qu'il inventa, il n'est pas maladroit, je pense, de lui faire un *Ami des Femmes* moins embêtant que celui de la belle pièce de Dumas. Le confident gai ! C'est ce que j'ai voulu faire.

Noblet est d'une vieille école que vous n'avez pas connue, heureusement et malheureusement pour vous.

A cette époque-là, mon cher, chaque théâtre avait sa troupe, et quelle troupe ! On ignorait alors le recrutement dans les théâtres voisins.

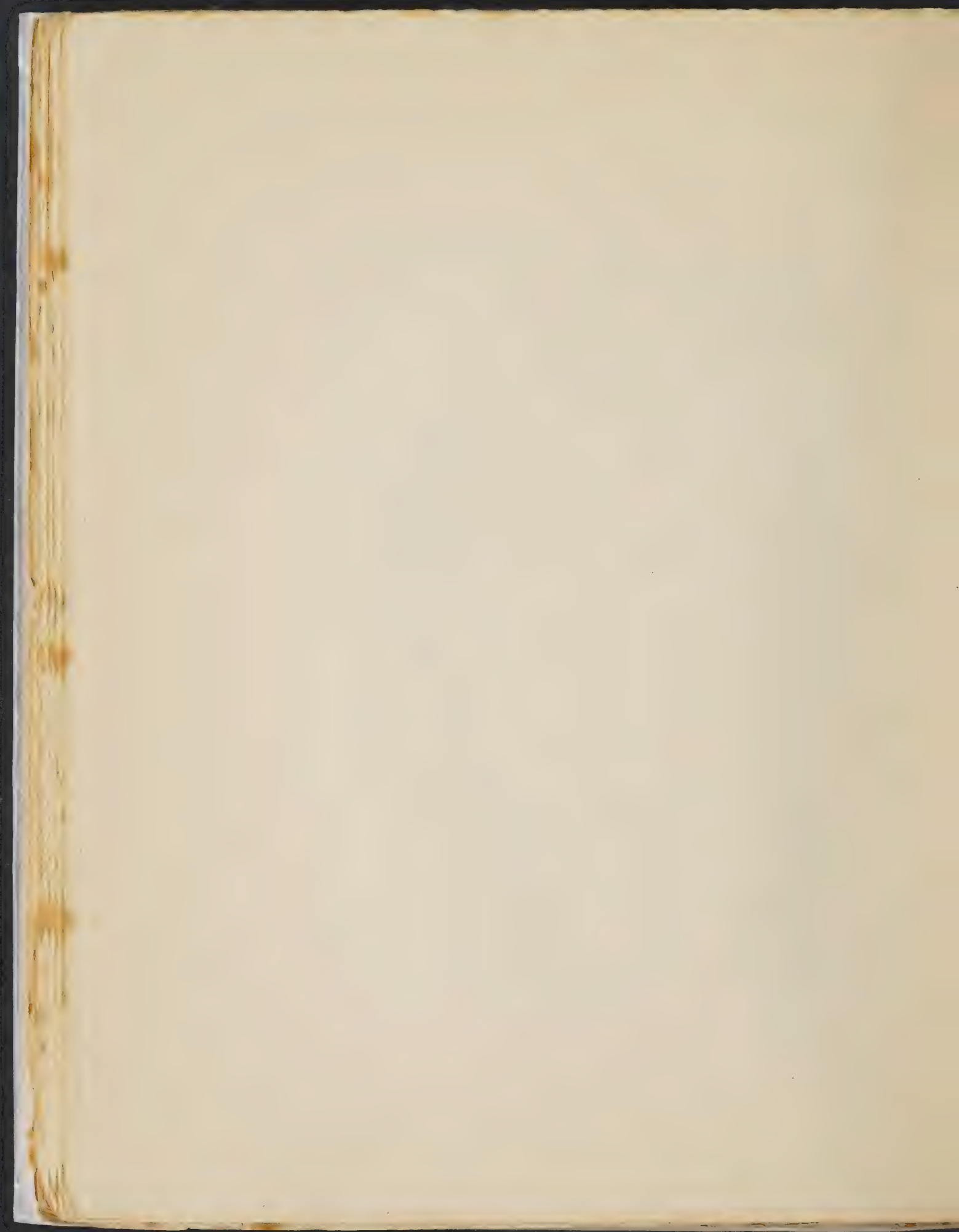
Ah ! je vous jure qu'un homme de mon âge s'attriste à la lecture de la plupart des distributions actuelles, lorsqu'il se souvient de celles de jadis.

A quoi devons-nous attribuer ce changement ? . . . Qui faut-il accuser ? . . . Je ne sais. Mais ce que je sais bien, c'est qu'il n'y a pas actuellement un directeur de théâtre en possession d'une troupe assez excellente pour monter, sans faire aucun engagement, une pièce dont la réussite lui paraîtrait certaine et quelle qu'en soit la diversité des personnages.

Savez-vous, mon cher ami, que, de 1860 à 1880, tous



G. NOBLET



les grands premiers rôles des pièces représentées au Gymnase ont eu pour interprète Landrol ; sans qu'il y eût de discussion à son sujet entre Montigny et les auteurs ?

Il convient d'ajouter qu'il y a trente ans, les comédiens ne gagnaient pas 500 fr. par soirée !

Je comprends cependant qu'on paye Réjane et Jeanne Granier 800 fr. ; elles les rapportent. Je m'explique pourquoi Fregoli touchait 3.333 fr. journallement ; il jouait seul de neuf heures à minuit. Little Tich gagne 1.200 fr. par représentation ; mais son départ de l'affiche coïncide avec celui de la moitié de la recette . . . Mais que Mlle B . . . et que M. R . . . obtiennent 200 et 300 fr. par soirée, ça, ça me dépasse.

Un bon acteur, ça vaut cinquante francs, un très bon acteur ça vaut cent francs ; et un artiste qui fait recette, ça n'a pas de prix ! Mais il n'y en a pas dix à Paris . . . et je compte les chanteurs de cafés-concerts.

Si je formule de semblables idées, ce n'est pas, comme vous pourriez le croire, dans l'unique but d'avoir une opinion, non, c'est parce que notre intérêt, à nous auteurs dramatiques, est en jeu. Car, si quatre ou cinq comédiens de ma connaissance ne gagnaient pas plus de cinquante mille francs par an, ils ne seraient pas tentés peut-être d'exercer des professions étranges et surtout incompatibles avec le soin incessant qu'ils devraient apporter au perfectionnement de leur véritable métier.

Si cent occupations différentes ne les distraient pas tant, leurs rôles seraient peut-être mieux sus.

On donne de plus en plus au jugement des comédiens, sur les pièces qu'ils doivent interpréter, une importance qu'il n'a pas, et, de plus en plus, on retire aux comédiens cette part de collaboration et d'initiative personnelle d'où peut naître la prodigieuse fantaisie d'un José Dupuis ou le génie dramatique d'un Frédérick Lemaître.

Petite anecdote :

En je ne sais plus quelle année, M. Billion, alors directeur de l'Ambigu, refusa trois cents francs par représentation à Frédérick Lemaître, dont il avait cependant besoin. Il alla même jusqu'à lui refuser deux cents francs. Frédérick Lemaître, qui était âgé et dont la situation pécuniaire n'était pas brillante, s'offrit à cent cinquante francs ; et comme Billion discutait encore, il reçut de Frédérick, le soir même, un chiffon de papier qui portait ces mots :

« Brisons là, monsieur, car je sens que pour me faire jouer, vous allez finir par me demander une somme d'argent qu'il me sera impossible de vous donner... »

Ah ! Frédérick Lemaître, que c'était beau, mon cher !...

Pendant que j'y pense, tâchez donc de me savoir si Porel aura la pièce de Donnay pour la fin de la saison. Je veux qu'il me reprenne *Le Préféré de maman*, qui a droit à une revanche.

Portez-vous bien, mon cher ami ; écrivez-moi souvent

et faites mes amitiés à votre père de ma part, je vous prie.
Votre sincère ami.

Paul ROULIER-DAVENEL.

Evreux (toujours sans date).

Hip ! hip ! hurrah !... Je suis sauvé !...

J'ai couché avec une petite fille !... Elle a dix-huit ans, elle est adorable, elle ressemble énormément à Lavallière, elle est la fille d'un fermier voisin et elle a une absence de poitrine qui me fait bien rigoler.

En plus de tout cela, elle était vierge, comme on dit, et je serais le dernier des cochons si les difficultés que j'ai eu à vaincre n'avaient pas été si grandes. La témérité de ma conduite en absout l'apparente ignominie, et je suis extrêmement fier de moi.

L'effarouchement admiratif de cette paysanne m'a ravi : et sa complète ignorance des choses de l'amour a pour moi, entre autres avantages, celui de pouvoir suspendre nos étreintes à l'approche de la moindre fatigue, sans craindre de la désobliger.

Mais, en dehors même du plaisir rustique et charmant que me procure cette enfant, je suis indescriptiblement heureux d'avoir pu me livrer, en compagnie d'une personne, à ce geste auguste !... Oh ! que cela me faisait peur... Je regrette, à présent de ne l'avoir pas fait plus tôt.

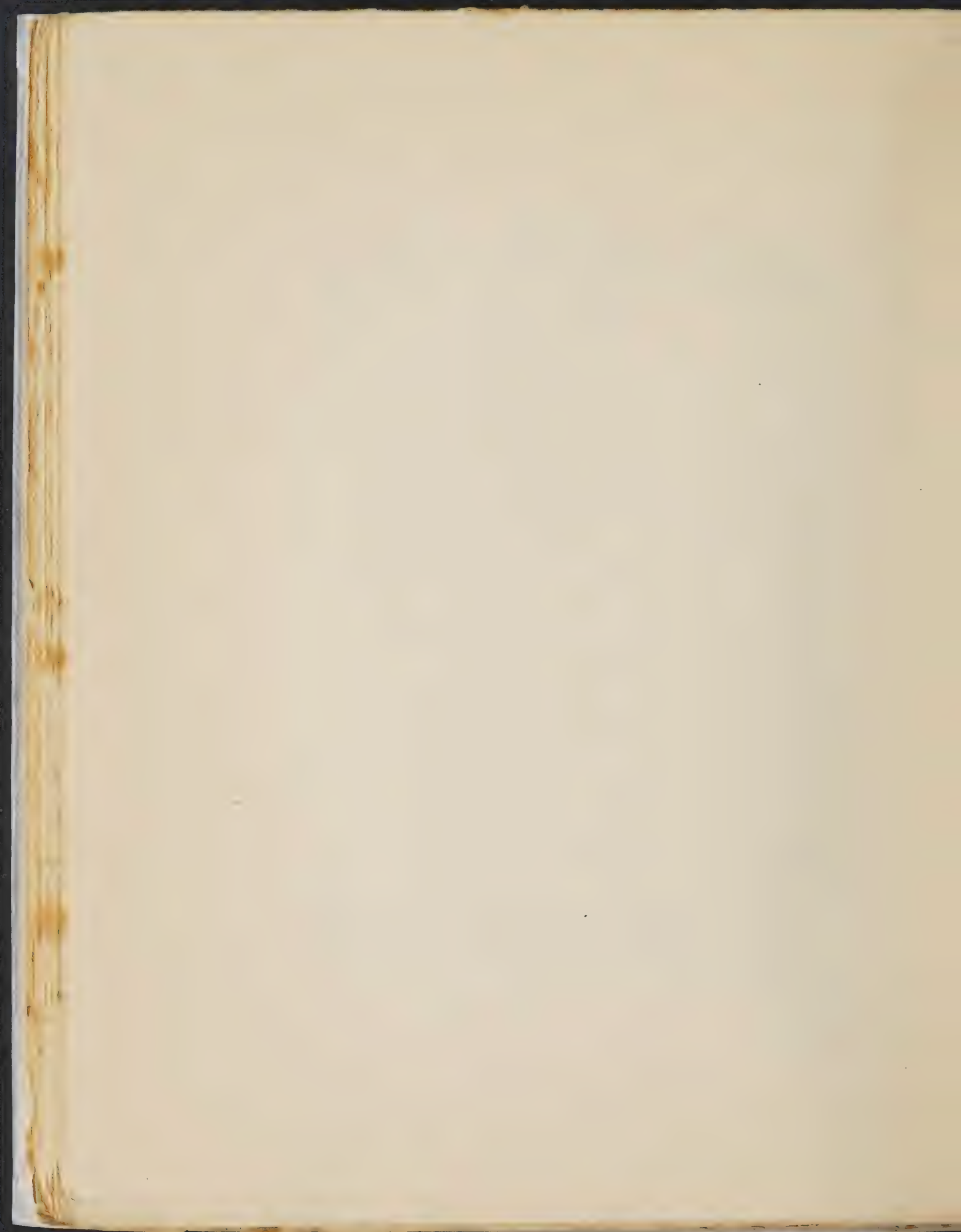
Au contact de ce joli petit corps fragile et souple, j'ai senti renaître en moi le goût des femmes et des complications qu'elles apportent. Je me sens redevenu l'homme que je fus pendant quinze ans.

Oh ! que j'aime les femmes !

La femme est un être parfait et elle ne cesse de l'être et ne devient odieuse, insupportable, jalouse, bête, méchante et impossible, que le jour où on lui demande d'aimer avec autre chose que son corps. Si je n'avais connu Thérèse, j'aurais ignoré le chagrin. Les femmes, jusqu'alors, ne m'avaient procuré que du plaisir, ne leur ayant jamais demandé que du plaisir. Le jour fatal où naquit en mon cœur le besoin d'être aimé pour moi-même, d'avoir une femme à moi tout seul, le jour où mon bonheur me sembla plus précieux que mon plaisir, ce jour-là même, je n'ai pas continué d'être heureux. Oh ! les petits souvenirs ! les petits machins ! les petites choses ! la première photographie faite sur le balcon ! Oh ! le premier baiser qu'on lui a pris derrière l'oreille ou derrière la porte ! Oh ! son parfum ! Oh ! son odeur ! Oh ! la robe qu'elle portait la première fois qu'on l'a vue ! Oh ! la jolie conversation qu'on a eue sur Baudelaire dès la seconde rencontre ! Et l'intimité qui a grandi ! Au bout de quinze jours, on a fait ses petits besoins l'un devant l'autre et, enfin, elle a dit un soir : « Il faut tout de même que tu connaisses maman ! »

Eh bien ! non, non ! Zut ! J'aime mieux autre chose !





Je laisse à autrui le soin de prendre l'amour au sérieux ; moi, je veux en rire ! Si vous avez les mêmes goûts que moi, on ne s'ennuiera pas cet hiver. Ce qu'il y a de femmes qui marchent, c'est fou ! Vous assisterez à une chose tout à fait amusante, les aventures viennent par séries. Quand on dit aux femmes la vérité, quand on leur dit que c'est pour une fois, histoire de passer le temps ; quand on leur explique que c'est uniquement pour le plaisir... Ah !...

Ah ! que j'aime les femmes !

Et je ne puis vous dire à quel point les hommes qui se passent de femmes me déplaisent !

Depuis que je suis à Evreux, je voyais journellement le charmant petit être que je viens de pervertir si heureusement, et jusqu'à il y a deux jours, elle ne me paraissait avoir aucun attrait, aucune grâce, rien qui fût susceptible d'éveiller le désir... Eh bien ! mon ami, après en avoir fait mon double, et tout à coup, j'ai découvert en elle les cent petits trésors instinctifs que chaque femme porte en soi. Cette gosse est, à la fois, câline et brutale. N'ayant reçu aucune éducation, elle cesse d'être pudique dès qu'elle est dévêtue.

D'ailleurs, la voici qui vient de rentrer et, j'en suis sûr, vous ne m'en voudrez pas si je vous quitte déjà.

Si vous passez chez Calmann-Lévy, demandez-lui donc qu'il me fasse parvenir le *Saint Paul* de Renan, dont j'ai besoin.

Je compte rentrer à Paris dans la première quinzaine de février. Il commence à faire un peu froid ici. Ce matin, il neigeait même abondamment. J'aime beaucoup la neige, et c'est à peu près tout ce que je trouve à en dire.

Avant-hier, on a assassiné une vieille rentière à Evreux. On a bien fait, d'ailleurs : elle était horriblement laide.

Je vous envoie une douzaine d'œufs.

Mille meilleures amitiés.

Paul ROULIER-DAVENEL.

P. S. — Je joins à ma lettre un petit croquis que j'ai fait de ma gosse.

P. R.-D.

Evreux, 21 novembre.

Mon cher ami,

Voulez-vous me rendre le service de...

(Pour des raisons qui ne regardent absolument que moi, je me trouve dans l'impossibilité de livrer la suite de cette lettre de Paul Roulier-Davenel à la publicité. Et je le regrette, car c'est peut-être la plus belle lettre que je possède de mon pauvre et défunt ami. Tant pis pour vous !)

Je vous serre bien fort les mains.

Paul ROULIER-DAVENEL.

Evreux (sans date).

Mon cher ami,

Cette fois, je n'attendrai pas une heure pour répondre à votre charmante lettre, tellement elle m'a fait plaisir et m'intéressa.

Vos diverses opinions sur les comédiens sont toutes extrêmement justes ; et l'idée que vous avez de faire un livre sur eux n'est pas du tout mauvaise.

Surtout, mon cher ami, ne craignez pas de vous adresser à moi, puisque j'ai — malheureux avantage ! — plus du double de votre âge et des souvenirs anciens et précis.

Pour ma part, cher ami, je ne connais rien de plus lamentable et de plus touchant à la fois que le vieil acteur qui lutte.

Tandis que le peintre de quatre-vingts ans et l'écrivain très âgé provoquent une sorte d'envie admirative et respectueuse, le vieux cabot, lui, offre un aspect que Max Dearly lui-même n'a pu rendre comique.

En effet, pour avoir abusé de ses yeux, le peintre n'en devient point aveugle, la lucidité de l'écrivain ne s'obscurcit pas avec l'âge, cependant que l'imprévoyant comédien, impuissant à la retenir, voit s'éloigner de lui cette mémoire fragile et si précieuse dont dépendait la sécurité de ses vieux jours.

Avez-vous remarqué qu'au cours des conversations qu'il

a dans la vie, et lorsque l'on fait appel à ses souvenirs, le vieil acteur emploie un système de soustraction, grâce auquel l'orgueil d'être documenté s'accommode à la nécessité d'un rajeunissement qui ne trompe personne.

Un soir, le bon Nertann, s'embarrassant dans son calcul mental, m'assura, dans la même minute, qu'il était né en 1849 et qu'il avait assisté à la première de je ne sais plus quelle pièce en 1848.

Mais ce doit être un bien beau métier tout de même, puisqu'ils s'y cramponnent désespérément et que ceux qui l'ont quitté avant qu'il les ait quittés sont fort rares. L'exemple de Worms et celui (incompréhensible) de Barretta ont étonné Paris.

Il y a à peu près cinq ans de cela, à la fin d'une représentation, et me trouvant dans les coulisses, j'étais entré, pour le complimenter, dans la loge d'un vieux jeune premier.

Je me suis offert, ce soir-là, un triste spectacle, je vous le promets.

Le vieux jeune premier remontait péniblement de scène après avoir conquis maintes femmes par sa beauté juvénile et son mâle courage. Je lui exprimai le plaisir, réel, qu'il m'avait procuré ; il me remercia, me fit asseoir, et, ayant retiré sa moumoute et la plupart de ses vêtements, il s'assit à son tour et se démaquilla.

Vous savez, n'est-ce pas, comment ça se passe ?

Après s'être une dernière fois regardé dans sa glace sous cet aspect factice de la jeunesse, il plongea ses doigts dans un pot de vaseline, et, comme à regret, se les promena sur la figure en tous sens. Les rouges et les noirs s'amalgamaient sous l'action de la graisse et ce fut, sur ce visage humain, pendant quelques instants, un affreux mélange polychrome et brillant. Ensuite, avec l'aide d'une serviette usagée et qui portait la trace ocrée d'une dizaine de mains, il retira autant de vaseline qu'il put ; puis il plongea son masque dans une petite cuvette à fleurettes roses. Après s'être essuyé, il se redressa et dit :

— Ouf ! Ça va mieux !

Mais j'avais en face de moi un vieillard ridé, presque chauve et essoufflé.

Je lui demandai s'il voulait venir prendre « quelque chose », il me répondit qu'il le ferait avec plaisir ; et il remit ses vêtements de ville.

Tandis qu'en sifflottant il attachait ses bretelles, il se regardait avec sévérité dans la glace, et je compris qu'il regrettait de s'être démaquillé à ce point-là.

Avant de remettre son faux-col (et à cause de sa barbe mal rasée, dit-il), il se poudra le cou, le menton et, distraitement, le nez aussi et, un peu, le front.

Lorsqu'il eut terminé le nœud de sa cravate, il dit :

— Oh ! que j'ai mauvaise mine !

... Et, sans me laisser le loisir de le contredire, vive-

ment, du bout de son médius, il étala un peu de rose en poudre sur ses pommettes.

Ensuite, il enfila du même coup son gilet et son veston, qui ne s'étaient pas quittés de toute la soirée ; puis, il mit son chapeau et dit :

— Allons-y !...

Je me levai, je fis deux pas vers la porte et, en me retournant, je le vis, toujours devant sa glace, qui se plaçait au coin de chaque œil un petit point rouge vif... Il m'aperçut dans le miroir, il se troubla un peu et me dit en souriant le plus qu'il put :

— Ça donne un peu de gaieté !...

Il était de nouveau maquillé et nous sommes sortis.

.....
Je place, sans d'ailleurs savoir pourquoi, une ligne de points entre cette petite histoire et l'assurance de mon amitié pour vous.

Paul ROULIER-DAVENEL.

Evreux (sans date).

Cher ami,

Ouf ! Ma pièce est terminée !

Voilà l'explication de mon long silence. Ouf !

Et voici le titre définitif de ma pièce, vous allez l'aimer, j'en suis sûr :

LES VIEUX AIGLES

Ça fera très bien sur l'affiche.

Mais je suis éreinté et j'ai mal dans la tête. Pensez donc, je suis sur cette pièce-là depuis six mois, huit mois même.

Ah ! mon cher, j'ai éprouvé une sensation de joie et de délivrance en écrivant le mot « Rideau » à la fin du troisième acte.

Depuis bien longtemps, on n'avait pas mis au théâtre

.....
.....
.....
.....

Ah ! je me fais une joie à la pensée de vous lire ma pièce.

Je ferai mes malles demain, et samedi soir, à sept heures et demie, je vous attendrai chez Prunier pour dîner. Tristan Bernard dînera sans doute avec nous (j'ai reçu un mot de lui hier). Je pense que cela n'est pas pour vous déplaire.

A samedi.

Mille bonnes amitiés.

Paul ROULIER-DAVENEL.

Evreux, samedi.

Mon cher ami,

Avez-vous bien reçu ma dépêche ?

Je suis obligé de rester à Evreux, hélas ! encore quatre ou cinq jours, pour retoucher ma pièce et la mettre complètement au point.

Vos craintes, que vous m'exprimez avec tant de délicatesse, sont justifiées par le fait que vous ne connaissez pas mon œuvre.

Vous aussi, cher ami, vous me croyez donc incapable d'exceller dans une comédie sérieuse ?

Vous verrez ! Ils verront !

C'est que j'ai travaillé et beaucoup lu depuis deux mois, cher ami. Et, avec terreur, je me suis aperçu que je connaissais très peu de choses. J'ai mis les bouchées doubles. Eh ! oui, j'avais vécu jusqu'ici avec Labiche et Meilhac comme but et point de mire.....

En lisant, il m'est parfois arrivé de penser à mes confrères. La plupart de ces messieurs ne savent rien, n'ont rien lu.

Je vous assure que la moyenne des écrivains n'a pas même parcouru cinquante volumes en vingt années. Et cependant, tel est érudit comme une pantoufle, qui tranche et nie.

X..., dont le talent est si fin qu'il en devient invisible, croit qu'il acquit par la rapide lecture d'un livre de Dastre des connaissances assez étendues pour lui permettre de varier sa conversation à l'infini.

Y..., à qui la violence tient lieu de pensée, révèle son incompetence en toute matière, sitôt qu'on lui interdit de frapper sur la table et d'étourdir l'auditoire par des cris.

Z..., qui entretient son injuste réputation par une habile infécondité, donne aux imbéciles l'illusion du savoir par de grands gestes négatifs ou enthousiastes, et par son obstination à découvrir de la mélancolie poignante et douloureuse dans toute œuvre comique.

.....

.....

.....

On dit que le théâtre est un lieu où l'on doit rire ou pleurer, se tordre ou être empoigné !

Eh ! bien ! non, cent fois non, ce n'est pas vrai !

Le théâtre est uniquement un lieu où l'on doit se distraire. Ce n'est pas autre chose qu'un lieu de plaisir.

« S'offrir le théâtre », c'est s'offrir une distraction, parce que les places y sont coûteuses, parce que le choix des spectateurs y est impossible et que les vêtements qu'on y porte sont les plus élégants qui soient, c'est-à-dire qu'ils sont impropres à l'effort intellectuel que certains dramaturges réclament indiscretement.

La Chambre des Députés, la Sorbonne, certaines réunions publiques, les conférences diurnes, etc., etc., devraient être exclusivement réservées à l'enseignement des masses et à leur éducation.

Voyez-vous, on devrait interdire aux directeurs de théâtre et aux bons comédiens de se prêter à l'exposition d'irrésolubles problèmes sociaux, et ennuyeux.

Si le théâtre devait s'orienter vers le genre « tribune », la Comédie-Française (avec le répertoire) et les music-halls seraient bientôt les seuls établissements susceptibles de distraire les amateurs de loges, d'avant-scènes et de baignoires dont on a tort de mépriser les goûts et l'opinion.

A mon avis, l'opérette est le genre théâtral qui possède, en vue de la réussite, le maximum de chances, parce qu'il est le plus frivole et le plus fastueux, c'est-à-dire le plus accessible à tous.

.....

P. R.-D.

PNEUMATIQUES

Dimanche.

Entendu, mon vieux, je vous attendrai à sept heures et demie exactement pour dîner. Quant à aller où vous savez, non, je vous l'ai promis et je n'irai pas.

Bien amicalement.

P. R.-D.

Mardi, 10 heures.

Mon cher ami,

Malgré votre amicale défense et malgré ma promesse, je suis allé, hier, au théâtre X. . . , et j'ai vu jouer Thérèse. Ah! comme j'aurais dû vous écouter! Et pourtant, en la voyant, je me suis senti bien guéri.

Mais comme c'est triste de retrouver une femme qu'on a adorée en train de jouer une comédie gaie, et d'ailleurs imbécile! En scène, de loin, elle fait encore de l'effet; et

puis, c'est une admirable actrice. Mais l'art du comédien est vraiment la prostitution des souvenirs. Elle fait faire à Tarride, en scène, un certain geste qui lui facilite ses mouvements à elle, sans doute, et qui m'était familier. Elle prend sur un canapé des poses que j'aimais...

« Comme elle joue vrai ! » disait un monsieur qui se trouvait près de moi dans la salle. Ah ! je te crois qu'elle joue vrai !

Je vais vous faire inviter, pour le 4, chez les D... La femme a du chien, elle a aussi un peu du veau et pas mal de la dinde ; c'est une sorte de monstre ; elle a une des poitrines les plus basses de Paris, et même de la province ; mais elle répare cette imperfection par un charmant strabisme, une abondante et perpétuelle sudation et par une forte odeur qui vient de la bouche et qui a plutôt l'air de venir des lieux. Mais le maître de la maison étant complètement idiot, sa conversation offre des avantages nombreux et divers. Sa crédulité n'a pas de bornes et ses prétentions poétiques sont aussi grandes qu'injustifiées.

Nous lui ferons réciter un poème qu'il fit et qui commence ainsi :

J'ai brûlé mes vaisseaux pour éclairer ton âme...

A demain sans doute.

Mille amitiés.

P. R.-D.

Lundi matin.

Mon vieux Sacha,

Comment, c'est déjà après-demain votre générale?
Déjà!

Bon courage, je réponds de votre succès!

Comment? Si j'aime Boisselot? Ah! je vous crois! Et
je suis sûr qu'il sera admirable!

Je vous retourne le fauteuil de balcon qu'obligeamment
vous m'avez envoyé, car j'ai horreur d'être au balcon. Il
doit bien vous rester quelque chose à l'orchestre?

De tout cœur vôtre.

P. R.-D.

Jeudi soir.

Cher ami,

Si vous pouviez me changer mon fauteuil contre une
baignoire, vous me rendriez service, car j'ai une politesse
à faire à quelqu'un.

Merci et grandes amitiés.

P. R.-D.

Vendredi, 4 heures.

Entendu, mon cher ami, je serai ce soir à votre répéti-
tion des couturières. Vous n'avez cependant besoin des
conseils de personne.

Merci pour l'avant-scène. Une baignoire eût mieux fait mon affaire... mais enfin!

A ce soir.

Bien vôtre.

P. R.-D.

Samedi matin,

Mon vieux,

J'ai bien réfléchi à ce que je vous ai dit hier. Il ne fallait pas me demander mon avis, que diable ! Je vous ai dit la vérité.

Je vous assure que votre deuxième acte est trop long.

N'y touchez pas si vous ne vous en êtes pas rendu compte, mais au nom du ciel, coupez le « nom de Dieu » de la fin. C'est une grossièreté absolument inutile.

A ce soir, mon vieux. Bonne chance. Tout va bien. Vous aurez un triomphe.

De tout cœur.

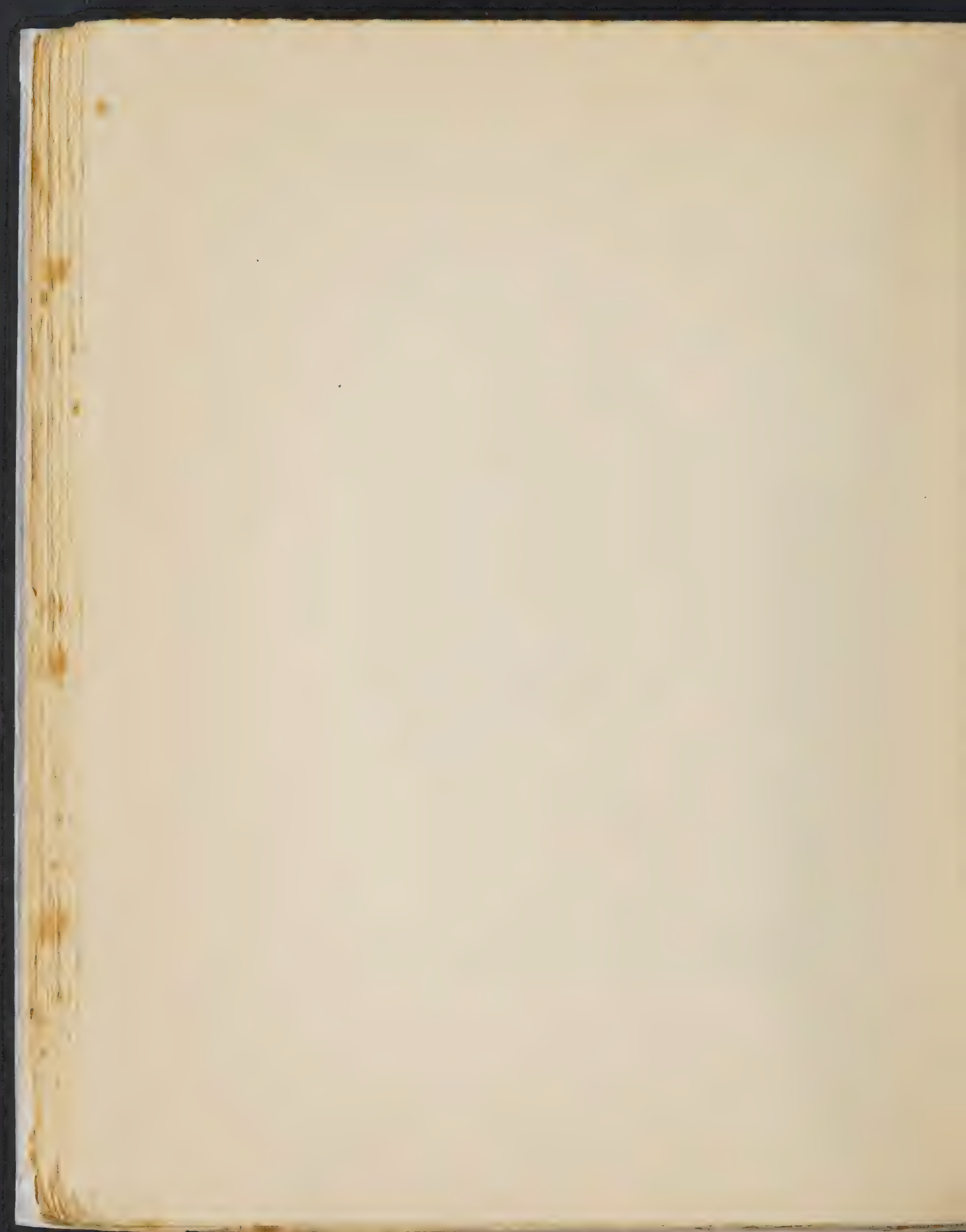
P. R.-D.

Dimanche, 10 heures.

Je ne me suis pas trompé, mon vieux ; vous avez eu un très gentil succès, et j'en suis très heureux. Je crois que vous aurez une bonne presse. Mendès a rigolé au second acte. Désormais, je vous conseille de vous méfier de B...



BOISSELOT



et de C... : ils vous ont terriblement débiné dans les couloirs.

Nous dînerons lundi ensemble chez M^{me} Aron.

A vous, vieux.

P. R.-D.

P.-S. — Pourquoi diable avez-vous coupé le « nom de Dieu » de la fin, qui était charmant?

Lundi.

Vous devez être heureux de votre presse, mon vieux. Ils sont durs pour la pièce, mais excellents pour vous.

Donnez beaucoup de faveurs pour remplir votre salle et envoyez une loge à ma sœur, vous serez gentil.

De tout cœur.

P. R.-D.

Mardi.

Mon cher vieux,

J'ai couché hier avec une petite femme très gentille et qui, dans ses rapports avec les messieurs, a l'habitude de remédier à sa maigreur par l'adjonction d'une de ses petites amies.

Voici son adresse et l'assurance de ma solide amitié.

PAUL ROULIER-DAVENEL.

Mon cher ami,

J'ai été tantôt.....

.....

.....

.....

Les églises sont toujours ouvertes, les prisons sont toujours fermées. Les églises sont toujours vides, les prisons sont toujours pleines !

Est-ce curieux !

.....

.....

.....

Affectueusement.

Paul R.-DAVENEL.

P.-S. — Mes hommages à votre charmante femme et tendresses à la Zazouillette.

P. R.-D.

LETTRES DIVERSES

Mercredi.

Cher ami,

Hélas ! il m'est impossible d'aller déjeuner chez vous ainsi qu'il était convenu. Je vous dirai pourquoi et, j'en suis sûr, vous ne m'en voudrez pas.

Mais je sais que Mayol déjeune chez vous et je profite de cette occasion pour vous demander de bien vouloir lui remettre le dessin et la petite biographie que je joins à ce mot. Il me les réclame depuis au moins trois mois ! C'est un charmant homme et vous lui direz que je regrette de l'avoir fait attendre. Rappelez-moi à son bon souvenir, et croyez-moi vôtre, de tout cœur.

Paul ROULIER-DAVENEL.

(A cette lettre était jointe la biographie suivante. S. G.).

MAYOL

Né d'une Marseillaise et d'un papa breton.

Félix Mayol exerça les professions les plus imprévues et les plus diverses (menuisier, garçon d'épicerie, marmiton,

etc., etc.), avant que la vocation théâtrale lui vint. Et cependant, il débuta à l'âge de seize ans dans un caf'conc' de Marseille.

Hormi ses dons physiques, aucune fortune ne l'avait favorisé, et ses commencements ne furent ni faciles ni doux. D'autant plus que la sévérité du public marseillais n'est pas un mythe.

Lorsqu'il fut au bout de son engagement, Mayol alla se perfectionner à Bordeaux, et, au mois de mars 1890, sans trop d'éclat, il fit son apparition au Concert Parisien, rue du Faubourg-Saint-Denis. Le même soir débutaient un nommé Ménard, qui retournait les manches de son veston, son chapeau, et qui finit par retourner son nom et devint l'inénarrable Dranem, et aussi un nommé Max Dearly, qui, à l'heure qu'il est, n'est pas précisément oublié !

Dranem blaguait Paulus ; Mayol chantait le répertoire de Paulus, et Max Dearly imitait Paulus.

Cela ne les empêcha pas de devenir, en des genres différents, tous trois très personnels, et de conquérir les faveurs et même l'adoration du public.

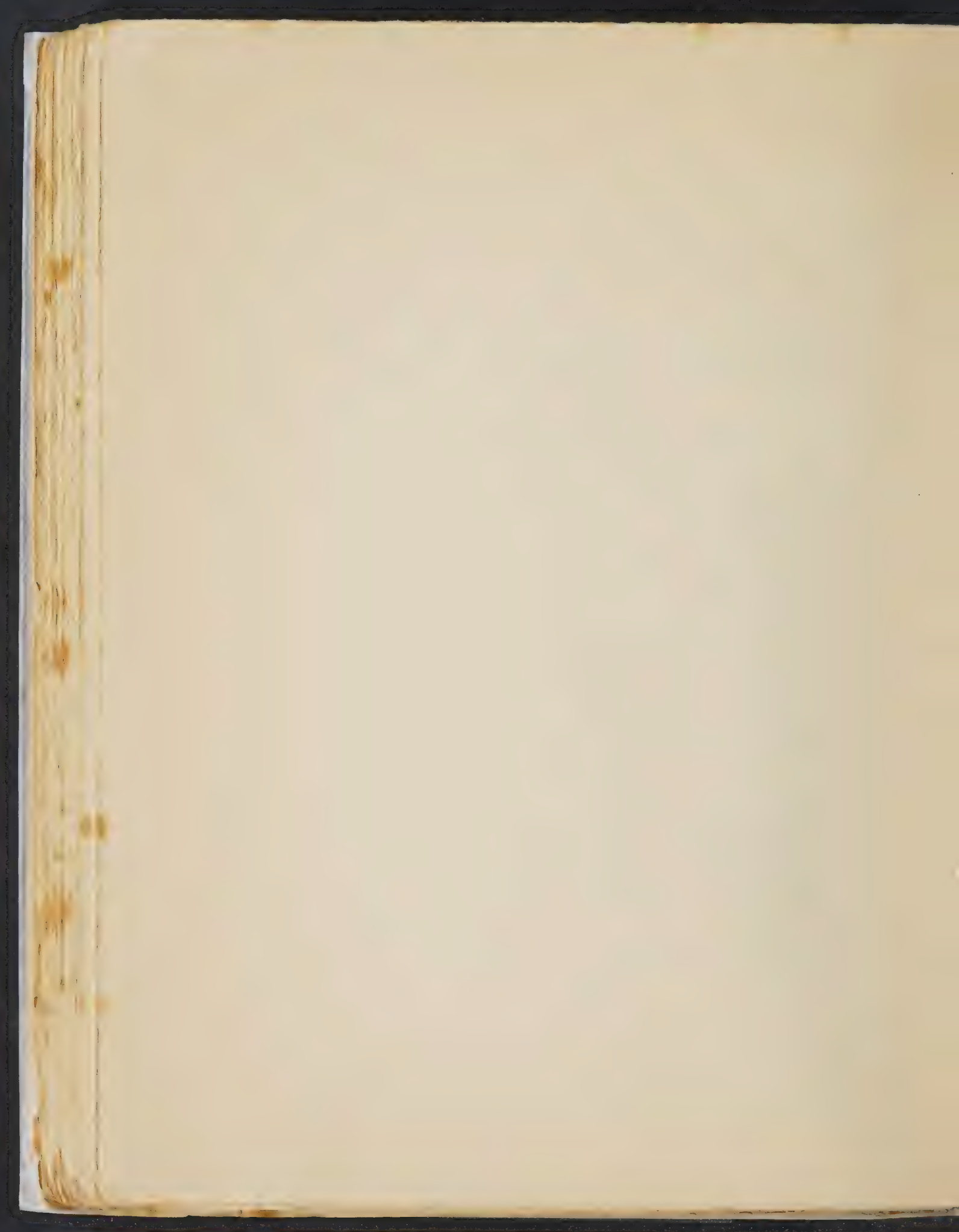
Lorsque Max Dearly aura complètement renoncé à son anglomanie, il sera le plus étourdissant fantaisiste français.

Tant que Dranem fera son « tour de chansons » il continuera d'être le plus irrésistiblement cocasse des comiques.

Et, tant qu'il chantera, Mayol n'aura pas d'égal dans ce



MAYOL



genre qu'il a renouvelé, en y ajoutant sa personnalité, son aisance et cette abondance de gestes tout à fait plaisants, et qui, malgré leur inconvenance, ne sont jamais disgracieux.

La vogue de Mayol, je dirais presque sa célébrité, a trois causes :

- 1° Sa prononciation, qui est parfaite ;
- 2° Son talent et sa personnalité, parce qu'ils sont parodi-
diabiles ;
- et 3° Sa réputation (justifiée ou injustifiée ???).

En effet, une réputation (mauvaise, bien entendu), est ce qui peut arriver de meilleur à un homme, qui, pour exercer son métier, a besoin d'être approuvé par le maximum de personnes, et de personnes différentes.

Ainsi Jean Lorrain, par exemple, n'eût jamais obtenu, durant sa vie, d'aussi grands succès de librairie si sa juste notoriété n'avait pas été double.

*
* *

Petite particularité que je trouve amusante :

Lorsque Mayol eut signé pour six mois consécutifs un engagement avec le Concert Parisien (8 fr. par soirée), il abandonna l'hôtel meublé où il s'était momentanément perché et loua une petite chambre, au sixième, rue Martel, numéro 4, je crois.

Mais l'année suivante, Mayol fut augmenté (15 fr. par soirée), et il descendit une vingtaine de marches et occupa, au cinquième étage du même immeuble, une chambre tout à fait convenable, pendant huit mois environ.

Il y a six ans, il descendit encore un étage et, aujourd'hui, Mayol habite un magnifique appartement, éclairé à l'électricité, m'a-t-il dit, et qui se trouve à l'entresol du numéro 4, je crois, de la rue Martel.

*
* *

Mayol a trente-cinq ans ; il gagne cent mille francs par an, et l'histoire du petit bouquet de muguet qu'il renouvelle à sa boutonnière depuis le jour de ses débuts est une histoire bien trop jolie pour être racontée.

Paul ROULIER-DAVENEL.

Samedi soir.

Mon vieux,

Je vous avais invité à dîner chez moi, mais ce n'est pas chez moi que nous dînerons, car c'est demain dimanche et je dois absolument dîner en famille, chez ma vieille tante. Surtout, ne dites pas non, il faut que vous connaissiez ma tante. Mais je tiens d'avance à vous tracer un petit

portrait d'elle, afin que vous n'ayez pas le fou rire en la voyant.

M^{me} Eugénie Boulo, ma tante, a des yeux immenses. Ses parents (excepté moi), ses amis, et ses ennemis aussi, disent :

— Eugénie a des yeux..., oh ! des yeux magnifiques !

Je n'ai jamais compris pourquoi plus les yeux sont grands, plus ils sont beaux, alors qu'un grand nez et qu'une grande bouche sont considérés, par tout le monde, de la façon la plus sévère. Il y a dans la vie, de ces injustices qui révoltent encore le petit nombre des personnes équitables dont je fais partie.

Donc, M^{me} Eugénie Boulo a des grands yeux.

Elle a également un nez, mais si petit, qu'elle ferait aussi bien de n'en pas avoir. Sa bouche semble être la ligne du départ de ses cinq petits mentons. Et au-dessus de tout cela, comme un défi, s'amoncellent plusieurs variétés de cheveux. Il y a le cheveu crépu, le petit bigorneau qui pend sur le front, le tire-bouchon qui coule le long de l'oreille cachée par le bandeau, et d'autres encore. Chaque espèce, pour rompre la monotonie de la coiffure, est d'une couleur différente.

Dans la vallée que forme son antique corset, entre les seins et le ventre, tante Eugénie repose ses mains qui, paume contre paume, semblent à la fois soutenir son opulente gorge et réchauffer un petit oiseau.

Bien qu'elle n'ait que cinquante-sept ans, c'est la plus vieille personne de la famille, et l'on se réunit chez elle le dimanche, depuis vingt ans, afin d'y prendre en commun le repas du soir. Les mets sont mauvais, mais elle a le bon goût de ne pas les faire repasser. Dès le début du dîner, la conversation, invariablement, s'engage entre ma sœur et tante Eugénie, sur les « mots charmants » de mon enfance. Lesquels sont, d'ailleurs, stupides comme tous ceux des enfants qui n'ont pas eu pour père un littérateur !

Tante Eugénie a conservé, dans la bouche et dans les yeux, à la suite de je ne sais quelle catastrophe morale, une expression qui réunit de la désillusion, de la piété, et un rien de dégoût, Tout ce qu'elle dit, avec un fort accent marseillais, est empreint d'une tristesse inexplicable.

Si son petit chien gras, dorloté, repu, gonflé de nourriture, dort, tante Eugénie s'écrie :

— La malheureuse petite bête..... comme il dort !

Lorsque, le dimanche soir, après avoir reçu son froid baiser sur le front, je lui demande :

— Comment vous portez-vous, ma tante ?

.... ses grands yeux s'humectent de larmes, elle laisse tomber ses bras le long de son fauteuil, et, d'une voix douloureuse, elle me répond :

— Je vais bien, mon cher enfant, je vais très bien !

Un jour, il y avait en visite chez ma sœur une M^{me} Ruban et sa fille.

M^{lle} Ruban, qui avait, à cette époque, quinze ans, louchait déjà comme une grande personne. Elle avait un bras plus court que l'autre, ou plus long... je ne sais plus, mais elle était légèrement bossue.

Malgré sa disgrâce physique, M^{me} Ruban était très fière de sa fille. D'ailleurs, cette malheureuse mère pouvait aisément s'imaginer que personne ne s'était jamais aperçu des vices de construction de son enfant, car celle-ci était plus que tout autre, complimentée sur la fraîcheur de son teint, sur son intelligence, sur sa grâce, sur, enfin, toutes ces planches de salut de la laideur.

Depuis une heure déjà, M^{me} Ruban et sa fille causaient avec ma sœur de ces mille petits riens dans lesquels les femmes ont, entre elles, le secret de trouver matière à plaisanter, à rire, à se fâcher tout à coup, mais légèrement, assez légèrement pour pouvoir ne pas garder le silence.

Donc ces dames causaient depuis une heure déjà, lorsque tante Eugénie entra.

— Ma chère Eugénie, dit ma sœur, je te présente M^{me} Ruban et sa fille !

— Enchantée, madame !

— Moi aussi, madame, fit tristement tante Eugénie en s'asseyant.

Il y eut alors un petit silence pendant lequel tante Eugénie examinait du haut en bas M^{lle} Ruban.

— C'est votre fille, madame ! dit-elle enfin.

— Oui ! répondit M^{me} Ruban, dont les yeux quêtèrent et guettaient le fatal compliment. Il ne se fit pas attendre ; tante Eugénie imprima à sa tête un léger balancement, puis, tout naturellement, elle laissa tomber ces mots dans le silence :

— Pauvre enfant ! . . .

.....
A demain, mon vieux.

Mille bonnes amitiés.

Paul ROULIER-DAVENEL.

Mardi, vers 4 heures.

Mon vieux,

Parmi les personnes qui me sont (injustement, peut-être) antipathiques, je vois, au premier rang, le prêtre et la femme de lettres.

Et c'est pourquoi je vous retourne, avec la mention « stupide », le manuscrit que vous m'avez apporté hier, et que je n'ai pas lu. J'ai pris connaissance seulement du titre, des noms des personnages et de la description du premier décor.

Je suis fixé. Et j'en conclus que la dame, auteur de cette pièce, ignore toutes les petites lois fondamentales du théâtre, qu'elle n'a pas d'esprit et qu'elle a peu de goût. Et

j'ajoute que si un directeur ivre ou aux abois montait un jour cette pièce, elle n'amuserait, sans doute, que les domestiques de l'auteur, qui reconnaîtraient tout de suite Monsieur et Madame.

Car, voyez-vous, ma perspicacité aurait la consistance du vent si le drame en question, qui doit se dérouler entre les trois personnages principaux, n'avait pas été *vécu*, comme on dit.

Justement, mon vieux, je hais ce genre de littérature, car il donne l'illusion du talent, malgré qu'il soit uniquement dû à une mémoire fidèle et sans pudeur.

Mon cher ami, il est évident que, de trente à trente-cinq ans, tout être a suffisamment vécu pour avoir emmagasiné en lui, et malgré lui, une série d'observations et une quantité de matériaux assez grande pour prétexter la confection d'une pièce ou d'un roman.

Et c'est pourquoi, mon vieux, vous trouverez dans l'œuvre des plus mauvais écrivains un livre, au moins, qui sera lisible, le livre où leur propre histoire sera contée, même en charabia.

N'est-ce point la raison qui nous fait trouver de l'agrément et de l'intérêt à la lecture de la plupart des Mémoires?

Pour en revenir aux prêtres et aux femmes de lettres...

J'ai beau savoir qu'il est des prêtres charmants, malgré que je sois sûr que certaines femmes ont du talent, la rencontre de l'un ou de l'autre m'indispose et me gêne.

Je les trouve anormaux tous deux.

Un homme qui n'a pas de femme m'est aussi pénible, physiquement, qu'un phénomène.

Un prêtre qui a une maîtresse m'écœure par le constant mensonge de sa vie.

Il y a le vieux curé de campagne, je sais bien!... En effet, le vieux curé de campagne est assez sympathique... et encore!

Quant à la femme de lettres...

Ou bien elle a du talent et elle est anormale, puisque, s'il faut en croire les anthropologistes et principalement Baistrocchi, la matière blanche est supérieure en quantité, chez elle, à la matière grise, et puisqu'elle n'a que quatre millions de globules rouges par millimètre cube de sang, tandis que l'homme en a cinq millions. Elle est surtout anormale et néfaste à cause que, d'après les statistiques, elle devient inféconde, en raison même de l'effort cérébral qu'elle tente.

Ou bien elle n'a pas de talent, et alors elle est, à mes yeux, la pire des ennuyeuses.

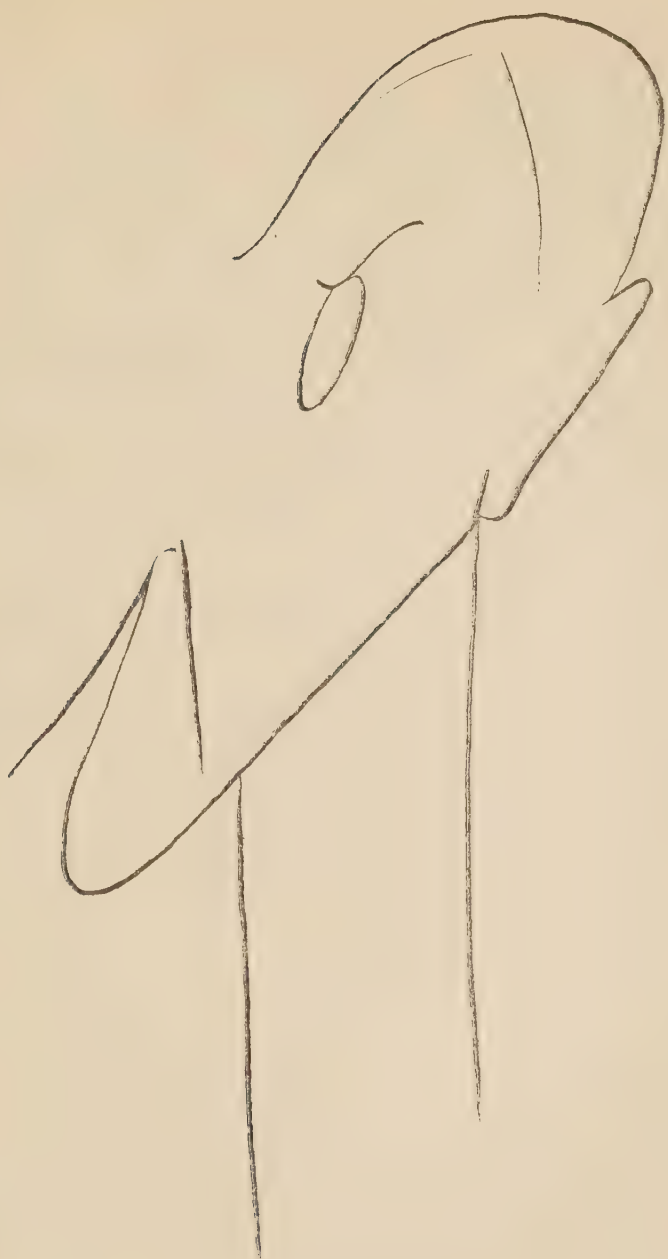
.....
.....

A bientôt, mon vieux. — Est-ce que vous connaissez Nelly Cormon?

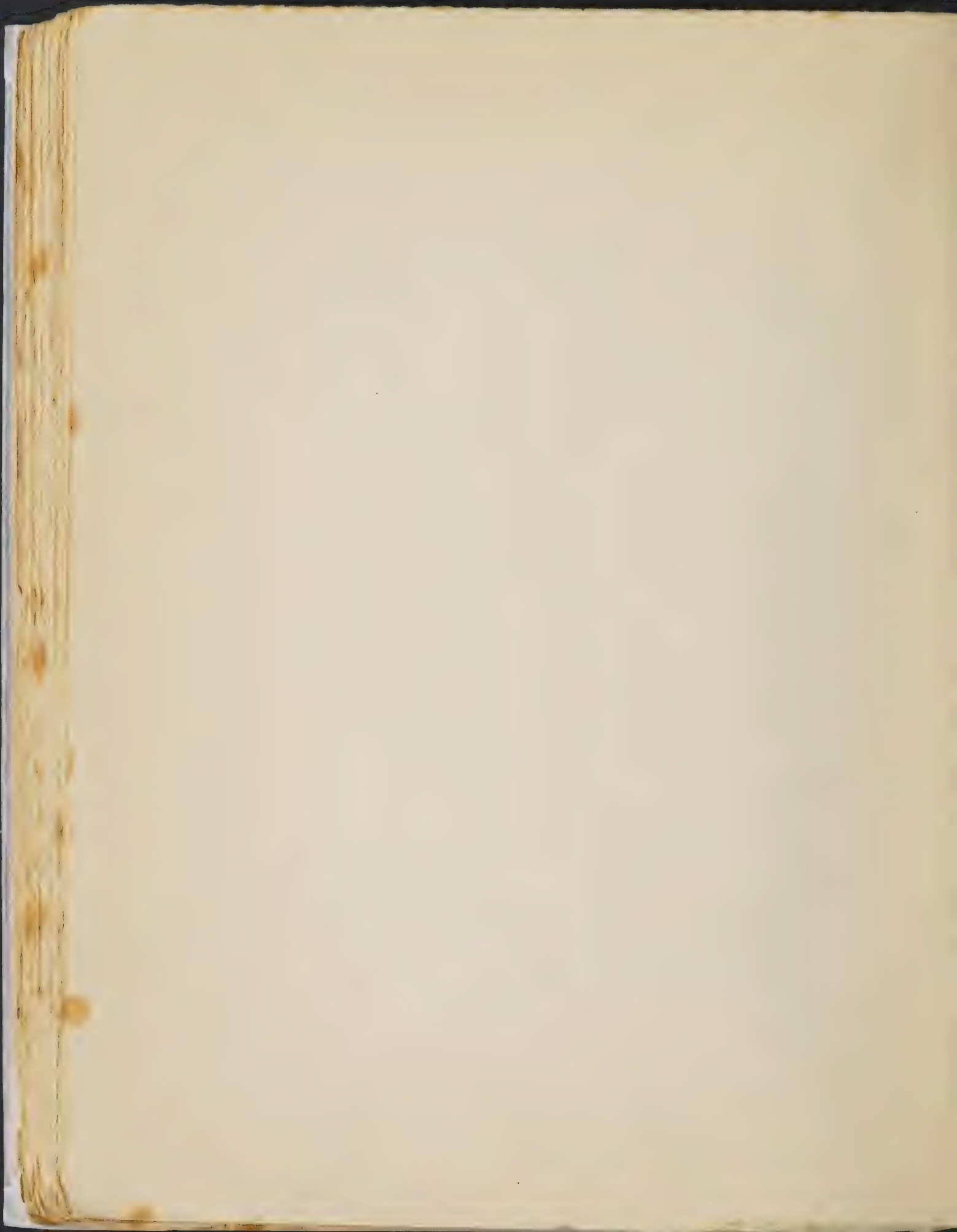
Quand dînerons-nous ensemble?

A vous de tout cœur.

Paul ROULIER-DAVENEL.



H. DE REGNIER



P.-S. — Henri de Régnier fait de la critique ! Encore un dont les appréciations ne seront pas justifiées par son passé théâtral.

P. R. D.

Lecteur, lectrice.

M. Jean Ajalbert, chevalier de la Légion d'honneur et conservateur du château de la Malmaison, a bien voulu — et ça n'a pas été commode ! — m'autoriser à publier la lettre suivante, qui lui fut adressée par le grand écrivain (P. Roulier-Davenel) quelques jours *avant* la révision du procès Dreyfus.

Les personnes au courant de cette affaire, qui fit un certain bruit, et dont l'esprit n'est pas obscurci par les excès de toutes sortes (boissons, luxure, onanisme, musique, etc..., etc...) conviendront que Paul Roulier-Davenel fut, en l'occurrence, une espèce de prophète.

S. G.

Paris, 10 heures.

Mon cher Ajalbert,

Dans quelques jours, espérons-le, le triomphe de la Vérité et de la Justice éclatera pour tous !

N'ayant été, ni de près, ni de loin, mêlé à cette épou-

vantable Affaire et n'étant en relation avec aucun des acteurs principaux, c'est à vous, mon cher Ajalbert, à vous témoin désintéressé et fougueux, que je veux adresser les souhaits d'un écrivain qui regrette, à présent, d'être resté trop neutre !

Vous avez combattu, mon cher ami, avec un acharnement superbe, et j'espère, par amour de la Beauté, que vous serez parmi ceux qui n'en retireront jamais aucun bénéfice. Votre victoire, ainsi, sera complète, et je m'en réjouis pour vous.

Votre livre, qui s'intitule : *Sous le sabre*, est d'une violence dont vous n'avez, heureusement, exclu ni la finesse, ni l'ironie.

C'est dans ce livre, ainsi que dans ceux, passionnants, de Reinach et dans ceux de Laurent Tailhade, que les générations à venir apprendront que, de 1894 à 1906, le courage civique et l'ignominie n'eurent pas de limites.

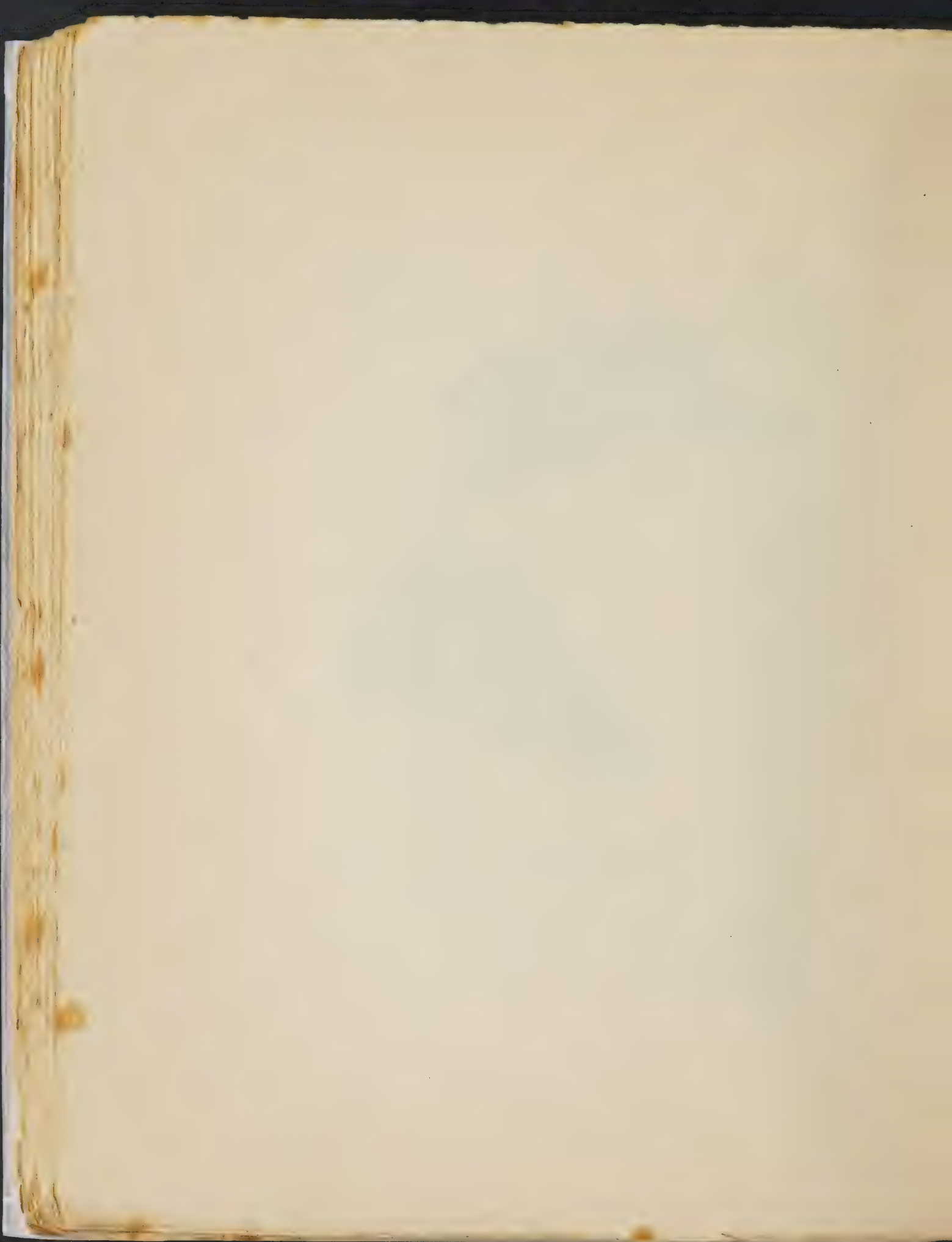
Je ne parle pas de la lettre de Zola, qui représente l'un des plus grands gestes humains.

Mon cher Ajalbert, je prévois, pour dans quelques jours, un bouleversement général. J'ai l'impression que la France va donner au monde un exemple unique et sublime.

Vous allez peut-être me traiter d'insensé, de fou... Mais vous ne m'empêcherez pas d'envisager l'acquittement complet ! Oui, je vois le jour *prochain* où Scheurer-Kestner et Trarieux auront chacun leur statue, où le lieutenant-



Jules LEMAÎTRE



colonel Picquart sera général, député... peut-être ministre de la Guerre !

Je vois au Panthéon la place de Zola !

Oui, vous avez bien lu, mon cher Ajabert, et je le répète :

Les cendres d'Emile Zola seront un jour au Panthéon.

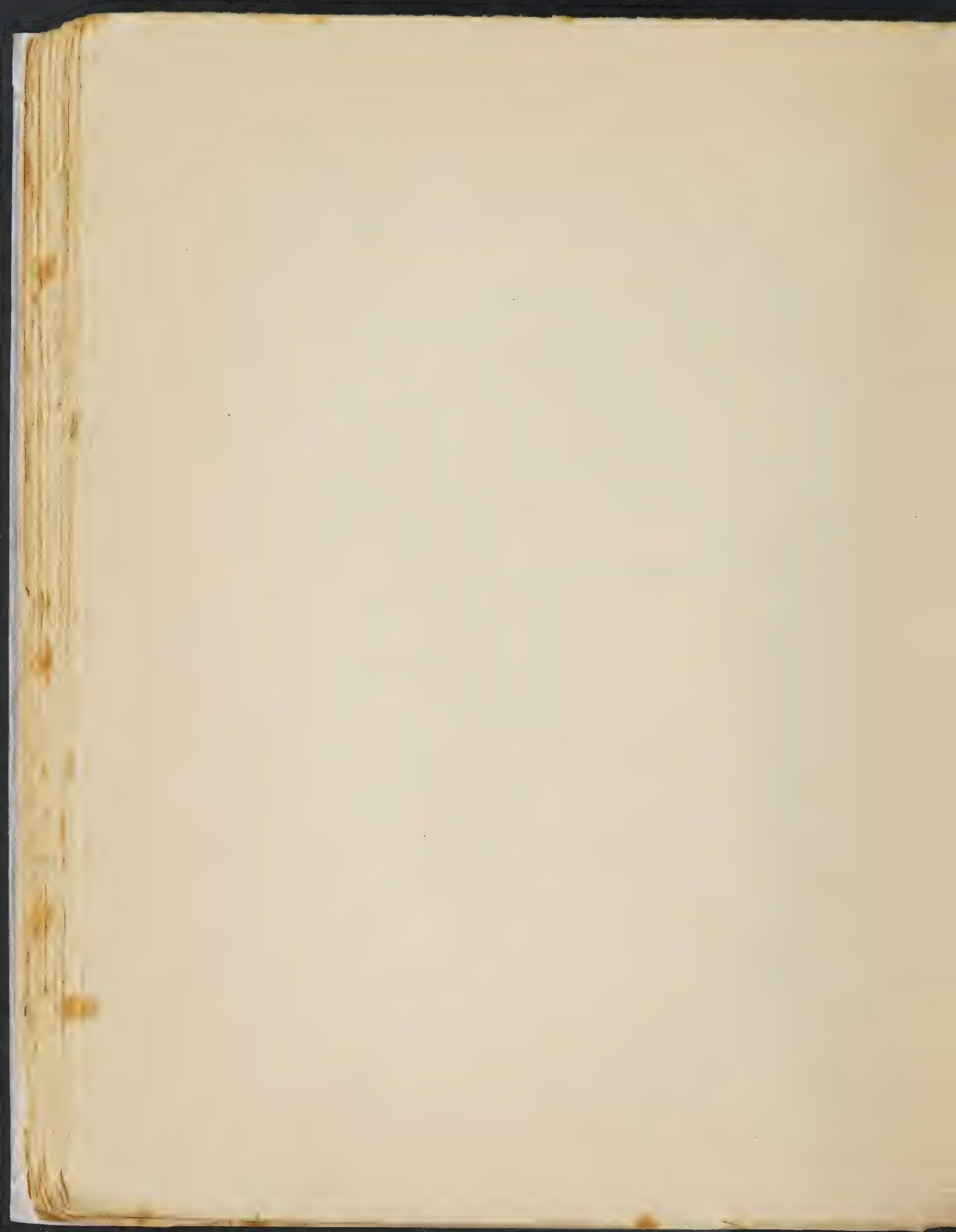
Oh ! évidemment, ce jour-là, il y aura des mécontents, il y aura du bruit... des coups de revolver peut-être ! Un malheureux symboliste tirera sur Dreyfus... mais il le ratera, vous verrez ce que je vous dis.

Et j'escompte le jour béni où Jules Lemaître, Barrès et Forain nous seront rendus.

Vive la Vérité !

Je vous serre bien fort les mains.

Paul ROULIER-DAVENEL.



LETTRE DE BIARRITZ

Biarritz, 14 janvier.

Mon vieux Sacha,

Votre lettre court après moi depuis cinq jours, et c'est ici qu'enfin je la reçois.

Oh ! surtout, mon vieux, ne craignez pas d'abuser de moi, et profitez, je vous en prie, de mes souvenirs.

Je regrette pour vous, et pour la première fois, de n'être pas plus âgé, car, hélas ! je n'ai pas sur les cafés-concerts d'il y a trente-cinq ans de renseignements bien précis.

A cette époque qui, paraît-il, fut la grande époque du café-concert, j'avais l'âge heureux de « l'indulgence pour tout ce qui se passe sur les tréteaux ». Et cependant, je ne suis pas sûr que Jules Perrin, Joseph Kelm et Jules Pacra aient eu plus de talent que n'en ont Polin, Mayol et Dranem.

Mais votre opinion sur Paulus est inexacte ; de cela, je suis certain.

Si vous aviez entendu Paulus, comme moi, en 1878, à la Scala, cet extraordinaire gambillard vous eût laissé un inoubliable souvenir. Il communiquait, qu'on le voulût ou non, son énorme gaieté, à la fois commune et irrésistible, et ce fol entrain dont une imitation bien faite peut même vous donner l'impression.

Paulus avait une admirable prononciation, des chansons stupides et une voix de tonnerre... Cela ne suffirait-il pas à expliquer sa persistante vogue et les triomphes qu'il remporta ?

Oh ! c'était évidemment ce que ceux qui ne sont pas du métier appellent un cabot. Certes, Paulus pensait de lui les choses les plus flatteuses et il n'eût pas fallu le pousser beaucoup pour qu'il se jugeât indispensable à la nation française et à l'évolution des idées.

Mais, je ne sais pas si vous êtes de mon avis, il n'est pas déplaisant de rencontrer chez les artistes ce matuvuisme et ce grand orgueil. Les artistes font un métier si spécial !

Ne trouvez-vous pas curieux ces hommes et ces femmes qui s'embellissent ou se ridiculisent afin de s'exhiber à des gens qu'ils ne connaissent pas, puis qui, par des moyens naturels, tels que la mémoire, la voix et les gestes, donnent à un millier de personnes, chaque soir, la même opinion sur un point quelconque. Et lorsqu'ils ont terminé leur travail quotidien, ils reconnaissent à des citoyens qu'ils n'ont jamais vus, le droit de les applaudir ou de les siffler.

Et, sincèrement, je pense que le matuvuisme dont je viens de vous parler fait partie de cet étrange métier. Et, à mon avis, il a trois excuses ou plutôt trois causes différentes :

1° Les comédiens savent qu'ils ne laissent rien après eux, si ce n'est un souvenir, qu'ils ont généralement gâché dans leurs dernières années, et qui s'estompe rapidement avant que de disparaître complètement. Et c'est pourquoi ils veulent obtenir, durant leur existence, le maximum de facilité et de gloire... et ils y mettent les pouces ;

2° Je crois que la mentalité des artistes qui, pour la plupart, se sont évadés de la médiocrité boutiquière sous la malédiction de parents provinciaux et momentanément déshonorés, je crois, dis-je, que cette mentalité d'artistes supporte malaisément les conséquences d'un métier où l'effort est immédiatement récompensé, d'un métier qui, par voie d'affiches, consacre le talent en augmentant, chaque année, la dimension d'un nom d'emprunt ; d'un métier qui, après bien des tâtonnements, et simplement au moyen de dons naturels, peut rapporter journallement deux, trois, quatre, cinq, six cents francs... plus encore ;

3° Je vous certifie que le matuvuisme est aussi indispensable aux comédiens que ce qu'on appelle leur conscience, et qui n'est que le respect qu'ils doivent au public. Et, en effet, l'acteur qui n'est pas consciencieux commet à la fois plusieurs indécidatesses.

Pour ce qui est du matuvuisme, croyez-vous, cher ami, que les artistes affronteraient le jugement du public s'ils n'étaient pas persuadés d'en conquérir l'approbation ? Et entreraient-ils seulement en scène sans avoir la certitude de s'y comporter avec une aisance et une autorité non pareilles ?...

Et nous-mêmes, mon vieux, achèverions-nous, ne fût-ce qu'un scénario, si, à cette minute-là, notre sens critique ne cédait pas volontairement sa place à l'enthousiasme et à la conviction qui président à la confection d'une œuvre ?

Et n'est-ce point une des causes de l'infécondité chez les écrivains israélites ? Je m'explique.

Avez-vous remarqué à quel point les israélites ont le sens critique développé ? Pourquoi n'en seraient-ils pas victimes eux-mêmes ?... Ce serait assez juste cependant !...

Seulement, allez donc contrôler des machines comme ça !...

Je suis en bonne santé, ce qui ne m'afflige pas le moins du monde !

Ecrivez-moi poste restante, à Bordeaux, et parlez-moi de Paris.

Affectueusement vôtre.

Paul ROULIER-DAVENEL.

AUTRES LETTRES DIVERSES

Mon cher vieux,

.....
.....
.....
J'ai été applaudir votre père, hier, dans *La Griffe* ! C'est une des sensations les plus fortes que j'aie jamais eues.

Il est sublime !

Votre père est, sans contredit, le plus admirable comédien des temps modernes.

Ainsi, il lâche son théâtre et va créer *Chantecler*.

Il a raison.

Vraiment, mon cher, la carrière de votre père et sa situation sont exceptionnelles, et elles le sont doublement lorsque l'on songe à son âge : il a quarante-huit ans.

Mais le destin l'a si incomparablement doué, le public l'a si unanimement adopté, que ce merveilleux comédien

a créé un « emploi » malgré lui-même, peut-être. L'expression « jouer les Guitry » n'est pas vague du tout. Elle désigne un genre défini de rôles dont Georges Vetheuil, d'*Amants*, est le prototype. Lucien Guitry, depuis la première représentation du chef-d'œuvre de Maurice Donnay, a fait revivre maintes fois cet homme de trente-cinq ans, puissant et frivole, spirituel et élégant, qui tout à coup devient violent, pendant cinq minutes, vers minuit moins vingt, et qui jamais n'est ridicule. Cet homme-là, il l'a créé, il l'a inventé, il l'a perfectionné ; c'est son bien... mais c'est aussi le bien du public. Le public l'aime et il ne veut pas qu'on le modifie, ce type d'homme ; il ne veut pas qu'on y touche.

Pour lui, il a toujours trente-cinq ans, il est toujours frivole, et spirituel, et élégant...

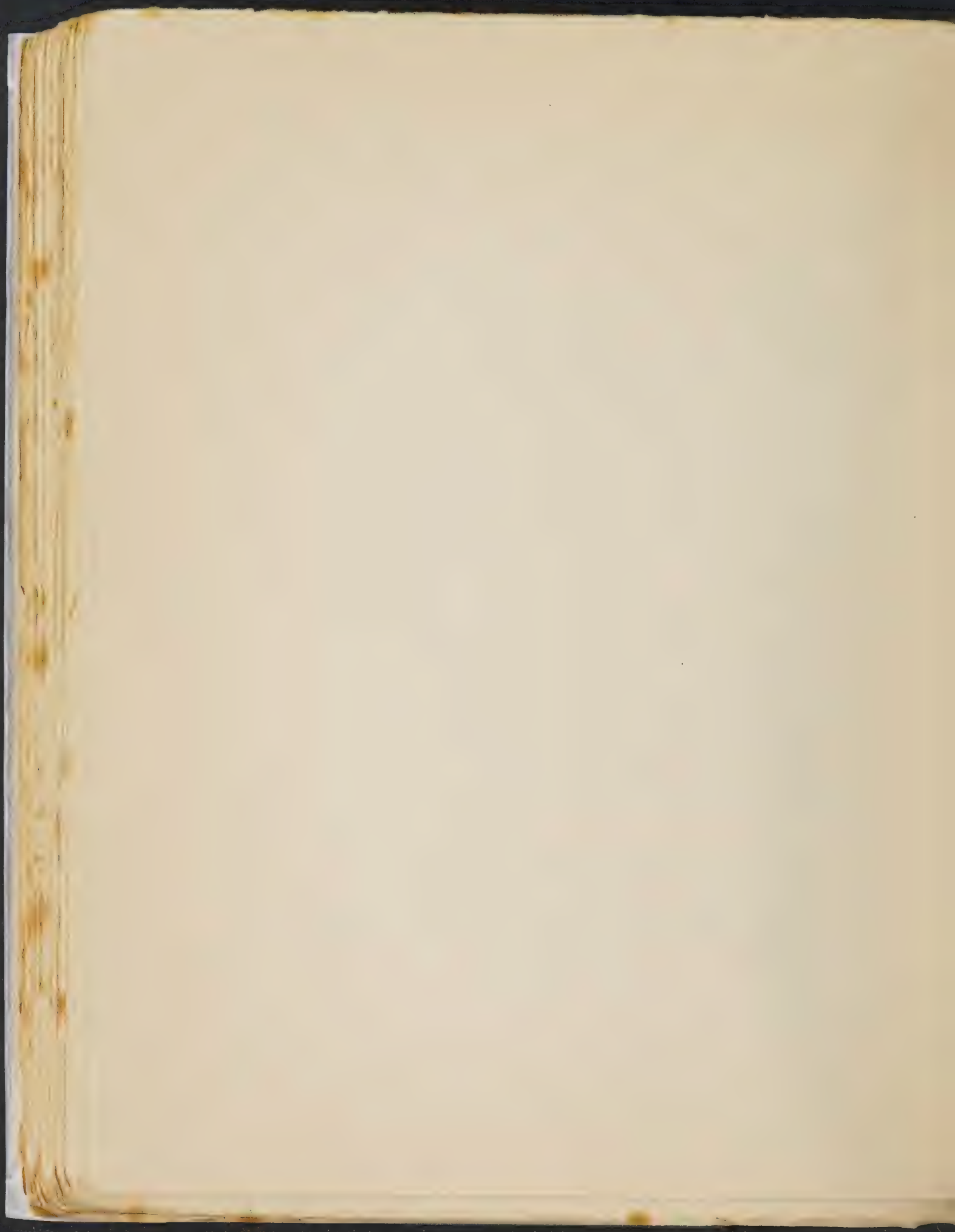
Et c'est, je crois, la raison pour laquelle Lucien Guitry, après avoir fait triompher pendant trois ans la violence si personnelle et si directe de Henry Bernstein, et, à deux reprises, celle si humaine de Henry Bataille, s'en étant servi comme d'une transition, va interpréter *Chantecler* à la Porte-Saint-Martin avant que de faire l'exportation de son génie à l'étranger.

Comment votre père interprètera-t-il *Chantecler* ?

Superbement ! Malgré que le rôle du Coq ait été fait pour Coquelin. Car, ne l'oubliez pas, votre père fut acclamé dans le rôle de Flambeau, de l'*Aiglon*, qui avait



Lucien GUITRY



été spécialement écrit pour Coquelin. Personne, en 1900, ne songea à regretter la substitution imprévue qui s'était produite la veille de la lecture.

La situation actuelle est à peu près identique.

Jamais deux merveilleux talents de comédiens n'ont été aussi différents l'un de l'autre que celui de Coquelin lorsque, profitant d'une minute de liberté, on le compare à celui de Lucien Guitry.

Malgré leur variété, malgré leur éclat et malgré leur réussite mondiale et sans cesse renouvelée, les interprétations de Coquelin étaient toujours invraisemblables. Et cette compréhension spéciale, désuète à présent, du théâtre permettait à cet acteur qu'on ne remplacera pas de donner l'illusion de n'importe quel sentiment, sans jamais altérer la clarté de son organe et sans jamais communiquer autre chose que l'admiration qu'il semblait avoir de lui-même.

Mounet-Sully, lui, ne peut exprimer avec facilité que des sentiments surhumains. S'il ne tue pas au moins sa mère dans le courant de la soirée, il ne se sent pas en train.

Tandis que Lucien Guitry paraît être, au contraire, en possession de toutes ses aises lorsque le plus parfait naturel lui est facilité par l'actualité de la comédie qu'il joue.

Au milieu d'une scène violente, personne aussi bien que lui ne sait dire : « Laissez-nous ! » à un valet de chambre qu'il a fait entrer spécialement pour être éloigné.

Lucien Guitry est, je crois, l'unique comédien dont l'intelligence n'ait pas été un obstacle à sa carrière. Car ce n'est pas être paradoxal que de prétendre le métier d'artiste dramatique incompatible avec une trop exacte compréhension de la littérature théâtrale.

En effet, un comédien qui juge ses rôles et qui les discute devient de plus en plus difficile pour des auteurs qui le recherchent de moins en moins.

Mais Lucien Guitry a assez de talent pour se permettre de choisir ses auteurs et assez de succès pour dédaigner des comédies dont la confection trop impeccable s'allie à une vulgarité voulue et nécessaire, il faut l'avouer, pour obtenir la majorité des suffrages devant le public.

Ce dont je suis bien sûr, c'est que Lucien Guitry apportera à la composition du rôle principal de *Chantecler* un art fait de grâce infinie et moqueuse, et d'adresse, et surtout de cette autorité magistrale que lui donnent une prononciation sans égale, sa puissance physique et le souvenir des triomphes passés.

Il me semble, entre nous, que cela suffira !

Oh ! il est bien évident, pardi, qu'il n'a pas absolument l'air d'un coq !

Mais il convient d'ajouter que nous ne l'avons jamais vu habillé en coq. Il est possible qu'une fois grisé et costumé il n'ait plus du tout l'air d'un homme.

D'ailleurs, si vous croyez que Jean Coquelin aura l'air

d'un chien ! Si vous croyez que M^{me} Simone aura l'air d'une poule faisane ! Si vous croyez que X... aura l'air d'un pigeon et que Z... aura l'air d'une libellule... ne vous en vantez pas ! Et puis, si vous croyez que ça empêchera la pièce de réussir, ne vous en vantez pas non plus, parce qu'alors c'est vous qui auriez l'air d'une bête.

Rien ne pourrait empêcher *Chantecler* de réussir, même le silence qui se fait sur l'œuvre depuis un an.

A la ville aussi, Lucien Guitry a créé un type, un modèle d'acteur pour vie privée.

Lucien Guitry est l'homme de Paris le plus réfractaire à l'interview et qui feint d'ignorer les choses de théâtre. C'est l'acteur qui ne veut pas connaître l'opinion qu'ont de lui les critiques dramatiques. C'est l'homme qui a du goût, qui achète des tableaux, qui n'aime pas à prêter son concours aux matinées à bénéfice, qui déjeune chez les gens du monde, qui s'entoure des plus rares intelligences qui soient et qui sourit toujours quand on lui parle, ce qui est troublant et parfois gênant.

Prodigieux assimilateur, Lucien Guitry possède en outre une tournure d'esprit qui est spéciale et qui est diverse, et dont, malgré qu'elle soit originale, Alphonse Allais, Forain et Alfred Capus peuvent tour à tour se disputer la paternité.

Et ce Lucien Guitry-là a autant d'imitateurs que l'autre Lucien Guitry.

Mais je suppose tout de même qu'on l'égalerait plus aisément l'après-midi que le soir.

.....
.....
.....

De tout cœur.

Paul R.-DAVENEL.

Mercredi soir.

Cher ami.

J'ai lu ma pièce à Franck, et il est enchanté. Mais Granier n'étant pas libre avant un mois pour répéter et Franck m'ayant conseillé de retoucher un peu mon second acte, j'ai l'intention de quitter Paris pendant quinze jours et d'aller travailler à Nice ou à Monte-Carlo.

Savez-vous ce que vous devriez faire?... Eh bien ! vous devriez venir passer quelques jours avec moi dans le Midi.

On ne s'embêterait pas, je vous le jure. Voyez si cela est possible et répondez-moi vite, vite, vite.

Saviez-vous que, depuis huit jours, M^{me} D.... est la maîtresse de C...? Est-ce assez rigolo, hein ! surtout quand on connaît l'histoire du soulier ?

D... est magnifique en l'occurrence. Il arbore en public une philosophie qu'il emprunte au *Mari Pacifique*, il traite sa femme de « pauvre petite » en souriant, finement, croit-

il, et à chacun, en particulier, il annonce qu'il souffre le martyre. De sorte qu'il ne sait plus à présent s'il est enviable ou malheureux,

Oui, mais tout ça ne me dit pas si vous venez avec moi à Monte-Carlo.

J'ai une histoire charmante à vous raconter, mais je ne vous la raconterai pas, car j'ai besoin d'avoir votre réponse très rapidement et je ne veux d'aucune façon retarder le départ de ma lettre.

Je ne veux même pas vous dire que je vous serre affectueusement les mains, tellement j'ai l'intention de gagner du temps.

Paul ROULIER-DAVENEL.

Vendredi.

Mais mon vieux, pourquoi voulez-vous qu'on vous coupe votre pièce ? Et croyez-vous que votre présence l'empêcherait ? Si vous le croyez, ne venez pas à Monte-Carlo, mais c'est navrant ! Réfléchissez encore vingt-quatre heures.

Affectueusement.

P. R.-D.

J'apprends que T... est cocu jusqu'à la gauche, et j'en suis d'autant plus ravi que ce n'est pas avec moi que son affreuse femme couche.

Lundi soir, gare du Nord.

J'aurais voulu vous serrer la main avant de partir. Ecrivez-moi à l'hôtel de Paris. La petite G... est dans le même wagon que moi. Je ne la connais que fort peu. Mais comme elle a l'air d'être seule, j'ai l'intention d'en faire ma maîtresse pendant le voyage.

A bientôt, mon vieux.

P. R.-D.

P.-S. — J'ai rencontré votre ami Berthelley. Il m'a dit qu'il partait pour la Russie le 20 du mois prochain et il m'a parlé de je ne sais quelle Vache Noire.....

LETTRES DE MONTE-CARLO

Monte-Carlo, mardi.

Ah ! mon ami, quel voyage ! La petite G... n'était pas seule ! Un respectable et, pour ainsi dire, gâteux vieillard l'accompagnait. Lorsqu'elle me vit, elle plaça tout de suite entre nous le regard droit qui signifie : Monsieur, je vous ai parfaitement reconnu, mais vous feriez une gaffe en me disant bonjour... J'étais dans le couloir, devant la porte ouverte du compartiment qui leur était réservé ; elle ne me fit pas signe de me retirer et j'allumai une cigarette. Elle bloqua le vieillard moi dans un coin, en lui poussant sous la nuque, sous les reins et sous les coudes des oreillers loués au départ. Il la remercia d'un sourire désabusé et rapide, puis il tomba dans une prostration béate que facilitait encore le ronronnement régulier du train. La petite G... s'était assise en face de lui, de façon à pouvoir, sans bouger la tête, nous regarder simultanément lui et moi. Quand c'était mon tour, je donnais vite à mes

yeux et à mes narines une expression de désir fou, et, lorsque je pouvais conserver dans le mien son regard plus d'une seconde, je mordais même ma lèvre inférieure; ce qui est, je pense, le summum de ce qu'on appelle « faire de l'œil ». Au bout d'une demi-heure de ce petit exercice, j'avais une forte migraine, la lèvre supérieure en sang, les jambes ankylosées, mais un résultat ! j'avais un résultat ! La petite G... mordait maintenant sa lèvre inférieure, dilatait ses narines et donnait à ses yeux une expression de désir fou. Un pas énorme était fait. Alors, je n'hésitai plus à élever ma main gauche à la hauteur de mon nez et à replier par deux fois mon index vers moi pour inciter l'enfant à sortir de son compartiment. Par une simple élévation brusque de ses sourcils, et une longue aspiration, elle me démontra l'impossibilité de cet acte. Alors, que faire?... En tous cas, au bout d'une heure et quart, nous avions acquis une telle virtuosité dans les sourcils, les yeux et la bouche, que nous arrivions, l'un et l'autre, à exprimer les sentiments les plus divers, sans le secours dangereux des mains. Je lui avais proposé de nous présenter le vieillard et moi. Son écarquillement vers le ciel m'avait fait comprendre la folie d'une pareille proposition. Mais aussi cela m'avait intrigué, et ce vieillard qui ne desserrait pas les dents me devenait mystérieux. Vers onze heures, elle lui avait demandé s'il ne voulait pas dormir; et il lui avait répondu par un hochement de tête négatif,

amer et triste. Nous n'en pouvions plus ! La fatigue, le sommeil, le désir, la rage et l'obstination s'étaient emparés de moi, et je luttais contre tout cela, archbouté dans ce couloir étroit, mais réconforté cependant par la certitude que j'allais posséder cette femme, qui en mourait d'envie.

Tout à coup, à quatre heures cinquante-six du matin, en quittant Lyon, le vieillard inquiet se posa les deux mains sur le ventre...

— Qu'avez-vous ? demanda la petite G...

Le vieillard se dressa péniblement sur ses maigres jambes, il voulut faire un pas... il chancela... La petite G... le soutint par un coude, et le vieillard, d'une marche qu'il croyait rapide, passa devant moi, et trois pas plus loin, sans avoir lâché son ventre, il entra précipitamment dans les lavabos d'aisances. La petite G..., qui l'avait conduit et soutenu jusqu'à la porte, se retourna et, dans un élan de délivrance et de joie mauvaise, elle me donna sa bouche comme on donne un coup de poing. Ah ! mon vieux ! et, sans prononcer un seul mot, ce que nous avons pu nous embrasser dans ce couloir ! Nous ne séparions nos bouches que pour reprendre un peu de souffle dans le cou l'un de l'autre ! C'a été de la folie ! Seulement, comme vous devez bien le penser, nous étions devenus enragés (tout en ne perdant pas l'idée qu'il fallait être prudents), et nous voulions aller plus loin ! Alors, comme un fou, je me suis précipité dans le compartiment du vieux, j'ai descendu sa

valise, son énorme valise en peau de porc, et une autre valise encore, puis d'un bond je fus dans le couloir et avec le concours d'un strapontin que je baissai et des deux valises, je me mis à barricader la porte du lavabo. L'enfant, près de moi, se contentait de faire : « Oh ! oh !... » Je la pris par le poignet, et l'entraînai dans le compartiment. Elle n'opposa aucune résistance à mes mouvements qui avaient pour but de l'allonger. Et alors... Ah ! mon ami.....

Trois quarts d'heure après, les valises ayant été par moi remises à leur place, le vieillard dormait dans son compartiment, la petite G... dormait en face du vieillard, et je fumais, dans le couloir, la dernière cigarette de mon paquet.

Le vieillard et la petite G... ne sont pas descendus à Monte-Carlo, ils allaient sans doute en Italie, et j'espère ne jamais savoir quel était ce vieillard, que je veux croire mystérieux, et j'espère ne jamais la revoir, elle, cette petite G..., car nous ne pourrions pas retrouver une minute semblable à celle, unique, que nous mourûmes dans ce compartiment.

A bientôt, mon vieux. Monte-Carlo est éblouissant de soleil et je vous aime bien.

Ecrivez-moi et croyez-moi vôtre, affectueusement.

Paul ROULIER-DAVENEL.

Monte-Carlo, samedi.

Merci, mon vieux. de votre très charmante lettre. Ce que vous me dites ne m'étonne pas. Mais méfiez-vous de B... et même de G...

Je m'amuse assez depuis quarante-huit heures. Il y a eu des arrivages ! Et l'Atrium, vers midi, offre un spectacle assez divertissant.

Un contraste m'a frappé, qui existe entre les joueurs et les autres.

L'Atrium, envisagé de la sorte, donne assez l'impression du grand vestibule d'un établissement thermal de premier ordre. On y coudoie des gens en traitement et des gens guéris. Les gens en traitement sont reconnaissables à leur mutisme, à l'espoir qui luit dans leurs yeux, à l'inquiétude que décèle la nervosité de leurs mains et à la simplicité de leur mise. Les gens guéris ont la tête couverte, ils fument et sont élégants ; et ils ne cessent de parler des femmes que pour raconter de vieilles histoires de jeu, d'autant moins contestables qu'il est impossible, et d'ailleurs inutile, d'en contrôler la véracité.

Parfois, un monsieur en traitement sort de la salle et s'avance résolûment vers un monsieur guéri, qu'il connaît, et l'attire à part dans un coin ; et la phrase suivante, commencée à haute voix :

— Dites-donc, avez-vous des renseignements...
... se termine à voix basse, de la sorte :

— ... Cher ami, prêtez-moi donc un louis, voulez-vous !

Et, un instant plus tard, un monsieur rentre précipitamment dans la salle et dépose avec assurance un louis sur le nombre formé par l'addition du millésime de la pièce multiplié par 7 et divisé par 2...

Henry Bernstein paraît comme une tête au bout d'une pique. P... ressemble de plus en plus à un gilet : il est couvert de boutons, et Francis de Croisset est plus élégant que Jamet. Edwards traverse l'atrium avec une autorité telle que les gens présents ont brusquement l'air d'être venus pour le voir.

Dans mon dos, j'entends une voix faible qui dit :

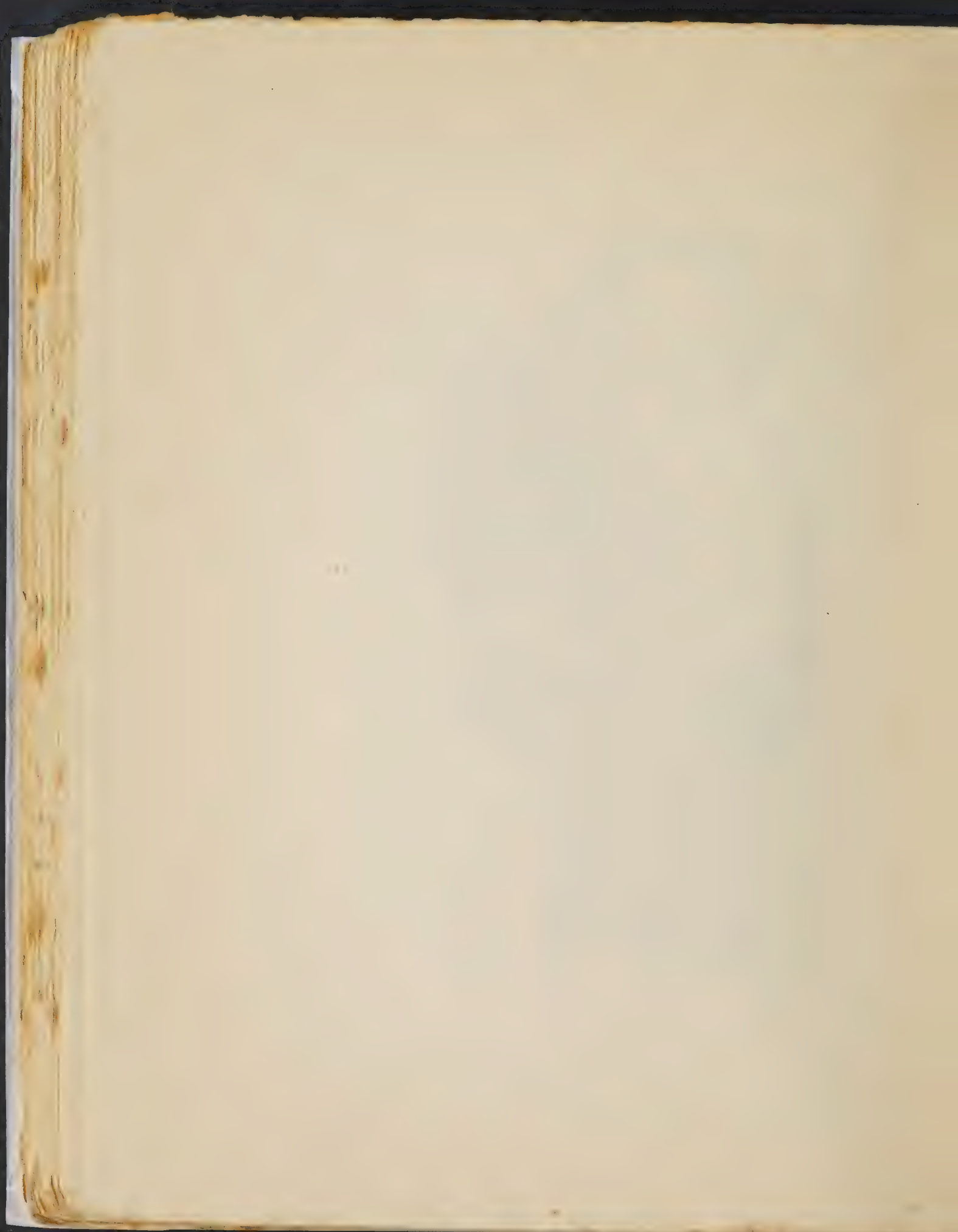
— Oh ! j'ai faim ! Je crève de faim !

Je me retourne, attendri, et je me trouve nez à nez avec le baron Henri de Rothschild qui a faim, comme tout le monde, vers midi et demie.

Sem se dissimule derrière son crayon et il prend au passage, avec une exactitude magistrale, la silhouette d'un grand-duc, qu'il placera plus tard, causant avec Woodland, au pesage d'Auteuil. J'ai fait une constatation, qu'évidemment je ne peux pas ne pas trouver juste ; les victimes de Sem, à la longue, se conforment à ses caricatures. Raoul Gunsbourg a été croqué et recroqué par lui, toujours nu-tête ; et, depuis, chaque fois qu'il le peut, Gunsbourg se promène le chapeau à la main. Les frères Isola ne peuvent



Henri DE ROTHSCHILD



plus sortir que bras dessus, bras dessous ; on ne les reconnaîtrait pas l'un sans l'autre. Maurice Bertrand n'ose plus dessaoûler, et si Sem vieillit les dames, c'est pour que ses caricatures soient ressemblantes plus longtemps.

J'entre dans la salle, et le spectacle change. Cette salle est immense et contient six rassemblements compacts. Les joueurs se pressent autour des tables vertes qu'on ne voit plus.

La physionomie des joueurs est si impressionnante, qu'on peut imaginer qu'ils regardent mourir un ouvrier écrasé.

Hier, j'ai remarqué un jeune homme blond. Il se tenait debout, près de moi, et, depuis dix minutes, je le voyais qui tripotait une pièce de cinq francs. Il ne pouvait probablement risquer au jeu que cette somme, mais il voulait en retirer tout de même un bénéfice, un bénéfice moral, au besoin ; il voulait être remarqué. Il n'ignorait pas que la meilleure façon de se faire remarquer ici, c'est de jouer très gros jeu. Evidemment, mais ça... Il lui restait la possibilité de miser à la dernière seconde, pendant le « Rien ne va plus ! » ce qui vous donne l'air d'un joueur consommé, mais ce n'est pas commode. Cette dernière seconde est singulièrement convoitée ! Et, chaque fois que le jeune homme blond allongeait le bras, cinq ou six autres pièces de cinq francs arrivaient sur le tapis vert, précipitamment. Alors, il ramenait son bras et poussait un petit « Oh ! »

timide dans lequel il y avait du dépit, adouci cependant par une certaine joie d'avoir encore ses cent sous.

Je rentrerai sans doute à Paris vers la fin de la semaine prochaine. J'ai fait la connaissance de votre frère. Il est extrêmement gai et il a une volubilité de langage et d'expressions qui est tout à fait plaisante. Il m'a entraîné souper cette nuit. On m'a dit — est-ce vrai?? — qu'il plaçait du champagne ; il m'a l'air de le placer dans son gosier de préférence.

Soyez en bonne santé, mon vieux, et croyez en ma très grande amitié.

P. R.-D.

Monte-Carlo, jeudi matin.

Ah ! mon vieux, quelle belle nuit je viens de passer !

A un grand dîner qu'offrit, hier, W. Canaple, je me trouvai le voisin de l'Américaine la plus excitante du monde. Elle avait des yeux de morphinomane, une moisson de cheveux blonds, un menton un peu fort et des lèvres humides, follement. Elle portait une robe décolletée, si mal confectionnée qu'à chaque minute les épaulettes, trop larges, glissaient et découvraient alors si bas la naissance des seins qu'aisément j'imaginais un corps semblable en beauté à ces épaules. Elle buvait son vin sans le mélanger d'eau, et elle m'exprima à plusieurs reprises son regret de

ne pouvoir fumer en mangeant. Puis, à un moment, elle me dit tout bas, avec un accent que je renonce à transcrire :

— Ne vous penchez pas sous la table, monsieur, car j'ai si chaud, que j'ai relevé mes jupes !

Cela fut dit avec une ingénuité dans les yeux et une impudeur dans la voix qui me ravirent. Et, tout de suite, feignant de ramasser ma serviette, je me suis brusquement baissé. . . Sa robe n'était pas relevée du tout.

Alors ?

Je n'ai pas compris.

Pierre Wolff, qui se trouvait en face de moi, fit de mes œuvres un éloge charmant, et l'Américaine, qui ignorait mon « métier » et qui entendit de travers les paroles de Wolff, me demanda voluptueusement :

— Alors, monsieur, vous êtes poète ?

— Mais, certainement, madame, lui dis-je, en noyant mes yeux dans une expression voluptueuse et lointaine.

Cette réponse fut d'un effet foudroyant. Elle cessa de prendre des aliments. et ses lèvres devinrent plus humides encore. Elle me dit, quand nous nous levâmes de table :

— Venez tout de suite, que je vous présente mon mari !

Je me laissai conduire vers un homme de cinquante-cinq ans, qui conservait, en dépit d'une congestion partielle et d'un faux-col avachi par la sudation, une élégance naturelle et joviale.

— Edwis, dit-elle, je vous présente un grand poète français...

Edwis me salua avec sa main, comme si je me trouvais à cinq cents mètres de lui.

— Ce soir, continua-t-elle, Edwis, vous pourrez jouer tranquillement, car monsieur voudra bien peut-être venir avec moi sur la promenade et me raccompagner à l'hôtel...

— Mais certainement, madame, fis-je d'un air détaché et simplement poli.

Edwis nous regarda tous deux avec indifférence pendant une minute; puis, avant de s'éloigner, il posa un doigt comique et détaché sur la poitrine de sa femme :

— Prenez pas froid !... Et rentrez pas tard !

Je lui tendis la main et il me serra le bras. Puis il disparut. Les autres invités s'étaient dispersés...

— Venez ! me dit l'Américaine.

Nous passâmes au vestiaire. En lui mettant son manteau, je lui ai soufflé doucement sur la nuque, et elle a relevé brusquement sa tête, et elle s'est cambrée comme une bête blessée; le tout avec la pointe d'exagération inhérente aux amours que l'on sait d'avance passagères. Et nous sommes sortis.

La Corniche était déserte. Nous marchions côte à côte et sa jambe frôlait la mienne. Lorsque nous fûmes loin des lumières artificielles, elle me prit la main violemment, comme si je la lui avais refusée.

Et, je ne sais pas pourquoi, nous nous étions mis à marcher extrêmement vite. Au bout d'un quart d'heure, je n'en pouvais plus. Et la belle bougresse, à chaque pas, enfonçait davantage ses ongles dans la paume de ma main. C'est flatteur, mais ça fait très mal.

J'ai fini par lui dire que je n'en pouvais plus. Mais sur un ton si confidentiel, qu'elle le prit de façon à se laisser conduire par moi derrière un kiosque, qui nous mit définitivement à l'abri des passants probables et des lumières lointaines. Je me suis adossé à ce kiosque, et j'ai attiré l'Américaine contre moi, passionnément. Nous nous sommes mordus les lèvres avec frénésie. Elle a promené ses mains moites tout le long de mon corps. Elle était à cheval sur ma jambe repliée, elle ronronnait et se frôlait comme un chat, et je n'arrivais pas à retirer ma main gauche qui s'était engagée entre son corset et ses reins creusés.

Et cependant, mon cher, chose surprenante, aucun incident ridicule ne vint troubler le charme de ce baiser. Mon chapeau ne tomba point. Je ne me suis piqué à aucune épingle. Je n'ai pas glissé le long du kiosque, et je n'ai pas manqué de respiration.

Et lorsque, épuisés, nous nous séparâmes un peu, la belle Américaine me demanda de lui réciter des vers de moi. Sans me faire prier, et lui passant autour de la taille le bras qu'enfin j'avais pu dégager, je me mis à déclamer des vers de Musset et d'Hugo...

D'ailleurs, elle n'écouta que le son de ma voix, que j'avais rendue douce... douce... Chaque fois que je m'interrompais, ma mémoire étant en défaut, elle disait :

— Encore ! Encore !

Et jusqu'à dix heures et demie, j'ai récité, pêle-mêle, des vers... des tas de vers, tous les vers qui me sont passés par la tête. Je me souviens même d'en avoir fait un. Il avait treize pieds : mais, comme l'a dit Banville, qui peut le plus peut le moins.

La belle Américaine eut enfin le frisson que je guettais depuis une heure. et je me suis alarmé.

— Oh ! rentrons, lui ai-je dit... Je ne veux pas que vous ayez froid ! Venez ! Venez !

Elle se laissa conduire, et nous rentrâmes à l'hôtel. Une trentaine de personnes étaient dans le hall, qui nous virent. Ma belle Américaine rougit, et me dit tout bas, brusquement :

— Quittez-moi !

Nous fîmes encore deux pas, je lui baisai la main, et, en me redressant, je lui murmurai le numéro de ma chambre. Elle sourit, me dit gauchement merci et disparut. Je montai par un autre ascenseur, et j'arrivai à la porte de ma chambre. La belle Américaine y était appuyée, souriante et comme lasse.

— Oh !

— Chut ! fit-elle...

J'ouvris doucement ma porte. Elle entra, tourna elle-même le commutateur, et, tandis que je poussais le verrou, elle retira son grand chapeau.

Ah ! mon ami, je dois à cette femme les sensations les plus flatteuses peut-être de ma vie. La liberté de ses gestes ! La volonté perverse de son visage ! Oh ! la belle créature !

A mesure que je dégrafais sa robe, le parfum sauvage de son corps me montait à la tête, et je crus devenir fou lorsque je tins entre mes bras, complètement dévêtue, cette étrange et si simple femme.

Je parcourus son corps frais et beau d'un seul baiser, des épaules aux chevilles.

Elle avait cependant conservé ses bas, ce qui la faisait paraître encore plus nue.

Debout derrière elle, et la tenant par les poignets, je l'entraînai vers le lit...

— Oh ! non ! dit-elle, non !

— Quoi, non ?

— Non !... je ne veux pas tromper mon mari...

— Mais...

— Tais toi ! mettez-vous par terre et fais comme si vous dormez... et surtout ne parlez plus...

Sitôt que je fus allongé sur le tapis elle se mit à danser autour de moi et à chanter en anglais.

Cette étrange conception de l'amour ne laissait pas que de m'inquiéter.

Et puis, je m'étais dit, en la déshabillant :

— Chouette ! Je ne vais pas m'embêter ! . . .

. . . et justement, je commençais à m'embêter.

Au bout de cinq minutes elle cessa ses danses et ses chants...

Elle prit une serviette éponge et m'en couvrit le visage.

Curieux !

Puis

.

.

.

. et pendant peut-être une heure, j'ai dû subir les étranges comportements de cette créature déchaînée. Gifles, coups de poing, coup de pied, torsions douloureuses, mordillements, etc..., etc..., surtout, etc...

Enfin, elle partit ! Et elle me laissa meurtri, horriblement las et complètement abruti.

Lui ai-je seulement dit au revoir . . . je n'en sais plus rien ! J'ai une migraine du tonnerre de Dieu et je quitterai Monte-Carlo ce soir, car je vais entrer en répétition mardi ou mercredi.

A demain donc, mon cher vieux, et affectueusement vôtre.

P. R.-D.

LETTRES DIVERSES (III^e Série)

Mon cher ami,

.....
Honfleur, pour moi, c'est la rue [du Dauphin depuis le
pâtissier Doré jusqu'au petit café Français, sur le port.

Il y a bien la côte de Grâce, qui est jolie, mais qui est
devenu le rendez-vous mondain des gens de Trouville qui
viennent se rencontrer, par bandes, sur ce petit plateau,
qui y potinent et qui appellent ça : Fuir Trouville !

Il y a bien le Musée du vieux Honfleur qu'imagina
Albert Sorel et qu'Albert-Emile Sorel enrichit chaque jour
et pieusement, mais je m'en fiche tout à fait.

Il y a bien le bureau de poste, tout neuf, mais il fau-
drais que je fusse d'Honfleur même pour m'émouvoir de
sa restauration.

Et j'ignore, en somme, ce qui fait à mes yeux le charme
de cette petite ville. Elle n'est ni gaie ni pittoresque, mais
je préfère ne pas l'entendre dire.

En réalité, je n'aime pas Honfleur, puisque je l'aime égoïstement et que ses embellissements me déplaisent.

D'abord, les embellissements — ce qu'on appelle les embellissements — se font toujours au détriment de quelque chose. En province, il n'y a rien de tel qu'un embellissement pour détruire la symétrie, la couleur et l'agrément d'une rue.

Vous me parlerez de l'avenir d'Honfleur, et moi, je vous répondrai que l'avenir d'Honfleur m'indiffère. Je ne veux pas qu'on touche à cette ville que je considère comme morte. Je ne veux pas qu'on change la moindre chose à cette ville qui éveille en moi des souvenirs qui ne dorment que d'un œil et qui m'attristent tant.

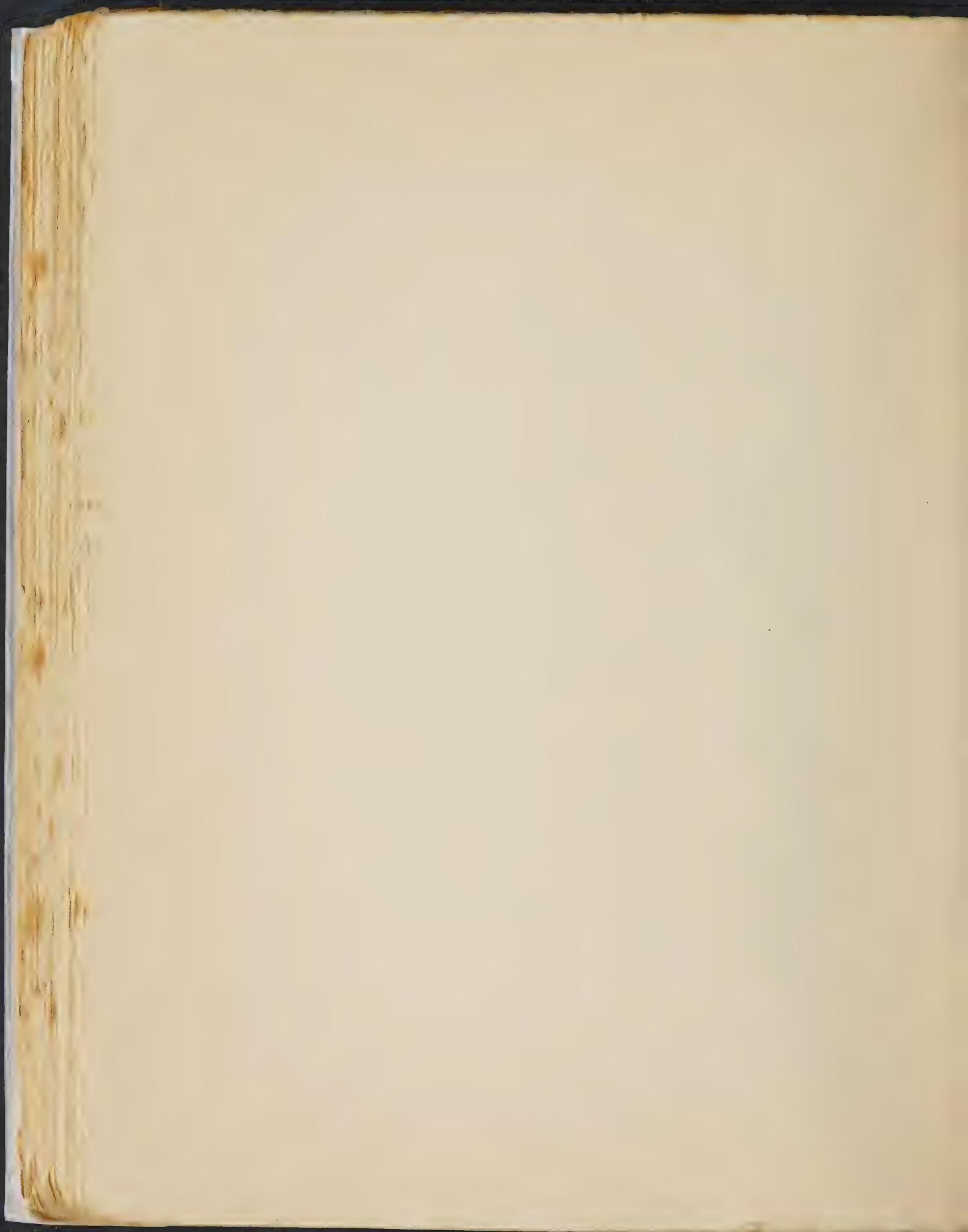
Ces souvenirs-là m'attristent parce que ce sont de bons souvenirs et que l'époque évoquée par eux est déjà lointaine. Ils m'attristent et je ne rate jamais l'occasion d'aller à Honfleur !

Suis-je attiré par la mélancolie qui m'attend et me guette à la terrasse de ce café Français où j'ai fait la connaissance d'Alphonse Allais!... Je le crois.

Ce grand bonhomme qui naquit à Honfleur et qui mourut six mois trop tard n'est en tous cas pas étranger à ma tristesse lorsque je me promène sur les quais, dans les rues, le long de la jetée de sa petite ville natale. La large silhouette d'Alphi, sa démarche pesante, son bâton normand, l'élégance de ses mains et son sourire charmant



Alphonse ALLAIS



dans sa longue figure se représentent à mon esprit chaque fois que son nom me revient aux lèvres ou aux oreilles.

Mais si jamais, avec le temps, ces choses s'estompaient dans ma mémoire, comme déjà sa voix s'est tue, je crois qu'il me resterait toujours, ineffaçable, le souvenir de sa profonde intelligence, de son esprit éblouissant et de sa bonté.

C'est en mourant que pour la première fois Alphonse Allais fit de la peine à ceux qui l'aimaient.

.....

Affectueusement vôtre.

Paul ROULIER-DAVENEL.

Paris, jeudi.

Mon vieux,

J'ai lu hier, au Gymnase, ma pièce, et j'ai obtenu un gros succès.

Granier a ri pendant deux heures, de ce rire merveilleux que vous savez.

Noblet et Huguenet sont enchantés de leurs rôles et toute la petite troupe aussi.

La petite Gaby P..., va jouer le rôle de la femme de chambre. Est-elle ravissante, cette gosse-là?

Depuis tantôt, j'en suis follement amoureux. Je lui ai dit de venir travailler, dès demain matin, chez moi.

Dans sa crainte que je lui retire le rôle, elle m'a juré que je serai content d'elle. En effet, elle a l'air d'avoir un corps charmant.

Bien entendu, la consigne très sévère qui consiste à interdire l'entrée de la salle et des coulisses pendant mes répétitions n'est pas pour vous. Venez quand vous voudrez.

Affectueusement.

Paul ROULIER-DAVENEL.

3 heures.

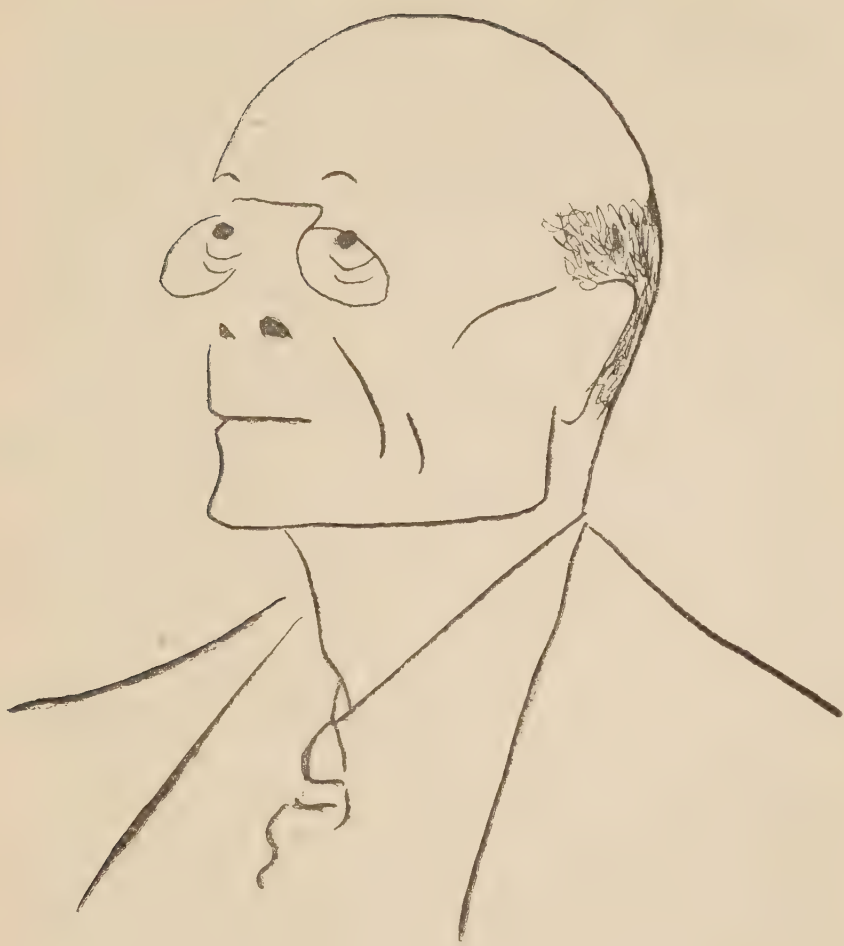
Mon vieux,

J'ai à vous apprendre une assez triste nouvelle : Abel R... est devenu complètement fou.

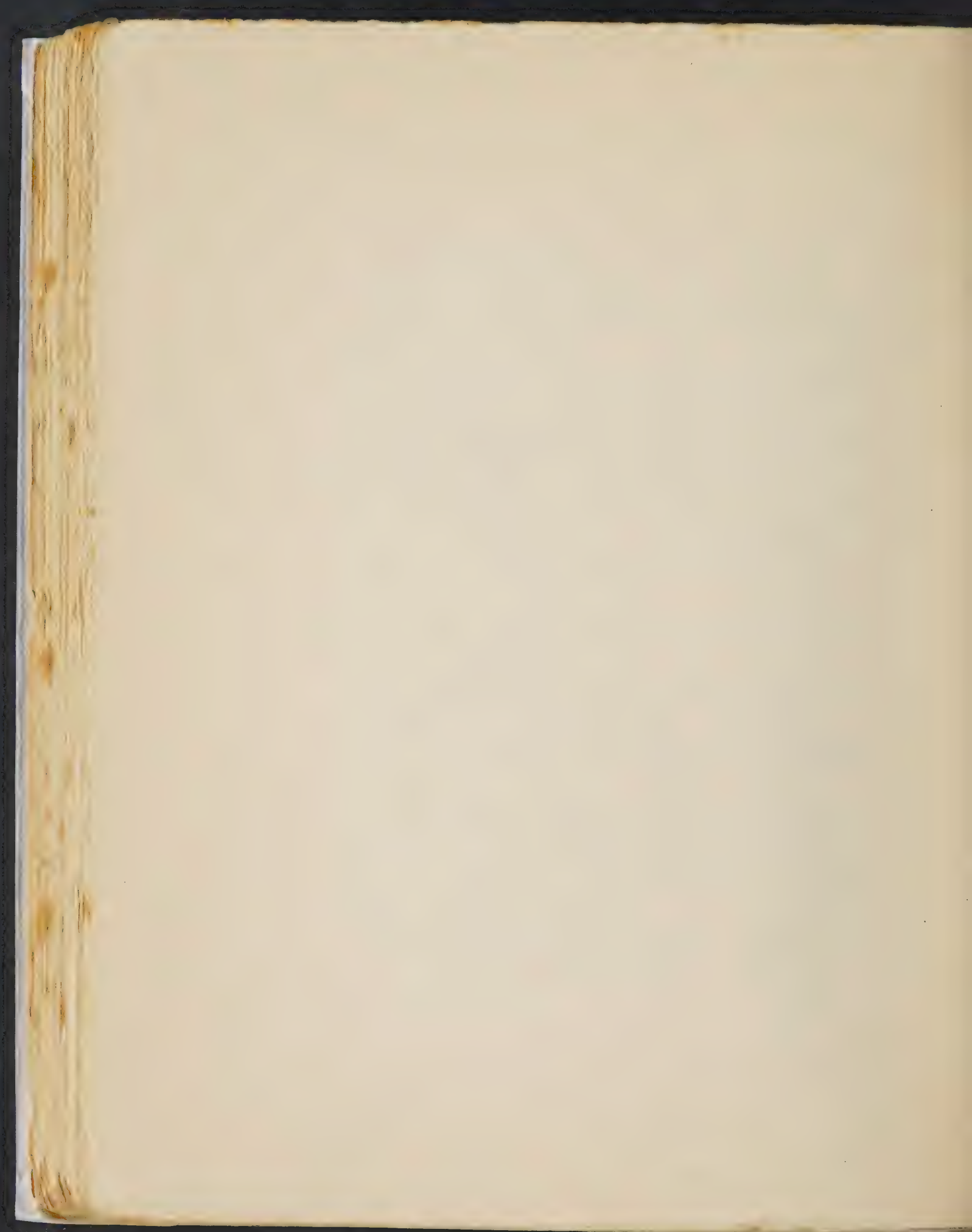
Il est arrivé ce matin chez moi et il m'a tenu à peu près le langage suivant :

— Mon cher ami, consentez-vous, dès à présent, à prendre dans un an la direction d'un théâtre que je vais faire construire avenue du Bois-de-Boulogne ?... Si vous acceptez, je vous commanditerai de la somme de deux millions cinq cent mille francs !

Il vous est aisé d'imaginer ma stupeur. J'essayai de lui



ABEL R....



faire comprendre les inconvénients, les difficultés et les dangers d'une semblable entreprise théâtrale en un tel quartier...

— Attendez ! m'interrompit-il ; attendez ! Laissez-moi au moins vous expliquer et vous montrer le plan de ce théâtre futur.

Il sortit de sa poche un cylindre de papier qu'il déroula et étendit sur mon bureau. Après un examen rapide du plan, j'avais une opinion arrêtée sur la mentalité chancelante de mon matinal visiteur.

Jugez vous-même :

La salle de spectacle ne contiendrait pas plus de cinquante à soixante personnes, tandis que la scène aurait vingt mètres de largeur et soixante-quatre de profondeur !...

Abel R... sourit de mon ahurissement et me fournit l'explication suivante :

— Chaque spectateur recevrait, au contrôle, la somme de vingt francs, contre l'engagement formel, sur papier timbré, d'applaudir à la fin de chaque phrase.

Au besoin, des répétitions, payées cinq et dix francs, auraient lieu l'après-midi pour permettre aux spectateurs de rire et de pleurer aux moments opportuns, ce qui représenterait environ 12 à 1500 francs de frais, sans compter ceux d'électricité, d'affiches et d'administration.

La question de la recette serait réglée comme il suit :

Les comédiens et les comédiennes verseraient au caissier,

chaque soir, après le premier acte, des sommes proportionnées à l'importance de leur rôle. Par exemple, la grande jeune première pourrait jouer à raison de quatre cents francs par représentation.

Quant à l'auteur de la pièce, il sortirait simplement, tous les soirs, soixante-douze francs par spectateur présent.

Bien entendu, il n'y aurait pas de billets de faveur.

Est-ce que ça ne vous paraît pas fou ?

Il est juste d'ajouter que l'on recruterait les artistes et les auteurs parmi les gens du monde, ou, à défaut de gens du monde, parmi les gens riches.

A demain déjeuner chez Léo Weill.

Bien à vous, mon vieux.

Paul ROULIER-DAVENEL.

Lundi.

Comment, mon vieux, si je connais *La Route d'Émeraude*, d'Eugène Demolder ? . . . Oh ! oui !

Ah ! je comprends votre enthousiasme ! C'est une merveille. Eugène Demolder tient une place à part dans la littérature française. Demolder est Flamand, d'ailleurs ; mais ses livres sont parmi ceux, rares, qui n'ont pas l'air de traductions.

La Route d'Émeraude est l'œuvre d'un homme riche,

extrêmement heureux et sensible. Et c'est aussi l'œuvre d'un peintre et d'un grand peintre. Il a l'âme de Rembrandt, lorsqu'il décrit un tableau de ce dieu.

Eugène Demolder est un homme qui respire la bonté et qui la fait respirer à tous. La bonne humeur et la malice se disputent ses yeux. Il est timide et jovial ; Demolder et la vie s'aiment passionnément ; ils se trouvent parfaits tous deux.

Je sais une phrase de lui qui m'enchanté :

« Bâti au bord du fleuve où ses trois tours plongeaient leurs bases, le château où Walburge naquit semblait se mettre en marche pour traverser l'Escaut, chaque fois que les cygnes, lentement, gagnaient la rive opposée. Mais, depuis des siècles, le castel était immobile et de blanches générations d'oiseaux s'évertuaient à le tirer au fil de l'onde sans l'ébranler jamais... »

Est-ce charmant !

Et je vous serre affectueusement les mains.

Paul ROULIER-DAVENEL.

Mon vieux ami,

Ma générale est remise à mardi en quinze.

Je suis pincé par Gaby comme je ne l'ai jamais été. N'en parlez pas !

J'éprouve une sorte de honte à m'être laissé entraîner de la sorte. Quelle aventure ! Et je me sens incapable de reculer maintenant. Il y a quinze jours que ça dure et ma vie est accaparée, et ce petit veau fait de moi ce qu'il veut !

Et, comble d'horreur, je suis devenu soudainement jaloux d'un passé dont cependant je n'ai jamais ignoré l'ignominie...

L'ignominie ? Pourquoi ?... Ce passé, mon Dieu ! n'a rien de si ignoble ; et pour venir à moi, Gaby a seulement parcouru cette route accidentée qui monte et qui descend sans cesse, et au cours de laquelle la plupart de nos petites comédiennes s'allègent, pour arriver plus vite, des fardeaux précieux et légers dont la pudeur n'est pas le moins charmant.

Ah ! si j'avais pu rencontrer Gaby plus tôt !

Je ne puis me faire à l'idée qu'elle fut la maîtresse de D... ! Ça, ça me déplait.

Mais ce qui m'effraye davantage encore, c'est le goût que je prends aux imperfections de Gaby.

Les choses défectueuses sur lesquelles, d'abord, j'ai bien voulu passer, me deviennent infiniment chères, en raison des charmes illusoires dont je l'avais distraitement ornée.

J'imagine, à présent, qu'il est périlleux d'aimer une femme pour ses défauts physiques ou moraux, plus que pour des qualités accessibles à tous ; et sans doute elle est

adorée, la femme laide qui plaît ; et, parmi celles qu'on abandonne, la belle a moins de chances d'être reprise, puisque les tares subsistent et que s'altère la beauté.

Dans l'adjudication des instincts, en supposant qu'elle ait eu lieu, je crois que la femme obtint les meilleurs et les pires et que l'homme eut les autres.

Mais Gaby n'est laide ni méchante, et je crois qu'elle m'aime. Elle m'aime à sa façon ; avec son minuscule cœur, avec la place de son cerveau, avec son désir (qu'elle ne me cache point) de jouer des rôles, et avec cette sorte d'indifférence, inhérente à son âge. La pensée que si ce n'était pas moi, ce serait un autre, et la fierté puérile de me savoir connu font le reste.

Gaby est un petit article de Paris sans consistance ; je le sais, je me le dis, je l'aime !

Elle fait partie de cette catégorie de femmes dont « la grosse galette » est le but, qui préfèrent *Manon* à tout, et qui ne sortent jamais de chez elles sans s'être habillées et parfumées, de façon à pouvoir se donner à quelqu'un dans le courant de la journée, si une occasion se présentait.

Ah ! je suis bien chipé !

Mais ça ne m'empêche pas de vous aimer et de vous serrer bien affectueusement les mains.

Paul ROULIER-DAVENEL.

Dimanche.

Mon vieux,

Moi ?... Moi, faire une chose pareille !

Celui qui vous a dit que j'avais remis le manuscrit de ma pièce chez Catulle Mendès est un menteur.

Ce serait une lâcheté !

L'écrivain qui consulte un critique dramatique, au sujet de sa prochaine pièce, qui la lui lit avant la représentation et qui suit les conseils du critique, met ce dernier dans l'impossibilité, désormais, de trouver la pièce défectueuse.

La moindre critique, quel que soit le sort de la pièce, serait, en effet, la condamnation de son premier jugement.

Venez me chercher demain, vers midi et demie, on ira déjeuner quelque part.

Affectueusement.

Paul ROULIER-DAVENEL

Mon cher ami,

.....
Une pièce est faite pour être jouée et non pour être lue.
Du moment qu'une pièce est meilleure à la lecture, elle est ratée.

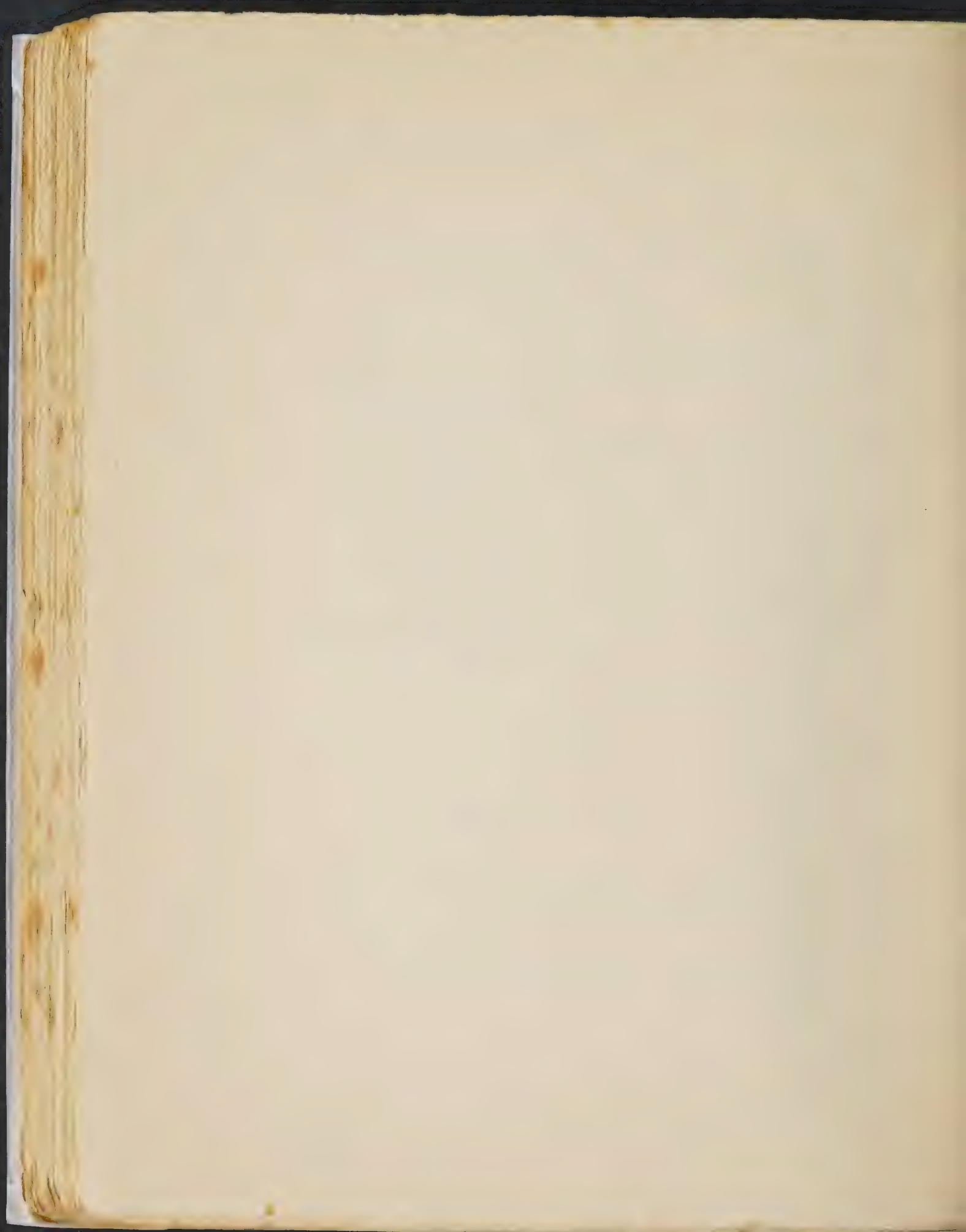
Lisez le théâtre complet d'Eugène Labiche et d'Emile

Augier . . . vous verrez que les pièces qui vous plairont le plus sont celles qui n'ont pas réussi.

.....
.....
.....

Mille amitiés.

Paul ROULIER-DAVENEL.



LETTRE OU IL EST QUESTION D'ANTOINE

Paris, 5 heures.

Mon vieux,

Je trouve votre mot en rentrant du théâtre et j'apprends aussi que vous êtes venu.

Je pense que la visite et la lettre ont la même cause, n'est-ce pas?

Et je vous réponds tout de suite. Non !

Non, mon vieux, je ne vous donnerai pas de lettre de recommandation pour Antoine.

1° Parce que votre nom et votre jeune notoriété sont suffisants, sont même de trop, pour vous présenter vous-même à son théâtre, votre manuscrit sous le bras. Il serait évidemment préférable que vous fussiez inconnu. Mais ne l'est pas qui veut !

2° Une lettre de recommandation pour Antoine serait la pire des gaffes.

Mais comment se fait-il que vous ne connaissiez pas Antoine ?

Je m'explique fort bien votre appréhension et vos craintes. Il court, en effet, sur cet homme les bruits les plus contradictoires et les plus fous.

Surtout, mon vieux, ne vous attendez pas à voir un homme grossier ; vous auriez une déception. Antoine n'est pas plus grossier que spirituel. Mais vous serez très gêné devant lui, je vous en préviens.

Beaucoup d'écrivains et de journalistes se targuent d'avoir avec Antoine leur « franc parler » ; ne les croyez pas.

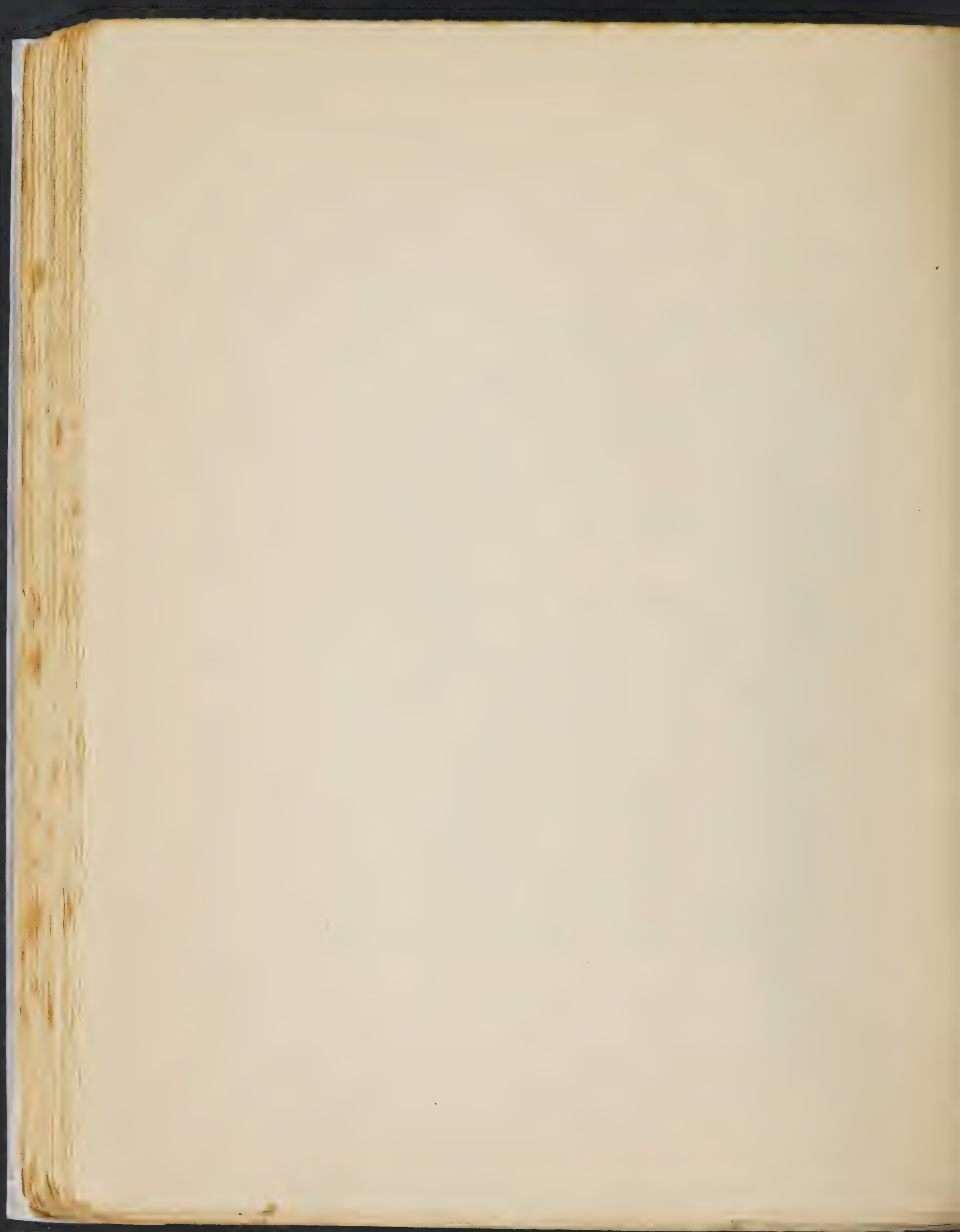
Je n'ai jamais vu que deux ou trois amis très intimes, assez à l'aise pour conserver en sa présence leur liberté de langage. Et moi qui le connais depuis quinze ans, nulle fois je n'ai rencontré ses yeux sans que cela me fit quelque chose.

Et je ne lui ai jamais dit exactement ce que j'avais à lui dire.

Antoine est un être qu'on déteste et qu'on aime éperdument. Je crois bien que c'est l'homme pour lequel on s'est le plus dévoué depuis vingt ans. Je connais même certains de ses anciens amis, fâchés avec lui d'irréconciliable façon et acharnés à le démolir... mais qui ne souffriraient pas que, devant eux, l'on se permît d'en dire du mal.



ANTOINE



La plus grosse erreur que l'on commette à l'égard d'Antoine, c'est d'en parler comme d'un illettré instinctif, à la fois vulgaire et opiniâtre. Les personnes mal renseignées qui parlent ainsi offrent à l'appui de leurs dires le passage d'Antoine à la Compagnie du Gaz et le « laisser-aller » de ses vêtements.

Mais l'inélégance d'Antoine n'est pas, comme on pourrait le croire, l'insuccès d'un effort, car elle résulte d'une sorte d'indifférence dont on n'a pas à le blâmer. Et ce que des gens se plaisent à prendre pour de la vulgarité n'est qu'une rudesse maussade qu'il entretient à plaisir pour dissimuler sa grande timidité, et qui, d'ailleurs, est en contradiction avec une intelligence élégante, exagérément pudique et qui s'oriente d'elle-même vers le Beau.

Antoine aura été le plus grand homme de théâtre de notre époque.

Son influence, considérable, sur les jeunes talents dramatiques n'est pas toujours très bonne.

Il insuffle à chacun ses opinions et ses goûts personnels. A tel point qu'on le cherche en vain lorsqu'on l'a quitté.

Bien entendu lorsqu'il découvre Ibsen, lorsqu'il fait travailler François de Curel, son influence, son autorité et son courage font merveille, mais le jeune écrivain, simplement doué, auquel il communique son enthousiasme, auquel il donne la volonté de réussir, auquel il fournit des idées, des situations, malgré lui, se trouve bien

seul et bien appauvri lorsque, pour une raison quelconque, il a lâché Antoine.

Le comédien qu'emploie Antoine ne doit avoir aucune initiative s'il veut contenter le patron.... et le public aussi d'ailleurs.

En effet, la conception qu'Antoine a du théâtre est telle qu'une homogénéité parfaite est le propre d'une interprétation en sa maison.

Un homme comme Noblet, qui est personnel et qui sait ce qu'il peut faire en scène, malgré son caractère exquis, serait en conflit perpétuel avec Antoine. Et comme l'autorité d'Antoine est immense, Noblet se laisserait guider... et il serait mauvais.

Seulement, Antoine ferait jouer le même rôle par un machiniste docile... et le machiniste serait parfait.

Lorsqu'Antoine mourra, dans 50 ou 60 ans, son « genre » disparaîtra avec lui.

Car, en dépit des améliorations nombreuses, diverses et importantes qu'Antoine apporta au théâtre, le choix des pièces qu'il joue et la façon dont il les fait jouer seraient déplorables sans lui.

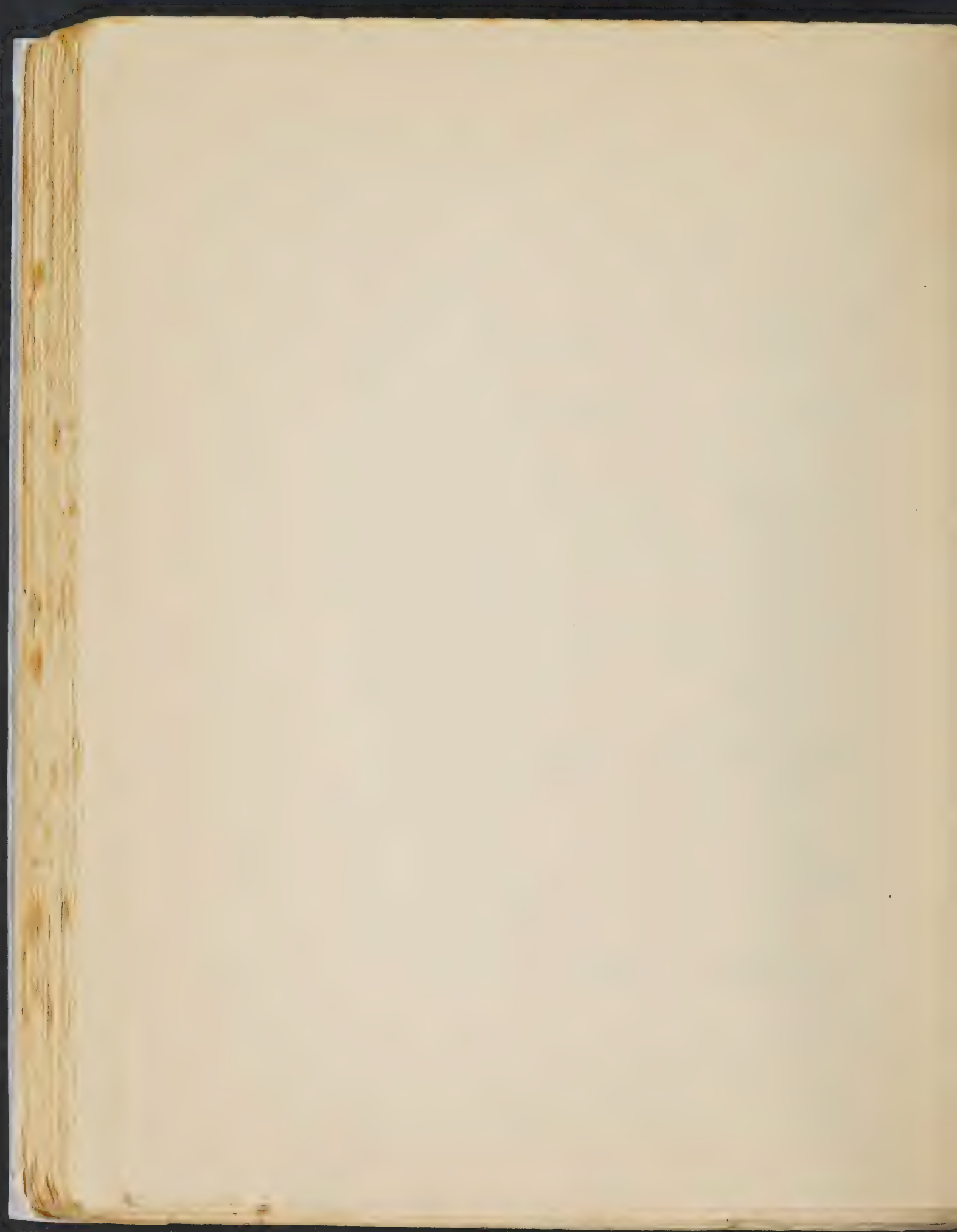
Lui, il peut tout se permettre. Mais il ne faudrait pas habituer davantage le public à ce « genre » de spectacles dont tout agrément est exclu.

Le théâtre est une récréation.

J'admire profondément Ibsen, comme il convient, mais



IBSEN



le « genre » Ibsen m'assomme. J'admire profondément Antoine, comme il convient, mais le « genre » Antoine m'est très antipathique.

D'abord « jouer vrai », c'est de la folie !

« Jouer vrai » !.. Il y a entre ces deux mots une incompatibilité évidente.

On ne peut pas « jouer vrai ». On peut jouer vraisemblable au besoin, mais c'est tout.

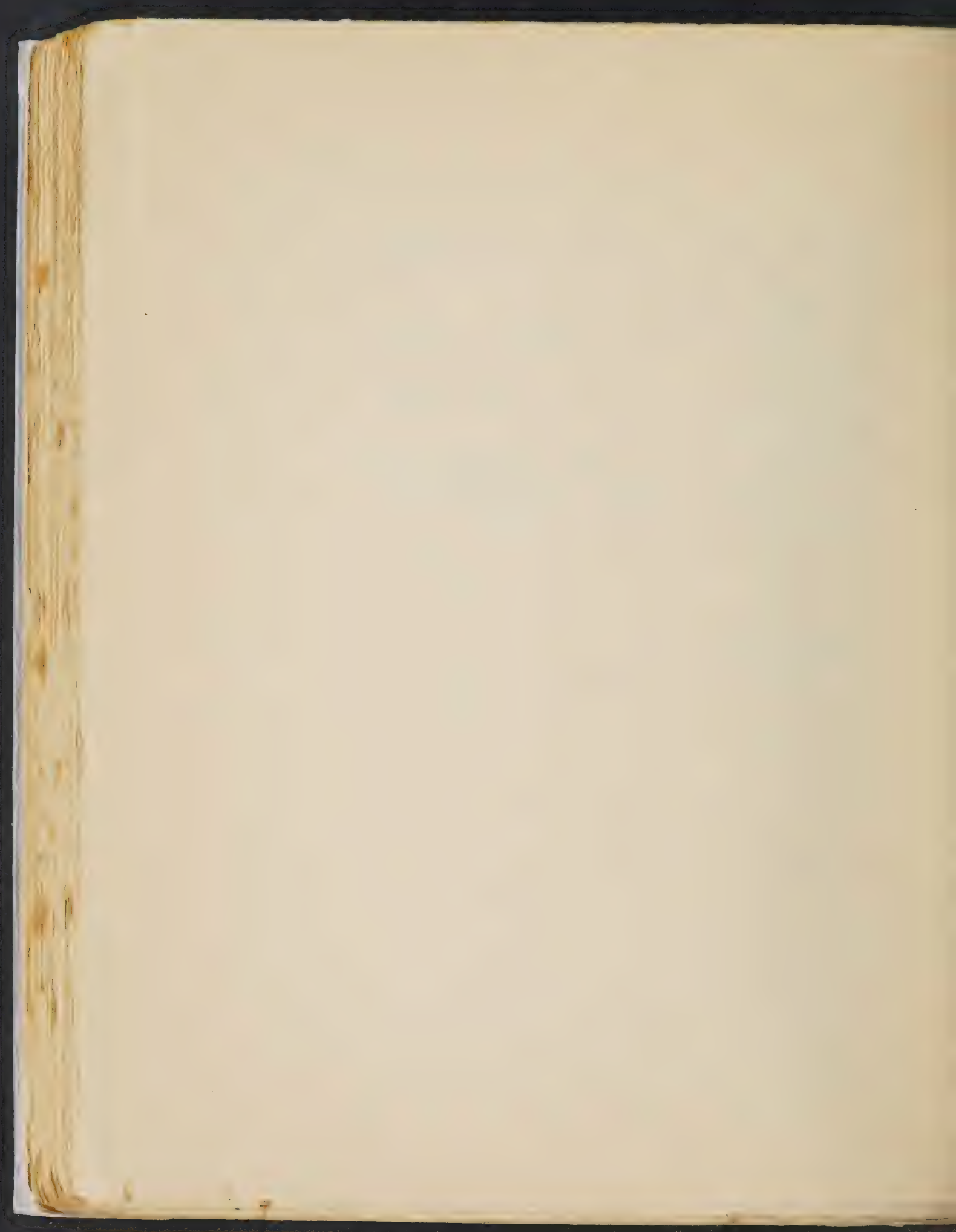
Antoine joue « vrai » parce qu'il a une sensibilité unique et qu'il est émouvant. Antoine a été incomparable dans *Poil de Carotte*, mais ce n'est pas un comédien.

.....
.....
.....

Alors à demain, peut-être.

Et affectueusement à vous.

Paul ROULIER-DAVENEL.



LETTRE AVANT LA GÉNÉRALE

Lundi

Mon vieux,

C'est demain ma générale.

J'ai un trac fou !

Et dire que jusqu'à ma dernière pièce ce sera comme ça !

Oh ! le trac ! c'est une chose abominable.

Je me console en me disant que tout le monde l'a. Car dans notre sacré métier, auteurs ou comédiens, nous avons tous le trac.

Ceux qui disent qu'il ne l'ont pas mentent, ou bien alors il n'ont aucune conscience.

J'ai vu pleurer Jeanne Granier, suppliant le Directeur de ne pas faire lever le rideau.

Vos souhaits de réussite m'ont fait un gros plaisir.

Oui, je crois que ça va très bien marcher.

A demain, affectueusement.

Paul ROULIER-DAVENEL.

Mercredi matin.

Ah ! mon vieux, quelle affreuse soirée et quelle horrible nuit. X... a été détestable ! Brasseur était désigné pour ce rôle-là !

Ce matin, j'ai 39 de fièvre !

Ah ! Et puis je suis affolé !

J'ai un four et depuis quelques mois je vis sur ce four, je fais des dettes et des folies !

Si j'ai une mauvaise presse, je suis foutu ! aurai-je une mauvaise presse ?

C'est vraisemblable.

J'aurais peut-être dû leur rendre visite ou leur envoyer une carte.

Tant pis ! Trop tard !

Eh ! bien, ma rentrée au théâtre, elle est jolie !

Ah ! le théâtre ! le théâtre !

Pourquoi diable y suis-je revenu ?

Je n'avais qu'à faire des livres.

Dire que j'ai tremblé, dire qu'on tremble pour les individus qui composent une salle de spectacle !

Ah ! le théâtre est dans de jolies mains !

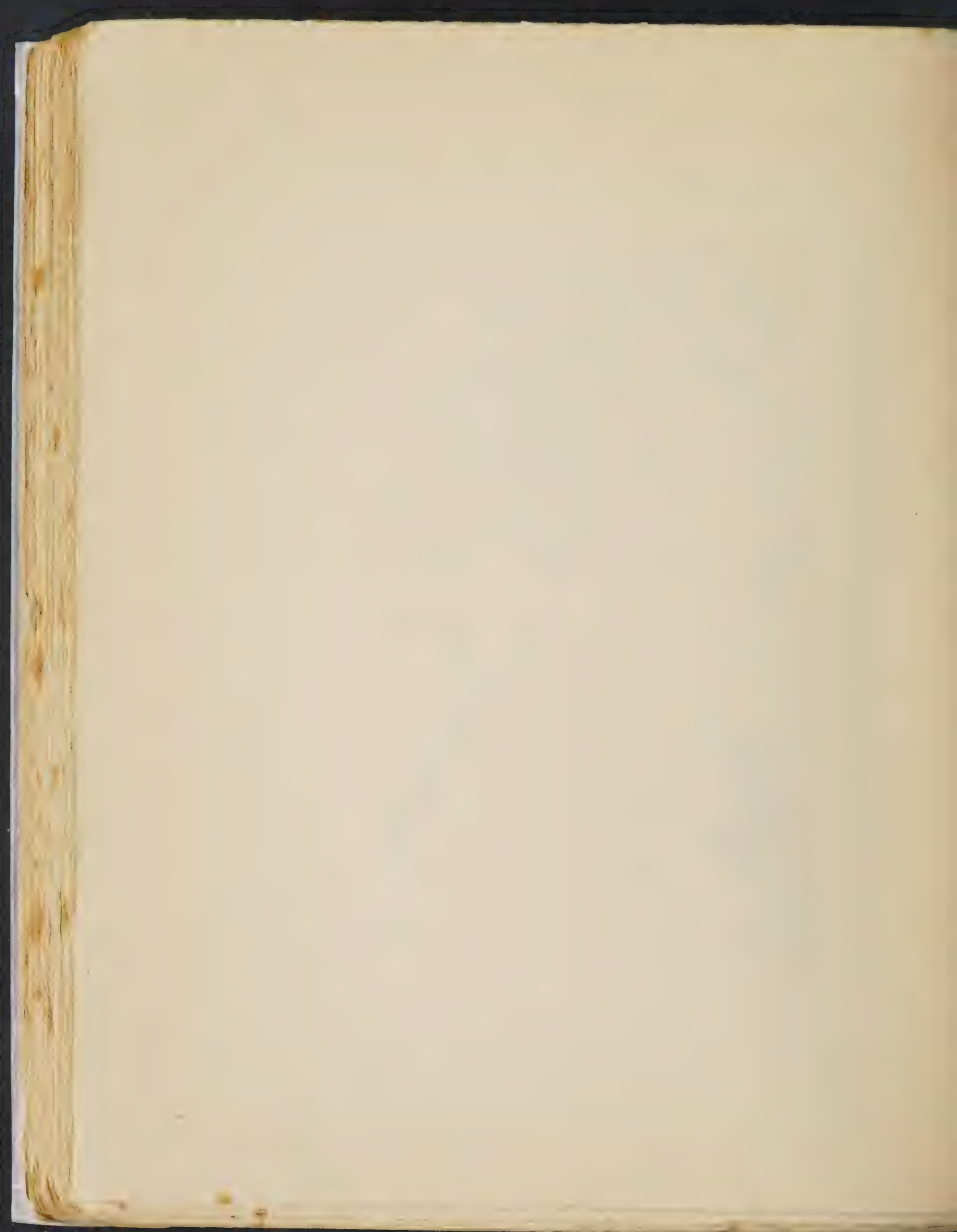
Le métier devient impossible !

Les auteurs payent pour se faire jouer.

Ceux qui ne payent pas pour être joués remboursent leurs droits d'auteur pour « doubler le cap de la centième » comme ils disent.



BRASSEUR



La centième !

D'abord les pièces qui ont cent représentations dans le ventre sont très rares.

On ne devrait jouer les pièces que cinquante fois... ou bien trois cents fois.

On jouerait plus de pièces par année et il y aurait moins d'auteurs malheureux.

On est effrayé lorsque l'on songe aux boutiquiers qui dirigent nos théâtres à Paris.

Du moment qu'on a de l'argent, on peut avoir un théâtre.

Oui, eh ! bien ... cela ne devrait pas être possible.

La Société des Auteurs devrait être directrice de tous les théâtres de Paris.

Ou bien que chaque auteur soit commandité et qu'il assume, lorsqu'on le joue, la moitié des frais, et qu'il ait par conséquent la moitié des bénéfices.

Car, s'il est injuste qu'un auteur gagne trois cents francs sur une recette de trois mille, alors que le directeur ayant trois mille cinq de frais, perd cinq cents francs... il est aussi injuste que sur une recette de six mille francs le directeur empoche deux mille cinq francs, tandis que l'auteur ne touche que six cents francs.

.....

.....

.....et jusqu'à des acteurs, et jusqu'à des actrices qui payent pour jouer !

C'est honteux ! Comment voulez-vous que les vrais artistes se défendent !

Et personne pour le dire ! Personne pour se révolter !

Le théâtre est envahi par les grues et par les mufles.

Enfin !

On ne fait pas une révolution à soi tout seul, hélas !

J'attends ma presse avec une impatience !

A demain de tout cœur

Paul ROULIER-DAVENEL

LETTRE SUR LA CRITIQUE DRAMATIQUE

Jeudi, midi.

Eh ! bien, mon vieux, je l'ai eue, la presse que j'attendais !

Ça y est, maintenant ! C'est cuit ! Je vais être joué dix fois !

Je suis foutu !...

.....
.....
.....

Depuis vingt ans, mon ami, j'ai une opinion, ou plutôt des opinions bien établies sur la critique dramatique. Et ce qui m'arrive aujourd'hui n'est pas pour m'en faire changer.

La base de mes opinions, d'abord, a pour principe que la critique dramatique est inutile, donc nuisible.

J'ai plusieurs raisons de n'attacher aucune importance au jugement de la critique dramatique, telle qu'elle est faite.

D'abord, l'atmosphère d'une salle de générale me paraît susceptible d'influencer le jugement d'hommes point assez sots, tout de même, pour ne pas douter d'eux, déjà.

Vous n'ignorez pas la disposition d'esprit dans laquelle se trouve un monsieur, écrivain, artiste ou journaliste, qui est invité à entendre une pièce dont il est censé ignorer l'auteur, et celle dans laquelle se trouve un monsieur qui va au théâtre tous les huit jours (c'est la moyenne dans le public), qui a payé sa place, qui s'est mis en habit noir ou en redingote, qui, enfin, s'offre *une distraction, un plaisir*. Cet homme n'a aucun intérêt à ce que la pièce soit mauvaise, au contraire ; tandis que le premier monsieur a, au moins, une raison personnelle pour que la pièce ne réussisse pas.

Une salle de générale est toujours hostile avant le lever du rideau.

Les beautés ou les drôleries de l'œuvre que l'on joue sont admises, sont goûtées particulièrement, et elles sont acclamées... Mais ce sont les imperfections qui sont attendues et guettées.

Et puis, et puis il y a aussi chez le critique la crainte perpétuelle et indiscutable de se tromper, de recommencer le coup d'Ibsen, de Henry Becque, de Wagner, de Bizet et

même de Racine, dont les critiques d'alors n'ont pas craint de démolir la *Phèdre* qui, cependant, il me semble, n'est pas précisément une ordure.

Eh bien ! moi, j'ai la certitude que le Public n'a pas besoin d'être guidé. Il est injurieux pour lui que des écrivains, pour la plupart sans valeur, s'arrogent le droit de lui mâcher, avec une compétence arbitraire, son opinion, que nous réclamerions davantage et qui nous serait profitable si nous la savions personnelle.

Souhaitons qu'il vienne bientôt, le jour béni où le public, c'est-à-dire l'ensemble des gens payants, s'en rapportera à son propre goût pour juger les pièces de théâtre que nous faisons *pour lui*.

Il dira à ses amis et connaissances :

— J'ai passé une bonne soirée !

Ou bien :

— J'ai passé une mauvaise soirée !

Et cela suffira grandement pour qu'une œuvre dramatique ait le succès mérité.

Voilà pourquoi je trouve la critique inutile. Et je vais vous dire pourquoi je la trouve nuisible.

Je trouve la critique dramatique nuisible, parce qu'elle réunit, en exceptant toujours M. Mendès, des écrivains dont le passé ne justifie point la fonction de juge qu'ils se sont, eux-mêmes, confiée.

Il est pénible et comique de penser qu'Alfred Capus, de

Porto-Riche, Donnay, Henry Bataille, Feydeau et Bernstein, par exemple, sont jugés par MM. A. Brisson, F. Duquesnel, F. de Nion, Camille Le Senne, Paul Reboux et Intérim, etc., etc... J'ai un ami qui est riche et qui a commandité un grand journal du matin à condition que la critique dramatique lui fût confiée, afin de pouvoir, dit-il, aller à toutes les répétitions générales. Détail exquis : cet homme est de nationalité anglaise ! C'est fantastique !

On nous fait faire, à la Société des Auteurs, un stage avant que de nous nommer sociétaire, c'est-à-dire avant que de nous permettre de discuter ou de défendre nos propres intérêts... Et eux, sans avoir passé aucun examen, n'en ayant que le désir, ils s'intitulent critiques dramatiques et exercent ce métier, sans contrôle et aux dépens des auteurs dont ils ne goûtent pas le talent.

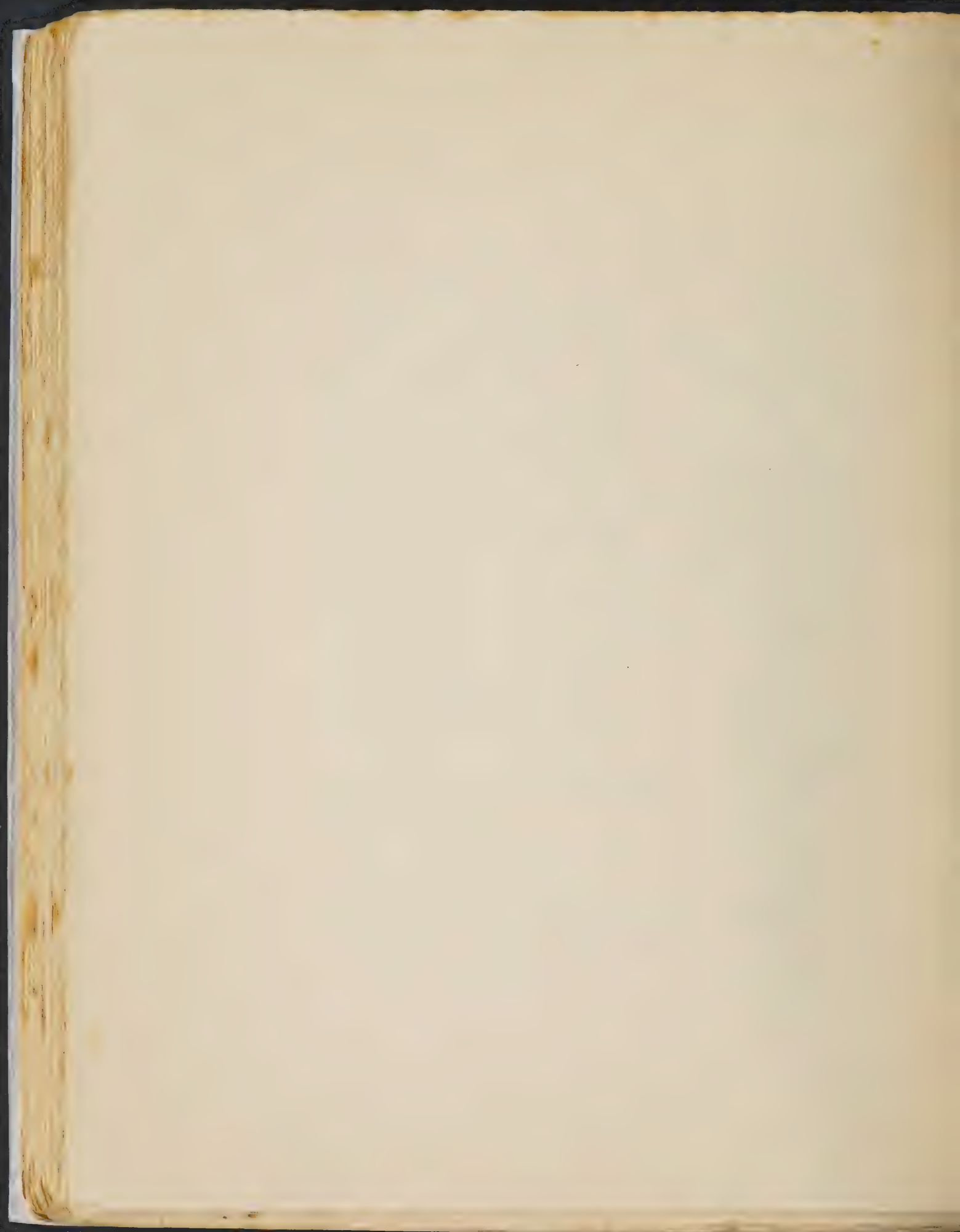
Je n'arrive pas à comprendre comment il se fait que les écrivains dramatiques supportent que des confrères, dont ils n'ont pas directement réclamé l'opinion, se permettent de faire imprimer leurs impressions sur des travaux qui ont pour but unique la réussite, et principalement la réussite pécuniaire.

Dans quel autre métier supporterait-on cette sorte de publicité gratuite, et qui peut être néfaste, à l'article de commerce qu'on tente de lancer?... Qui lui est, d'ailleurs, toujours néfaste, puisqu'elle le critique.

Mais ce que je comprends moins encore, c'est qu'il se



Francisque SARCEY



trouve des gens pour faire la critique dramatique ! Il faut avoir une singulièrement flatteuse opinion de soi pour pouvoir dire à un monsieur qui ne vous le demande pas :

— Votre besogne est mal faite !

Pour faire de la critique dramatique, il faut être follement orgueilleux ou bien être assez âgé pour avoir la preuve de sa propre incapacité.

J'apporte à l'appui de ce dire, le renseignement suivant :

Nombre de bons ou de grands écrivains ont été tentés par la critique dramatique elle-même, ou bien par sa rétribution : Laurent Tailhade, Jean Richepin, Abel Hermant, Jules Renard et d'autres... Mais comme ils s'en vont vite dégoûtés !... Pourquoi ? Ont-ils trouvé que ce métier n'est pas compatible avec le talent ?

Sans doute.

Ils se sont révoltés à la pensée que ces articles faits hâtivement..., commencés sur une table de café,.. continués chez eux..., achevés dans le brouhaha d'une salle de rédaction... pouvaient faire du mal !

Ils ont probablement compris que, lorsqu'on demande à un monsieur son opinion, on lui cause une satisfaction d'orgueil qui compromet d'avance la netteté de cette opinion.

Peut-être ils ont lu les quatre volumes de critique dramatique d'un grand écrivain, J. Barbey d'Aurevilly.

Barbey d'Aurevilly, en une langue admirable, s'acharne

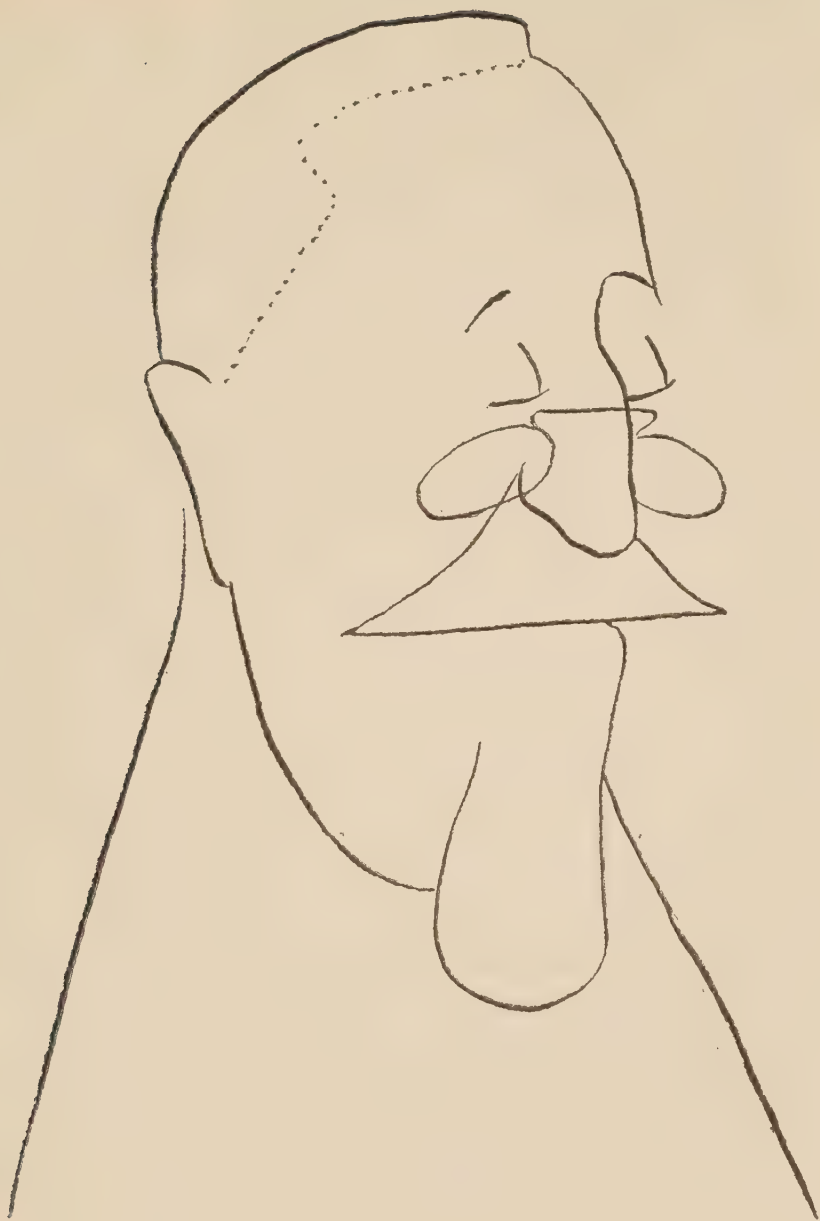
à démolir Augier, Dumas fils et Sardou, et aussi Gondinet. Et tout le monde d'ailleurs. Rien n'est bien ! Il traite Offenbach de *bambocheur*. Il constate les succès, mais avec une amertume qu'il ne dissimule même pas. Il dénigre comme s'il n'avait pas de talent.

C'est spirituel sans cesse, c'est éblouissant de forme, mais c'est odieux.

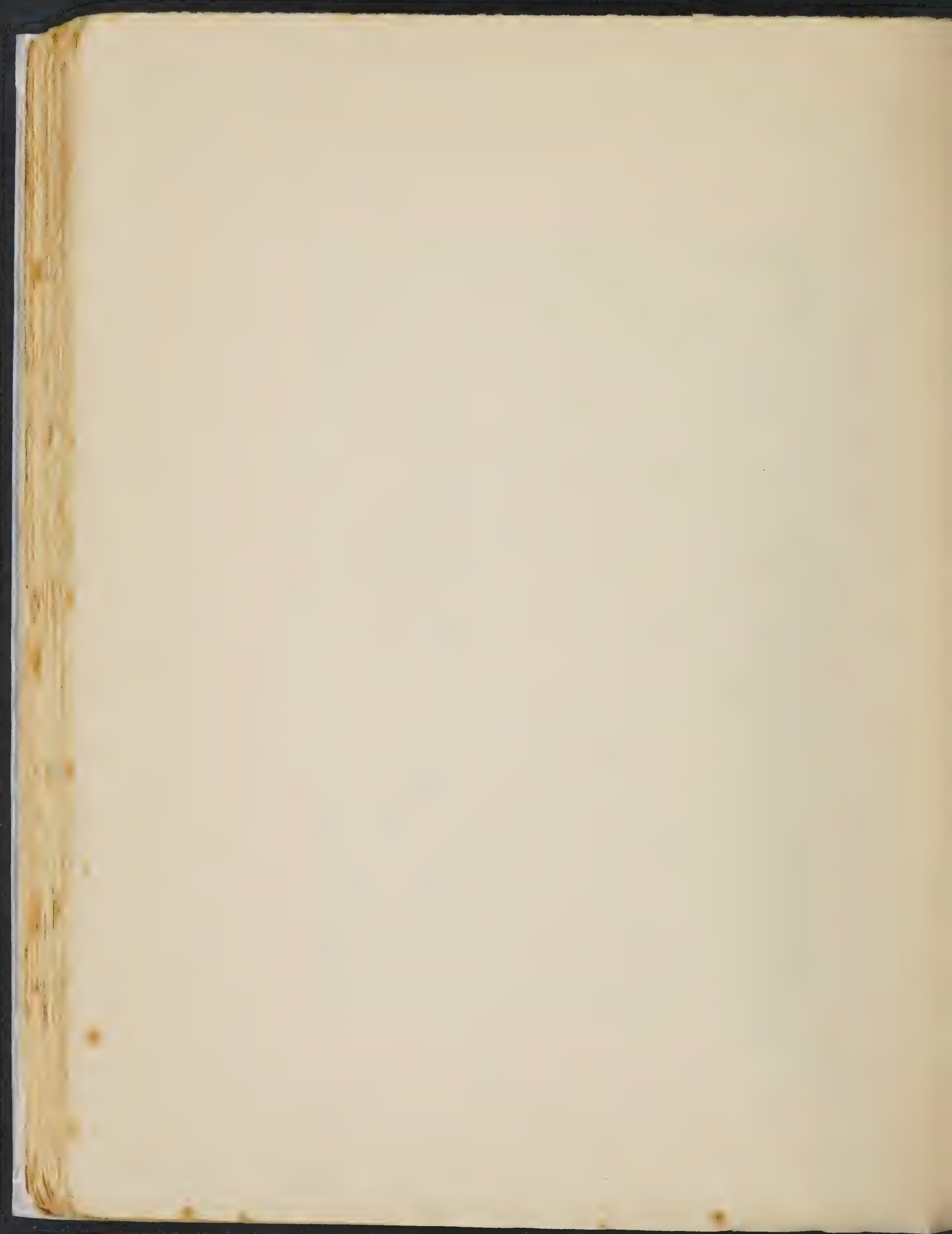
Et cependant, malgré que je n'admette pas qu'un homme s'arroge le droit de juger le travail des autres, de cataloguer les auteurs, de décréter enfin que la pièce est bonne ou mauvaise, une seule sorte de critique me paraît admissible et amusante, et curieuse : c'est la critique partielle.

Notre maître Anatole France a donné les plus beaux exemples de cette critique-là. Je trouve intéressant le monsieur qui va à une générale avec la volonté bien arrêtée de trouver la pièce abominable ou merveilleuse ; c'est dans ces deux cas seulement qu'une belle page a chance d'être écrite.

Et le critique qui dit que le premier acte est réussi, mais que le second ne l'est pas, est un critique triste et pédant. Cependant, lorsqu'un homme aussi indiscutablement intelligent que Léon Blum s'amuse (ainsi qu'il le faisait dans *La Renaissance latine*) à étudier lentement une œuvre dramatique, à la décortiquer dans le détail, à en faire une sorte d'autopsie, son travail est louable. Mais il n'est loua-



Anatole FRANCE



ble et digne d'être relu qu'en raison de la rapidité que les autres critiques mettent à donner leur opinion sur la même œuvre. Et c'est pourquoi les chroniques du *Temps* et des *Débats* ont plus de poids que les autres, puisque leurs auteurs, malgré eux, ont dû mûrir un peu leur jugement. Mais tout de même je vous le répète, j'ai plus de plaisir à lire l'éloge de Leibnitz par Fontenelle, ou la démolition de Georges Ohnet par Jules Lemaître, que n'importe quelle critique impartiale. J'en fous de l'opinion du monsieur : ce que je cherche est un plaisir d'écrivain, c'est un beau morceau, qu'il soit violemment dithyrambique ou volontairement destructif. Car ce n'est pas de la critique, c'est de la littérature ; c'est personnel, c'est enfin, tout de même, une création. Ça, ça vient du cerveau et, vraiment, c'est plus intéressant qu'une vingtaine de lignes bâclées au lendemain d'une première.

Les critiques dramatiques ont fait courir le bruit que le public avait besoin d'être guidé et, à la longue, le public a fini par le croire. Et c'est, en somme, la complicité involontaire du public qui donne à la presse son influence, car la presse a, parfois, une influence énorme sur le bourgeois.

Oui. Mais, chaque fois que son influence est énorme, elle est néfaste, car alors elle déforme le goût naturel et les instincts du public. Mais... mais la critique dramatique compte pour zéro lorsqu'une pièce uniquement gaie est en cause. Et c'est pourquoi les critiques ont cette haine des

vaudevilles. Ils ne peuvent rien contre un bon vaudeville. On peut empêcher quelqu'un de pleurer, on ne peut pas l'empêcher de rire. La presse coalisée est capable de faire tomber une belle pièce, mais je la mets au défi d'en faire sombrer une bonne. La critique dramatique excelle lorsqu'il s'agit de tromper et de setromper.

*
* *

Je me suis amusé à feuilleter de vieux journaux et j'ai mis de côté, pour vous, certaines beautés littéraires qui m'ont frappé par leur ingénuité ou par leur ignorance de la syntaxe. J'ai négligé de relever les phrases insensées dont les romanciers émaillent leurs feuilletons quotidiens, les critiques dramatiques et les critiques d'art m'ayant suffisamment fourni de bourdes.

Sarcey, confidentiel tout à coup, a écrit le 16 septembre 89, ceci :

« ...Moi qui frappais sans beaucoup de ménagements sur de pauvres jeunes gens incapables de se défendre ou sur des écrivains célèbres attachés par leur grandeur au silence. »

Emile Faguet, de l'Académie française, n'a pas hésité à écrire, dans *Le Soleil*, la jolie chose suivante :

« Lié ainsi par son père contre son père même au moment où il va pour déshonorer la mémoire de son père... »

M. A. de Calonne traite d'eunuques : Manet, Claude Monet, Courbet, etc.. etc...

M. de La Pommeraye, qui refusait de raconter les pièces qui ne lui semblaient pas convenables, dit :

« *Le silence, en pareil cas, est la meilleure leçon.* »

Etrange critique !

Henry Fouquier, dans une critique, attribuée à Racine ces deux vers :

Comme elle a l'éclat du verre
Elle en a la fragilité !

Et il en profite pour les estropier.

Dans *L'Univers*, je trouve cette légère erreur d'un critique :

« *Le Gendre de M. Poirier* » est une des meilleures poésies d'Augier !

Auguste Vitu, dans *Le Figaro*, et au cours de sa critique de *La Lutte pour la Vie*, constate l'accueil enthousiaste du public choisi ; tandis que Daudet, l'auteur, avoue, le même jour, dans *L'Echo de Paris*, le froid sibérien d'une salle composée de gadoues et de maquereaux.

Pessard dit que :

« *Le poignard du comte Romani a fait coup double.* »

Sarcey a écrit un jour :

« *Nous arrivions avec l'intention formelle de trouver tout bien.* »

Vous connaissez, je pense, l'appréciation suivante de Gustave Larroumet (*Le Temps*, 27 octobre 1902) :

« M^{lle} Lucienne Dauphin joue Catherine comme le rôle a été écrit, à coups de nerfs et à fond de train. »

M. Félix Duquesnel a le don des épithètes ; par exemple, on trouve dans *Le Gaulois* du 8 novembre, ceci :

« Je vois encore le regard brutal, glabre, éteint et méfiant de ses gros yeux. »

Et cette jolie métaphore de Fr. Coppée, de l'Académie française :

« M^{lle} Acacia est une étoile en herbe qui chante de main de maître. »

... Comment la trouvez-vous ?

Petite déclaration naïve et flatteuse de M. Faguet :

« Quelque mauvaise que soit une pièce on a toujours joué plus mauvais, soit à l'Odéon, soit à la Comédie française. »

M. de Vogüé s'exprime ainsi dans *Les Débats* (19 août) :

« La comédie dans le plus haut sens du mot, cette large ironie de l'histoire qui nous glace parfois, comme si l'on entendait rire Dieu... »

..

Mais, si, à cause de la vitesse acquise et de sa longue et solide existence, nous devons renoncer à la voir de sitôt disparaître, cette affreuse critique, ne pourrait-on obtenir que le recrutement de ses membres fût soumis à l'appréciation des auteurs dramatiques réunis ?

Voyons, sincèrement, pourquoi M. François de Nion est-il critique dramatique ?

Je n'ai aucune aversion personnelle pour M. F. de Nion, mais je ne vois pas, dans son passé littéraire, une œuvre assez remarquable pour l'autoriser à juger, par exemple, l'étincelante et gaie production de Tristan Bernard.

J'ai lu et relu maintes critiques de M. Fr. de Nion; ses goûts et sa langue ne me semblent pas justifier le métier qu'il a pris.

M. Camille Le Senne, lui, ne me paraît pas écrire correctement le français, et c'est ce qui m'empêche chaque fois d'achever la lecture de ses chroniques théâtrales.

MM. Faguet et Adolphe Brisson, qui possèdent, l'un et l'autre, une grande probité littéraire, ne me semblent désignés pour la critique dramatique que lorsqu'ils jugent les œuvres classiques ou les pièces réactionnaires et conservatrices des hommes de leur génération.

M. Brisson emploie couramment les mots de « gourgan-dine », « galant », « tudieu » !... Tout ça est ravissant, j'en conviens, mais bien désuet !

Ses articles paraissent en feuilleton, ce qui donne l'impression d'un interminable roman d'actualité qui n'aurait pas de lien.

Je ne vous parle pas de M. Mendès qui occupe dans la presse une place assez spéciale que lui confère son grand talent et son autorité en matière de poésie. Il est, dans la presse, l'exception qui confirme la règle.

Je ne vous parle pas non plus des critiques dramatiques politiques. Ça, c'est un genre tout à fait différent. Ils en font des questions de races et de partis — sans calembour. Souvenez-vous de la pauvre *Courtisane* d'Arnyvelde, qui était simplement, je crois, une pièce ratée, mais qui, certes, ne méritait pas la colère déchaînée des nationalistes.

Et je feins d'ignorer les pauvres petits idiots dont les produits sont curatifs et qui font dans des quotidiens où l'art dramatique occupe une minime place.

Les premières critiques de Fernand Nozière se sont imposées, dès l'abord, par leur clarté et leur indépendance. Heureuse exception ! Nozière est un lettré, il est érudit. Qu'il la garde, son indépendance, qu'il se prive du plaisir de faire des pièces et de créer par lui-même, et il sera bientôt le premier critique dramatique français. Ou alors qu'il renonce à la critique !

J'ai complètement oublié M. F. Duquesnel. Mais M. Duquesnel est un vieux bonhomme, ne l'accablons pas davantage.

Il y a aussi M. Franc-Nohain qui fait de la critique dramatique ! Oh ! mais, celui-là, il ferait n'importe quoi. C'est le petit provincial aigri. Ses écrits sentent le renfermé.

Et puis il y a M. Paul Souday ; et puis Machin ; et puis Chose ; et puis il y a Jean Drault, l'auteur de *Chapuzot* qui discute et juge Jules Renard, l'auteur de *Poil de Carotte* ; et puis il y a aussi les divers « intérim » que j'oubliais et

qui poussent la discrétion au delà même du pseudonyme.

Alors ?

Alors... alors, je ne sais comment conclure ? Y a-t-il une solution ?..

Tant que les critiques dramatiques, en faisant jouer leurs propres pièces, nous donneront de mauvais exemples et le spectacle de leur impuissance dramatique, nous continuerons d'en rire et d'en souffrir.

Le jour où des écrivains d'indiscutable valeur prendraient en mains la critique, nous la verrions sans cesse changer de titulaires, ce qui, sans doute, émousserait la confiance du public.

Mais le jour où les intéressés, coalisés, supprimeraient la critique... ce jour-là, nous serons sauvés — seulement !

*
* *

Mon vieux, voici une lettre que j'avais préparée pour Chose.

Je renonce à la lui envoyer. Il ne la comprendrait pas.

*
* *

Monsieur,

Votre article de ce matin, pour moi, n'est pas un article, c'est une occasion. C'est l'occasion qui m'est offerte de saluer en vous le type accompli du critique dramatique,

c'est-à-dire l'un des spécimens les plus représentatifs de la vanité humaine.

Du haut de votre rez-de-chaussée, vous prodiguez sans cesse et dispersez les trésors de votre esprit.

Le bourgeois, qui vous goûte, admire particulièrement la précision de vos jugements et l'autorité que vous semblez avoir en matière dramatique. Cette autorité, d'ailleurs, est d'autant plus grande qu'elle n'est justifiée par aucune œuvre théâtrale dont on pourrait vous signaler les imperfections.

En effet, vous n'hésitez jamais. Les scrupules vous sont étrangers au même degré que l'ironie et la crainte de commettre une erreur ne vous vient pas à la pensée.

Vous donnez votre opinion et la faites tirer à plusieurs milliers d'exemplaires, chaque fois que les exigences de votre métier vous convient à la première représentation d'une pièce de théâtre.

Pour rien au monde vous ne renonceriez à vous prononcer sur une œuvre, même si, l'ayant écoutée, vous reconnaissiez qu'il y eût entre elle et vous une incompatibilité d'esprit évidente.

Non, ça, jamais !

Vous jugez tout, la poésie, la danse, la prose et la chanson ! Et vous jugez aussi ceux qui les interprètent ! Rien ne peut échapper à la lucidité merveilleuse de votre intelligence !

*
* *

Eh ! bien, monsieur, convenez avec moi que, par plus d'un côté, votre profession révolte et répugne. En somme, vous vivez du travail des autres.

Non seulement vous passez le quinze de chaque mois à la caisse du journal où vous êtes employé, mais encore vous vous faites une situation morale d'écrivain sur le dos des malheureux dont précisément vous avez épluché les œuvres avec le plus de férocité. Car, dans la louange, bien entendu, votre platitude seule est visible ! Et si visible que vos admirateurs, eux-mêmes, semblent déçus...

Mais, comme vous les reprenez, comme vous les ravissez, comme ils vous aiment, lorsqu'avec votre habileté de pion triste vous déchiquetez la pièce d'un homme que vous croyez sans avenir et que vous savez sans défense.

Ah ! ces jours-là, vous faites merveille ! Et ce sont ces jours-là, n'est-ce pas, que votre réputation d'homme talentueux s'étend !

Et pourtant, monsieur, s'il vous vient un mot facile en écrivant, s'il vous vient une idée jolie, une remarque fine, une citation heureuse, un trait mordant, un amusant souvenir, ou même parfois une observation profonde et juste — à qui le devez-vous ?

N'est-ce pas l'imagination d'autrui qui secoue votre intelligence endormie ? On vous bourre de questions, il

faut bien que vous répondiez quelque chose ! On vous procure des thèses ! On vous soumet des cas psychologiques ! On vous suggère des idées ! En un mot, l'on vous oblige à penser, à réfléchir...

Et cependant, si vous réunissiez en un volume cent articles de vous, on n'y découvrirait pas votre personnalité. De la diversité des sujets éclaterait la diversité de vos opinions et, par cela même, leur instabilité. Les contradictions, les bévues, les fautes de grammaire et les fautes de goût, les erreurs et les sottises, ainsi accumulées, ne tarderaient pas à vous désigner en littérature une place inférieure encore à celle qu'occupe l'auteur du *Cabriolet d'amour*.

Paul ROULIER-DAVENEL.

ÉPILOGUE

Paul Roulier-Davenel est mort, ainsi que vous savez, le 19 avril dernier à quatre heures.

Il s'est éteint dans mes bras...

Eh ! bien, on a beau avoir été soldat, c'est une impression désagréable.

Dans les derniers temps de sa vie, Paul Roulier-Davenel était devenu anecdotique. Les petites histoires drôles, risquées et, particulièrement, celles scatologiques, le divertissaient follement.

Tandis qu'il rendait son dernier soupir, il me racontait l'histoire d'un petit garçon qui avait une grand'mère sourde...

Il est mort, hélas ! sans terminer son histoire !

Et je ne connais rien d'agaçant comme ça !

Sacha GUITRY

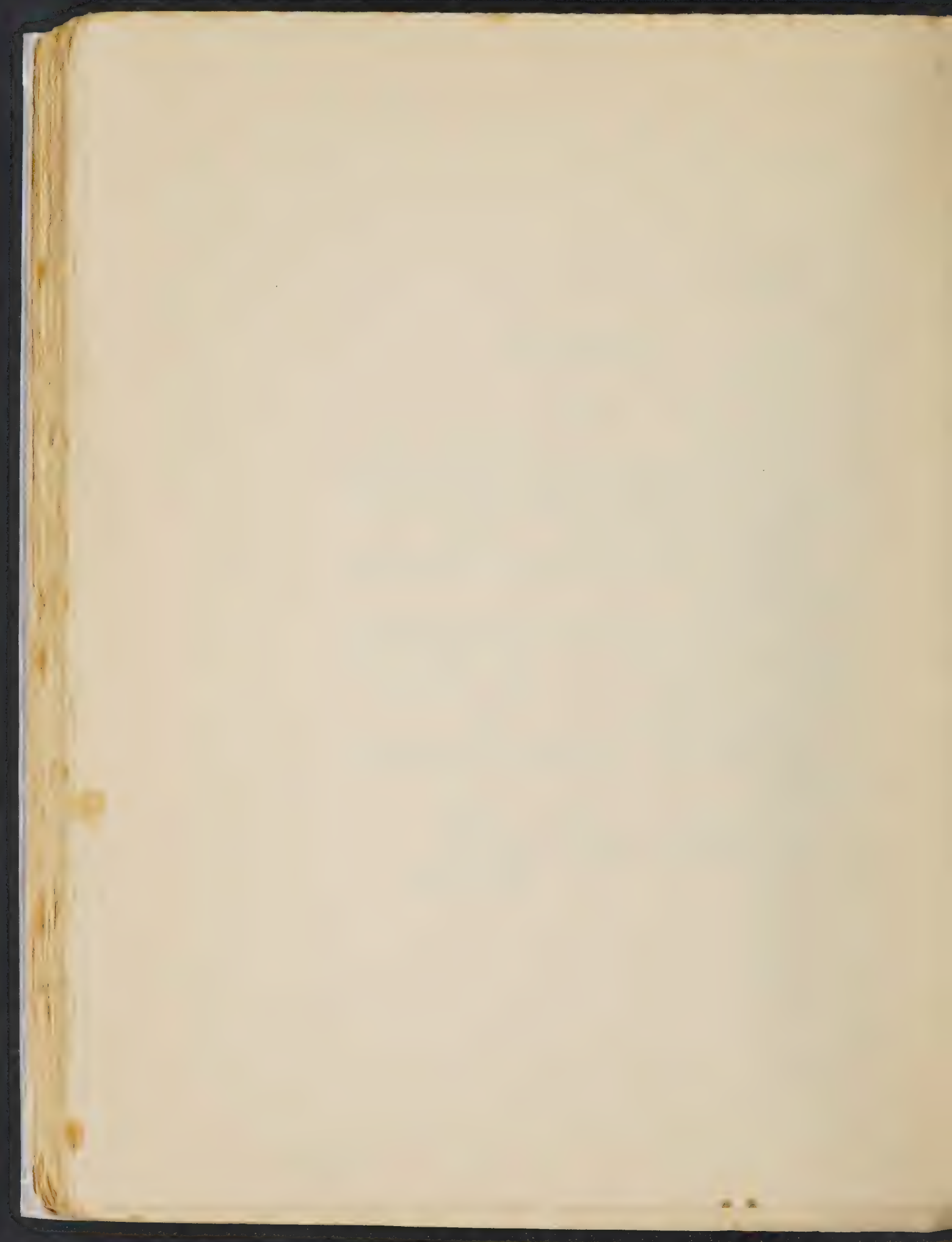


TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

Personnes citées dans la Correspondance de P. Roulier-Davenel

Acacia (M^{lle}), 170.
Allais (Alphonse), 105, 126, 128,
129.
Antoine (André), 40, 141, 142,
144, 145, 146, 149.
Athis (Alfred), 8.
Aron (M^{me} S.), 73.
Augier (Emile), 138, 164.
Ajalbert (J.), 11, 89, 90, 93.

B..., 51.
Baillet, 13.
Banville (T. de), 42, 122.
Barbey d'Aurevilly (J.), 163.
Baretta (M^{me}), 60.
Barrès (M.), 42, 93.
Bataille (H.), 100, 160.
Baudelaire (C.), 54.
Becque (H.), 158.

Bernard (T.), 35, 38, 63, 171.
Bernstein (H.), 100, 114, 160.
Berthelémy (A.), 108.
Bertrand (M.), 117.
Bizet (G.), 158.
Blum (L.), 164.
Boisselot, 69, 72.
Boucher, 13.
Boulo (M^{me}), 81, 82.
Brasseur (A.), 152, 154.
Brisson (A.), 160, 171.
Billion, 52.

Calmann-Lévy, 57.
Calmettes (A.), 40.
Calonne, 169.
Canaple (W.), 118.
Capus (A.), 105, 159.
César (J.), 17.

Charpentier (G.), 12.
Chamfort, 46.
Chose, 172.
Coppée (Fr.), 170.
Coquelin (C.), 103.
Coquelin (J.), 104.
Coquet (G.), 15.
Cormon (N.), 86.
Courbet, 169.
Croisset (F. de), 114.
Curel (F. de), 145.

D.... (M^{me}), 106.
Daudet (A.), 169.
Dauphin (L.), 170.
Dearly (Max), 59, 76.
Demolder (E.), 132, 135.
Dieu, 170.
Donnay (M.), 52, 100.
Doré, 125.
Dumas fils, 48, 164.
Dupuis (José), 52.
Dranem, 76, 95.
Drault (J.), 172.
Duquesnel (F.), 160, 170, 172.
Dreyfus (A.), 89, 93.

Edwards, 114.

F... (G.), 29.
F... (M^{me}), 29.
Faguet (E.), 33, 168, 170.

Ferréol (R.), 11.
Feydeau (G.), 160.
Forain (J. L.), 93, 105.
Fouquier (H.), 169.
France (A.), 42, 164, 166.
Frégoli, 51.
Fremaux (M^{lle}), 13.
Fontenelle, 167

Gaby P..., 129, 135, 136, 137.
Gavault (P.), 17, 33.
Gondinet, 164.
Granier (M^{lle}), 51, 106, 129, 151.
Guity (L.), 99, 100, 103, 104,
105.
Gunsbourg, 114.

Hermant (A.), 163.
Huguenet (F.), 129.
Hugo (V.), 34, 121.

Ibsen (H.), 145, 148, 149, 158.
Isola (V.), 114.
Isola (l'autre), 114.
Interim, 160.

Jamet, 114.

Kelm (J.), 95.

Labiche (E.), 64, 138.
Landrol, 51.
Larroumet, 169.

Lavallière (E.), 53.

Leibnitz, 167.

Lepetit-Randu (M^{me}), 15.

Lemaître (J.), 92, 93, 167.

Lemaître (Fréd.), 52.

Le Senne (C.), 160, 171.

Little Tich, 51.

Maubant, 13.

Machin, 172.

Manet, 169.

Mayol, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 95.

Mendès (C.), 70, 138, 159, 171.

Meilhac (H.), 64.

Montigny, 51.

Moreno, 40.

Mounet-Sully, 103.

Musset, 121.

Monet (C.), 169.

Nion (F. de), 160, 171.

Noblet, 48, 50, 129, 146.

Nozière, 172.

Nohain (Franc), 172.

Nertann, 60.

Offenbach, 164.

Ohnet (G.), 167.

Pacra (J.), 95.

Paulus, 76, 95, 96.

Perrin (J.), 95.

Pessard, 169.

Picquart (G.), 93.

Polin, 95.

Pommeraye (de la), 169.

Porto-Riche (G. de), 160.

Prunier, 63.

Réjane, 51.

Renard (J.), 163, 172.

Reboux (P.), 160.

R... (Abel), 130, 131, 132.

Richepin (J.), 163.

Roux (D^r), 40.

Rivarol, 46.

Rothschild (D^r), 114, 116.

Renan (E.), 57.

Ruban (M^{me}), 82, 83, 84.

Ruban (M^{lle}), 82, 83, 84.

Reinach (J.), 90.

Régni (H. de), 88, 89.

Sardou (V.), 11, 164.

Samary (J.), 13.

Sarcey (F.), 162, 168, 169.

Simone (M^{me}), 105.

Scheurer-Kestner, 90.

Sem, 114, 117.

Silvestre (A.), 42.

Sorel (A.), 125.

Sorel (A-E.), 125.

Souday (P.), 172.

Tailhade (L.), 39, 41, 42, 44, 45,
46, 90, 163.

Tarride (A.). 68.
Trarieux. 60.

Vache Noire. 108.
Verlaine. 42.
Veillot (L.). 12.
Vitu (A.). 169.
Vogüe (de). 170.

Wagner (R.). 158.
Weill (L.). 132.

Worms. 60.
Wolff (P.). 119.
Woodland. 114.

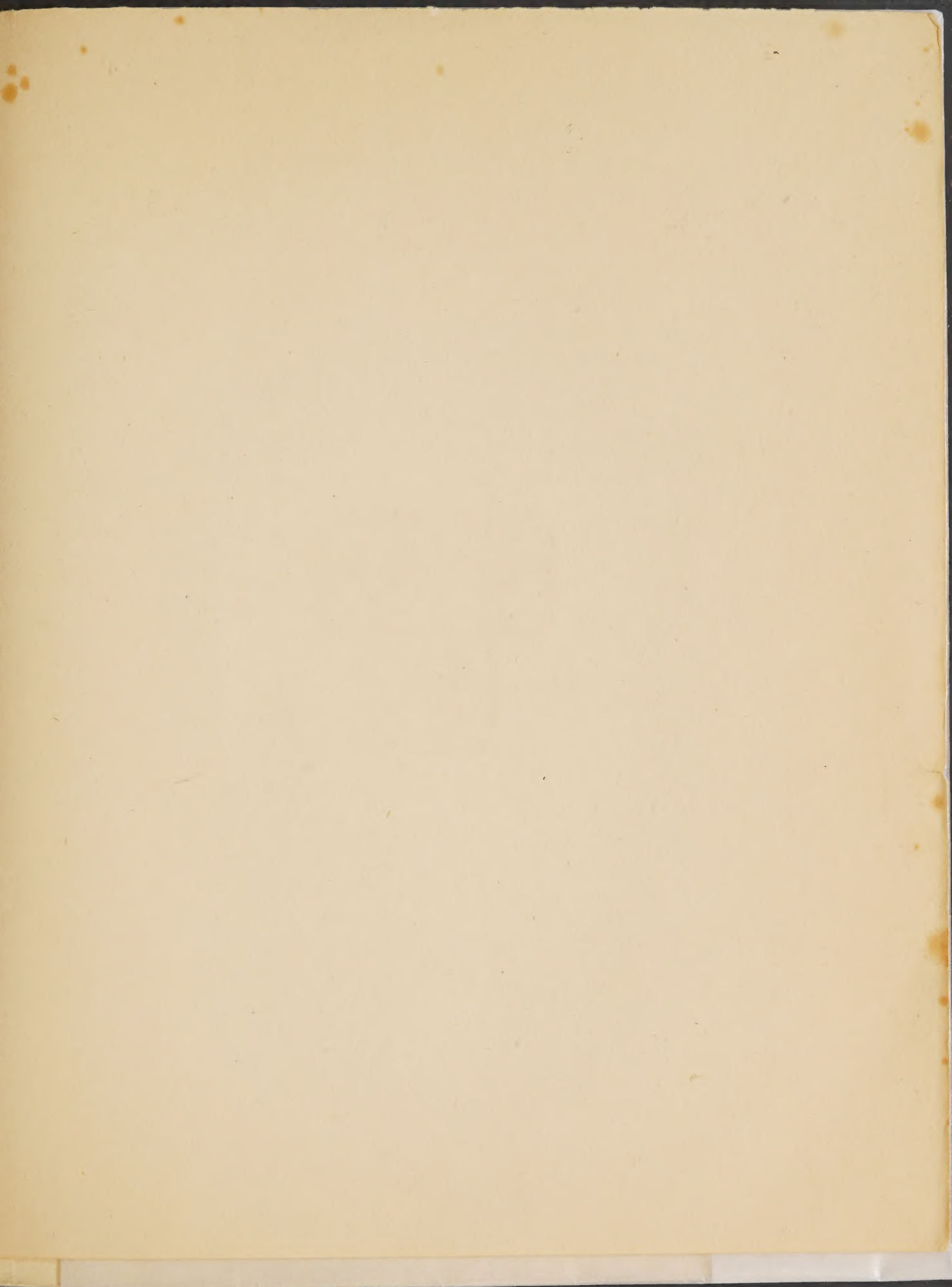
X..... 64.

Y..... 64.

Z..... 64.

Zazouillette (La). 74.

Zola (E.). 42. 90. 93.



BLUE
PQ
2613
US6
C61
M10
C.1

9736276
04 my 2022



